

W-FENEQ

MAGAZINE

SOVIET SUPREM



NO TERROR IN THE BANG - SPOTLIGHTS - MISS TETANOS
AMAROCK - YOUR INLAND EMPIRE - ONDT BLOD - MÔ'TI TËI
LEROY SE MEURT - JOSEPH MARTONE - ROCK À BLOCK - LOMLA 0426



ÉDITO

70 numéros et donc 70 éditos. Et presque 70 fois «qui fait l'édito ?». Sachant qu'on a rarement des volontaires et que tout le monde a toujours une bonne excuse genre «je ne suis pas inspiré» ou «je dois encore faire des relectures» ou carrément «oui, faut aussi que je termine l'article sur bidule que je devais déjà faire pour le mag d'avant». Bref, là, le mag est relu, corrigé, on est dans la partie ou en encule les mouches pour des trucs que personne ne verrait sauf nous (et un éventuel graphiste/metteur en page professionnel qui se gausserait de voir de telles erreurs de débutants si simples à corriger) et l'édito n'est pas rédigé. Enfin, presque, car il est «en cours» étant donné que ces lignes ne se sont pas écrites toutes seules.

Flemme de parler géopolitique, même si ça me passionne car avec Trump, impossible de réfléchir à la question, il «redéfinit» en permanence les règles de la diplomatie et de l'ordre mondial, préférant un chaos improvisé et une propagande populiste à la raison et la réalité. J'aurais bien aimé écrire un truc sur les municipales car deux membres de l'équipe ont participé à cette campagne électorale locale, avec des résultats différents, et c'est vraiment très enrichissant sur le plan intellectuel et humain mais aujourd'hui, les débats médiatiques sur cette campagne tournent en boucle sur des combats idéologiques menés par des organes de presse, des chaînes de TV et des spécialistes de la politique qui annihilent tout ce qui fait la beauté de ces joutes électorales particulières : le souci de ses concitoyens. Justice, po-

lice, groupes d'influences, tous tirent dans le même sens en vue d'une autre élection, celle qui décidera de l'avenir du pays pour 5 ans (ou plus, pour certains candidats, on peut plus facilement parier sur le fait qu'ils gardent la thune et le pouvoir qu'ils ne rendent l'argent et respectent la démocratie). Peu importe qui gagne, l'élection de 2027 ne donnera pas l'accès aux transports en commun gratuit, ne végétalisera pas l'espace public et ne développera ni l'offre de logements sociaux ni les activités culturelles, autant d'exemples qui agrémentent le quotidien et sont décidés au conseil municipal...

En attendant le printemps prochain et la saturation politico-politicienne, on t'offre un bol d'air frais avec plein d'interviews de jeunes groupes comme d'autres bien plus cultes, la routine. Comme écrire un édito à l'arrache.

■ Oli

Photo : Nolive

SOMMAIRE

006 SOVIET SUPREM

027 SPOTLIGHTS

032 LIVE : A.A. WILLIAMS

042 L'ENVOÛTANTE

045 LIVE : AMAROCK METAL FEST

058 SINSAENUM

059 STONED JESUS

061 MISS TETANOS

070 LIVE : NUIT D'ENFER

077 ONDT BLOD

085 ANT NEBULÄ

087 LOMLA

093 MÔ'TI TËI

103 THE INSPECTOR CLUZO

114 LIVE : ROCK À BLOCK WINTER

120 NO TERROR IN THE BANG

130 LIVE : DEPORTIVO

138 YOUR INLAND EMPIRE

143 JOSEPH MARTONE

151 INTERVI OU : LEROY SE MEURT

156 DISQUES OUBLIÉS

158 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

170 DANS L'OMBRE : BRUNO LABATI

Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, Eric, Nolive, Gab, JC, Guillaume Circus, Gui de Champi, Deux Fré, Julien, Pooly...

Maquette couverture et mag : Oli

Toutes photos (sauf précisions) : DR

Photo couverture : Tijana Pakic



NE[WTF]S

Alors qu'il est à l'origine du groupe, Dominic Garcia s'est fait virer d'un concert de Deftones à Sacramento parce qu'il...

- A. était trop agressif dans le pit
- B. portait un T-Shirt de Linkin Park
- C. était défoncé
- D. draguait la copine de Chino

Ex-guitariste de Kiss, Vinnie Vincent a sorti un album solo, il a mis en vente le master, quel est, selon lui, son juste prix ?

- A. 2 000 000 de dollars
- B. 200 000 dollars
- C. 20 000 dollars
- D. un T-Shirt de Linkin Park

Une micro-entreprise vend des bougies parfumées, mais à quelle odeur ?

- A. backstage
- B. T-Shirt de Linkin Park
- C. maquillage de Kiss
- D. huile de vidange et bière

Brady, l'ex-guitariste de Turnstile a été arrêté pour avoir ...

- A. foncé en voiture sur le père du chanteur du groupe
- B. porté un T-Shirt de Linkin Park
- C. braqué un débit de boisson
- D. volé le master du disque solo de Vinnie Vincent

Behemoth a annulé son concert en Inde à cause...

- A. de menaces de groupes chrétiens radicaux
- B. d'un T-Shirt de Linkin Park
- C. d'un accident de voiture
- D. d'une sale odeur dans les backstages

QUI A DIT ?

On a reçu un courriel de l'agent de booking de Deftones, on pensait que c'était une arnaque.

- A. No Terror in the Bang
- B. Ondt Blod
- C. Your Inland Empire
- D. Spotlights

On fait de la musique non-genrée, on traite les voix de manière inclusive.

- A. Mô'ti Tëi
- B. Ondt Blod
- C. No Terror in the Bang
- D. Miss Tetanos

Je priorise systématiquement la sonorité des mots par rapport à leurs sens.

- A. Joseph Martone
- B. Spotlights
- C. Miss Tetanos
- D. Mô'ti Tëi

C'est quasi de la psycho acoustique !

- A. Soviet Suprem
- B. Leroy Se Meurt
- C. Lomla
- D. Your Inland Empire

J'ai décidé de mourir à la fête de l'Huma !

- A. Lomla
- B. Joseph Martone
- C. Leroy Se Meurt
- D. Soviet Suprem



SOVIET SUPREM

DEUX HEURES MOINS LE QUART AVANT LEUR CONCERT, C'EST DANS LES LOGES DU CARRÉ SAM QUE JE RETROUVE R.WAN AKA SYLVESTER STALINE, FRONTMAN DU SOVIET SUPREM, LEUR NOUVEL ALBUM N'EST PAS ENCORE SORTI MAIS LE GROUPE EST TOUJOURS PRÊT À JOUER QUELQUE PART... CETTE ACTIVITÉ INTENSE EST D'AILLEURS L'OBJET DE MA PREMIÈRE QUESTION...



Tournée, enregistrement, sortie d'album..., j'ai l'impression que vous ne vous êtes jamais arrêté depuis Made in China...

On n'a pas arrêté depuis qu'on a commencé ce groupe !

Oui, mais il y a eu quelques petites pauses plus ou moins longues....

Il y a eu des pauses à cause du COVID, on a commencé le groupe fin 2013. Officiellement, on a fêté nos 10 ans, mais en fait, on a plus, on prend les années du COVID comme

si elles n'existaient pas. Mais on a commencé ce groupe le 28 décembre 2013. Et ça devait durer 6 mois... 12 ans plus tard, nous voici. On n'a jamais vraiment arrêté de tourner. On a sorti trois albums. Là, ça va être le quatrième. Et c'est pour ça qu'il était temps de s'arrêter.

De s'arrêter ?

De faire une pause. Mais il n'y a pas eu de pause. Thomas, il ne veut pas faire de pause. Et moi, ça fait 12 ans de bons et loyaux services,

donc j'ai décidé de m'arrêter le 12 septembre prochain. Et de mourir à la fête de l'Huma.

Mais, le groupe va continuer ?

Il va se transformer. Là, on sort un album qui va s'appeler Rouge. Il va sortir le 27 Marx. Il y a le Black album de Metallica, le White album des Beatles, il y aura le Red album des Soviet Suprem. On est en train de basculer dans un kolkhoze, un collectif où il y a beaucoup de featurings qui arrivent et de personnages, un peu comme le Muppet Show. Donc, Kermit, la grenouille, ce sera John Lenine, il sera très bon dans ce rôle, c'est un meneur de revue, un patron de cabaret. Il avait déjà fait Le Vrai Faux Mariage qui a tourné pendant longtemps avant de faire La Caravane Passe. Parce qu'il veut continuer tout le temps, tout le temps et que moi, j'ai d'autres projets à côté, je ne veux pas faire que ça, on a donc décidé de ça. Là, on a fait cet album, avec pas mal de featurings, il y a Flavia Coelho, c'est d'ailleurs un single qu'on a déjà sorti, il y a aussi Tracy de Sà, une rappeuse qui a fait nos premières parties, elle est super, elle est jeune, militante, elle a une énergie extraordinaire. Il y a Dirty Zoo, un groupe de rappeurs, aussi. Il y a Mourad de La rue Kétanou, il me remplace parfois d'ailleurs, sous le nom de Vladimir Miskin. Il y a Aurélie Saada des Brigitte pour un morceau avec Thomas. Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Il y a Dubioza Kolektiv, un groupe serbe, enfin, membres de l'ex-Yougoslavie. Donc, ça se transforme, petit à petit, en collectif. C'est ce qu'on avait déjà fait, d'ailleurs, avec Soviet Supreme Party. On avait déjà fait un concept de soirée.

Justement, comment s'étaient faites ces rencontres avec ces nombreux invités ? C'est plus facile de les intégrer dans un projet plus long que juste pour un titre ?

Oui. Après, la plupart, ce sont des potes qu'on croise souvent en tournée. On a toujours fonctionné un petit peu comme ça. Dans le milieu que l'on appelle «l'alternatif», même si je n'aime pas le terme, on fonctionne de façon collégiale. On fonctionne sur un projet, ce n'est pas des carrières solos comme les chanteurs de variété, on monte des équipages et on vit une aventure avec eux. C'est ça, la façon de voir la musique.

Il y a eu un projet solo qui s'appelait R.Wan quand même...

Le projet existe toujours. J'ai sorti deux albums qui s'appelaient Radio cortex. C'était un concept de radio dans lequel il y avait beaucoup

d'invités. Ensuite, j'ai fait le projet Pot Rouge, qui était avec un groupe qui s'appelait le Symphonie All Stars. C'était sous mon nom. Mais c'était toujours des aventures différentes... Je n'ai pas une continuité, ce qui peut être chiant. Parfois, des gens ne m'écoutent plus, parfois je me perds moi-même. Mais tu as des artistes qui creusent toujours le même sillon, tu as des peintres qui font toujours le même genre de peinture. Puis ils creusent, ils creusent, ils creusent. Moi, je n'aime pas. Je m'ennuie vite quand je fais la même chose. Donc, je tente des trucs différents. En 2024, j'ai sorti un projet qui s'appelle Métamec, qui est un projet de dancehall Shatta avec Autotune, ça a été un four pas possible. Mais moi, je l'ai fait. Là, je sors un disque qui va s'appeler Épure, c'est un disque enregistré avec un accordéoniste solo, juste accordéon/voix. On en a terminé l'album, il sort au mois de juin. Et j'ai un autre projet avec Winston McAnuff, un chanteur jamaïcain, on fait un album avec Java, parce que ça fait maintenant 17 ans qu'on n'a pas sorti de truc. Le dernier, il est sorti en 2009. On est en train de finir l'album, on prépare une tournée commune avec ce Jamaïcain, Winston McAnuff. Avec Fixi, l'accordéoniste de Java, ils ont déjà sorti plusieurs albums. C'est le retour de vieux projets perso et de Java.

C'est donc ce qui met Soviet Suprem de côté ?

Je n'ai pas le temps de tout faire. Moi, j'adore faire Soviet Suprem, mais ça fait maintenant 10 ans. C'est bien particulier. C'est un spectacle... Comment dire ? Complet. J'ai envie d'essayer d'autres choses. Parce qu'au bout d'un moment, il y a une lassitude. Là, le projet avec Winston et Java, va être beaucoup plus joué. Il n'y aura pratiquement pas de bandes. Pareil, le truc que j'ai fait avec l'accordéoniste, je l'ai enregistré sans clics. Soviet Suprem, c'est très électro, il y a moins d'instruments... Et puis, j'y retournerai peut-être avec plaisir plus tard car Thomas veut continuer, c'est le compositeur du groupe, La Caravane Passe est plus tournée vers la musique traditionnelle, Avec Soviet Suprem, il y a quelque chose d'un peu plus hip-hop, plus punk aussi, peut-être. Et ça lui plaît de... Enfin, il s'épanouit là-dans. Et ça marche aussi. Pour moi, c'est très, très bien d'arrêter un truc qui marche. C'est tellement galère de vivre dans la musique. Et j'ai l'impression que chaque année, c'est de pire en pire, de plus en plus dur. On n'a qu'une vie, il faut tenter des trucs.

J'ai connu certaines personnes dans la so-



ciété qui décide que la musique doit rester quelque chose d'entièrement pure et qui vont prendre un boulot à côté... La musique va être leur plaisir et ils ne veulent pas avoir de contingence d'argent avec ça pour que ça reste un pur plaisir. Je comprends cette démarche. Moi, je ne voulais pas en faire mon métier... D'ailleurs, je voulais même pas être musicien, c'est devenu par hasard. C'est vrai, c'est un accident. Et donc, une fois que j'avais mis un pied à l'étrier et que je pouvais gagner ma vie avec ça, j'ai bien vu que c'était moins difficile et moins dur que d'aller bosser à l'usine ou au bureau ou de se retrouver avec un patron, etc. Donc, c'est une chance. Moi, ça me motive vachement aussi, je fonctionne comme ça. On ne sait jamais d'ailleurs, peut-être qu'un jour, il y aura de l'argent ! Mais il faut toujours tenir en musique. Il y a toujours un truc qui tient en alerte. En tout cas, on essaye de tenir.

Tu parlais du côté bande enregistrée qui pouvait aider le groupe, tous les featurings ne pourront pas être là sur toutes les dates... Flavia par exemple a pas mal de voix sur le morceau...

Oui, mais je pense qu'on ne joue pas les mor-

ceaux quand les gens ne sont pas là. Donc, ça veut dire qu'il n'y aura pas le morceau. Ou alors pour le morceau avec Flavia qu'on va jouer ce soir, il n'y aura pas sa partie, on va la raccourcir. Donc, ça va être réadapté, de toute façon, il y a plein de titres qu'on joue même sur scène de façon différente de ce qu'ils sont sur disque.

Sur «On fait le putsch», il y a pas mal d'invités et ça marche en live...

C'est un morceau de live en fait. C'est le morceau du DJ, Didier Croute Chef, qui est aux platines. Sur le morceau, il nous sort de scène pendant le spectacle. C'est un morceau qui existe depuis presque dix ans, mais qu'on n'avait jamais sorti. Au lieu de le sortir comme il le faisait sur scène, il a mis plein d'invités. C'est le prochain single qui va sortir, je pense, d'ici deux semaines.

L'album commence avec «Komunistoirdamour», comment on fait pour ne pas trouver ce jeu de mots-là avant ?

On n'avait pas trouvé...

Parce que ça me semble être une évidence !

Tu l'avais trouvé, toi ? (rires) Il y a des choses qui sont devant ton nez que tu ne trouves pas...



Mais bon, j'ai une vraie question. Comment vous écrivez ces textes ? Est-ce que c'est au fil de l'Ob genre en tournée, je trouve ça et je le mets dans un carnet ou alors, il y a des séances de brainstorming tous ensemble où il faut creuser les idées et trouver les bons mots.

On note des trucs tout le temps. On rigole entre nous, on se note des machins. Par exemple, «Fashion facho», le single qu'on a sorti avec Flavia, c'est un morceau que je traîne depuis un bail... En fait, c'est une chanteuse, elle s'appelle Karimouche, elle sera aussi sur l'album Rouge, elle fait une reprise de «Rongrakatikatong». Elle avait trouvé le titre, elle m'avait demandé de lui écrire un texte là-dessus. Je lui avais écrit un truc à l'époque mais ça sonnait pas, ça a donc été jeté à la poubelle, mis dans un coin. Et un jour, Thomas m'envoie un instrument et c'était parfait pour le texte.. C'est des choses qui viennent comme ça, «Komunistoirdamour», il m'a envoyé la musique, et je trouvais qu'il y avait ce côté un peu pompeux... comme une histoire d'amour. Ça m'a fait rire. Donc, c'est du hasard... La musique, c'est l'accident... Il n'y a pas de moment de travail où on s'enferme. Si tu veux avoir des bonnes idées, l'inspiration magique, etc., il faut travailler ! Si tu n'es pas tout le temps, tous les matins, tous les jours à bosser un peu, il n'y aura rien. Moi, je sais que je ne bosse pas assez. Il faudrait que j'écrive tous les jours...

Justement, ça fait lien avec ma question suivante. L'album est relativement court...

Oui. Au départ, ce n'était pas un projet d'album. C'est-à-dire que moi, j'ai décidé il y a à peu près un an... J'ai dit : « Écoute, Thomas, j'en ai marre de Soviet, ça fait quand même 12 ans... »

Que tu voudrais bien faire une pause ?

L'album Made in China a été un album difficile à sortir parce qu'on l'a fait en autoproduction. On n'était pas autoproduit avant, on avait un label. Là, ça a été un peu fatigant et éreintant. On a eu beaucoup de galères, pas mal de bâtons dans les roues pour que l'album voit le jour. Heureusement, la tournée nous a sauvés parce que ça marche et que les gens aimaient, même si l'album est un peu spé. Moi, je l'aime bien. Mais il sort un peu de ce qu'on attend, de ce que les gens attendaient. C'est un album qui est plus hip-hop, avec des sonorités asiatiques, il n'a pas eu un immense succès. Mais moi, j'aime beaucoup cet album. Bref. c'était fatigant. Et je me suis dit qu'on s'arrêterait à ça. Mais pour continuer la tournée, comme on est autoproduit, indépendant, on est sans cesse en train d'alimenter au charbon la locomotive. Parce que sinon, tout s'arrête. Comme disait Eddy Merckx : « La révolution est comme une bicyclette, quand elle n'avance pas, elle tombe ». Bon, c'est Che Guevara, dans Rabi Jacob, Louis de Funès dit Eddy Merckx (rires). Si t'as la réf. Mais c'est vrai. Et Thomas est un immense travailleur, je l'ai dit. C'est notre

stakhanoviste. Il voulait qu'on fasse un 4 titres parce qu'on avait déjà mis des morceaux de côté qui ne rentraient pas dans l'album *Made in China*, comme «Bis trop» car on voulait faire un album en essayant d'avoir une certaine homogénéité. On s'est dit qu'on allait faire un 4 titres pour sortir des singles avant la date parisienne du Trianon qui était importante. J'ai dit, OK pour un 4 titres. Et... comme on ne s'arrête jamais, on a un album ! Pour revenir à ta question, ça n'a pas été un sujet de discussion de faire un album court, c'est plus un EP qui s'est transformé en album. De toute façon, les gens n'écoutent plus vraiment d'albums. Mais nous, on veut fabriquer des vinyles, des CDs....

D'ailleurs, il sort d'abord en numérique...

Je crois qu'il y a un délai pour le pressage des vinyles. D'ailleurs, et tu le vois bien avec tous les anciens albums, si tu mets trop de plage, tu as une déperdition du son, de qualité. Donc c'est important de faire des albums courts. Ou alors tu fais un double album ! Maintenant, je préfère les albums courts. C'est important, c'est un voyage, il ne faut pas perdre le fil... Là, sur mon album solo avec l'accordéoniste, j'avais plein de titres, mais j'en ai mis que neuf. Emprunter l'oreille de quelqu'un pendant une demi-heure d'affilée, c'est beaucoup lui demander. Même si on sort souvent des singles, j'aime bien le principe de l'album, du voyage.

Et donc l'album ne sort que dans six semaines, tout est déjà verrouillé. C'est pas long cette période en cours d'attente, alors que vous jouiez encore, là à Paris, il y a quelques jours

et qu'il y a encore d'autres dates d'ici la sortie. Le fait de se dire qu'on va jouer devant un public qui ne connaît pas forcément les nouveaux titres...

On avait fait un an de tournée avec l'album *Made in China* pour tester avant qu'il ne sorte. On teste vachement de choses au début, et puis finalement on revient, on en enlève, on voit ce qui marche, ce qui ne marche pas. Il y a des morceaux qui sont très biens en studio et pas en live. Un des morceaux qui marchent le mieux des Soviets sur les plate-formes, c'est «Propaganda» et on ne le joue pas en live, et pourtant, c'est un de nos plus grands succès ! On a un concept de spectacle, il est construit autour d'ambiances différentes qui vont emmener le public, on joue avec eux. Le travail de studio ce n'est pas le même que celui du live. Donc, on teste à chaque fois qu'on a des nouveaux morceaux. Là, par exemple, on joue des nouveaux titres qui vont être sur le prochain album, on les teste petit à petit, on voit comment ça réagit, comment ça s'imbrique avec le reste.

Et s'il faut faire de la place pour 2-3 nouveaux titres, il faut en enlever 2-3 aussi ?

Oui, ça se fait assez naturellement, ça se travaille, mais c'est comme une poterie, on a une terre glaise et puis on arrange petit à petit, on lui met des nouveaux trucs, et c'est sans fin.

Parce que votre show est toujours assez scénarisé, il se passe comme une sorte d'histoire, et donc ce n'est pas évident de réussir intégrer dans votre histoire des morceaux comme





«Fashion fasho» qui est un peu à part.

Il vient après la séquence Made in China. Au départ, on joue beaucoup plus de morceaux de l'album Made in China, et ces 3 morceaux qui font partie de cet album là sont devenu maintenant une séquence à l'intérieur du show, ils sont joués en même temps et créent une ambiance à ce moment-là.

Donc il faut réussir à faire des passerelles ?

Des passerelles entre le départ et la sortie, c'est très important au théâtre. Bref, c'est du théâtre, c'est de la musique, mais il faut mettre tout de suite les gens dedans.

Dans l'ambiance ?

Dans l'ambiance, ça dépend, il y a des gens qui font de la musique, qui vont prendre le temps de se poser, etc. Chez nous, il y a quand même un côté satirique, ce qui fait que ça marche, quand on a commencé en 2013, on ne savait pas que Poutine allait envahir l'Ukraine, on ne savait pas qu'il y aurait Trump, on ne savait pas tout ça. Ce qui était une blague au départ, avec une espèce de faux pays d'URSS qu'on invente sur scène, on travaille avec le garde du corps, c'est un garde du corps de Groenland, il y a ce côté de faux trucs communs. Une fois qu'on a ce postulat de départ, on peut détourner tout ce qui se passe, et c'est pour ça aussi que ça plaît. On se prend tellement de trucs dans la gueule, qui sont glauques et morbides, et tout le temps, tous les jours, je pense que quand tu viens voir un concert, ça fait du bien d'avoir du grand guignol.

Et les gens aiment le côté festif quand même, plus que le côté satirique...

Oui, mais c'est pas faire la fête pour dire on va faire la fête, c'est rire, c'est le principe du carnaval, on n'est pas loin de Dunkerque, tu vois l'histoire du carnaval, c'était ça à Rio ou partout, c'est pouvoir se foutre de la gueule des puissants, on a carte blanche pendant ce temps, pour que les gens acceptent leur truc social, c'est hyper important, et puis c'est important, moi je le vois, d'avoir de l'humour, sinon c'est la dépression, ou on se tape dessus.

J'ai aussi une question là-dessus. Aujourd'hui, il y a des gouvernements démocratiquement élus, qui semblent plus dangereux que certaines dictatures

Des gouvernements démocratiquement élus, comme ?

Les États-Unis...

Les États-Unis, oui, mais dans l'histoire, quand Hitler arrive au pouvoir, il a 30% et il est démocratiquement élu...

C'était le début de la question ! On est dans une forme de guerre civile idéologique, et est-ce que c'est plutôt inspirant ou inquiétant ?

Non, le monde ne crée pas de l'inspiration, il crée de l'urgence, il crée des réflexes de survie, et donc ... je réfléchis, j'essaie de ne pas dire de conneries, enfin d'avoir un discours un peu construit (rires). De toute façon, ça a toujours été comme ça, mais plus c'est dur et bête en face, plus la satire est importante ! Il faut ridiculiser les gens, les montrer tels qu'ils sont. En effet, c'est une forme de guerre... mais pacifique.

Si tout allait bien, Soviet Suprem ne serait pas indispensable ?

Moi, je pense que ce serait beaucoup moins pertinent, ouais. De toute façon, ça ne va jamais bien... Tant qu'on laisse s'exprimer la satire, la musique, les musiciens, les bouffons du roi, les humoristes, c'est peut-être un thermomètre. Quand il y a un truc financier où on nous retire de plus en plus, ça devient inquiétant. Même si nous, on est protégés par notre succès, qui reste pas énorme. Quand ça devient une dictature, on s'attaque aux artistes, aux journalistes. T'as une forme de censure sourde, mais si ça s'aggrave, on va basculer, je pense, dans quelque chose d'encore plus radical.

Alors, pour terminer, parce que c'est un sujet qui a fait débat, j'ai vu sur les vidéos, le clip de «Fashion facho» a été tourné avec l'intelligence artificielle, celui de «Tetris» aussi, il y a un petit peu ce moment de bidouillage, est-ce que c'est pas dangereux de trop utiliser, est-ce que c'est quelque chose qui va permettre la création plus librement, ou alors ça va nous brider ?

C'est un outil ! Quand il y a un outil neuf qui arrive, j'essaie. J'avais commencé avec l'album Metamec de dancehall que j'ai fait avec mon vieux pote, avec qui j'avais commencé la musique quand j'avais 13 ans. Au lieu de faire un truc de reggae nostalgique, on s'est dit qu'on allait plonger dans tous les trucs, que ce soit l'intelligence artificielle, l'autotune, tout ça, on a vraiment plongé là-dedans à fond. Après oui, c'est moche. Mais c'est un outil, une mitraillette. Ce qui est important, c'est la personne qui est au bout de la mitraillette... Moi, par exemple, l'intelligence artificielle, je ne l'utilise

pas du tout, il y a plein de gens qui utilisent Chat GPT pour tout et rien, ça ne m'intéresse pas vraiment. J'étais le dernier à me mettre au portable, et puis je m'y suis mis quand même, mais je veux toujours avoir le moins de charge de trucs techniques, pour pouvoir laisser le travail de la création, même si je suis dépendant de ça, comme tout le monde. Pour le clip de «Fashion facho», de toute façon, on n'aurait pas eu les moyens de montrer ces gens-là. Attention, ce n'est pas un prompt «vous allez faire un défilé de mode, et tac, tac», non, non, le mec qui a fait ça, c'est un bon là-dedans ! Sébastien a bossé avec Thomas, ils ont créé ces personnages et ensuite, il les a mis en animation, c'était un sacré boulot. Le truc pudibond de dire «Oh, ce n'est pas bien, c'est pas moral»... de toute façon, ce n'est pas bien les armes, l'I-Phone, les réseaux sociaux, les gens qui te font «ah, c'est horrible, vous utilisez l'intelligence artificielle», je trouve ça un peu stupide, si on en abuse, si on ne fait que ça, OK, mais c'est un outil, c'est comment tu l'utilises qui est important. C'est comme quand j'ai fait l'album avec l'autotune, tout le monde m'est tombé dessus, on m'a dit : « Non, toi, tu ne peux pas faire ça... ». Ce sont des instruments, c'est comment tu l'utilises, là, c'est une esthétique, peut-être que tu n'aimeras pas, mais je trouve ça con de se mettre des interdits avant de créer. Moi, ça m'a fait marrer, je trouve que le clip est plutôt réussi, mais je n'ai pas envie d'en faire d'autres, c'était intéressant de faire ça. Justement avec ce clip d'intelligence artificielle, il y a quelque chose de complètement froid et déshumanisé, le contraste avec ce qui se passe en dessous, c'est marrant. Et c'est important de déplaire aussi aux gens qui aiment bien ce que tu fais, de ne pas se conforter à leur plaire tout le temps, parce que ça, c'est un confort, après, tu deviens épicier, tu as ta boutique, oui, j'ai le bon produit, j'ai ton truc... Moi, quand je fais un album, je me fais plaisir à moi d'abord, je ne fais pas telle musique parce que j'ai déjà fait tel truc et que ça va correspondre à ce dont ont envie les gens. Non, je pense que c'est une erreur de faire ça, parce que c'est anti-artistique, étant donné que le propre de la création doit être de rechercher constamment des trucs nouveaux, c'est ça qui est jouissif.

Merci à Marie et à R.Wan ainsi qu'à Julien (Math Promo).

■ Oli
Photos : Oli







SOVIET SUPREM

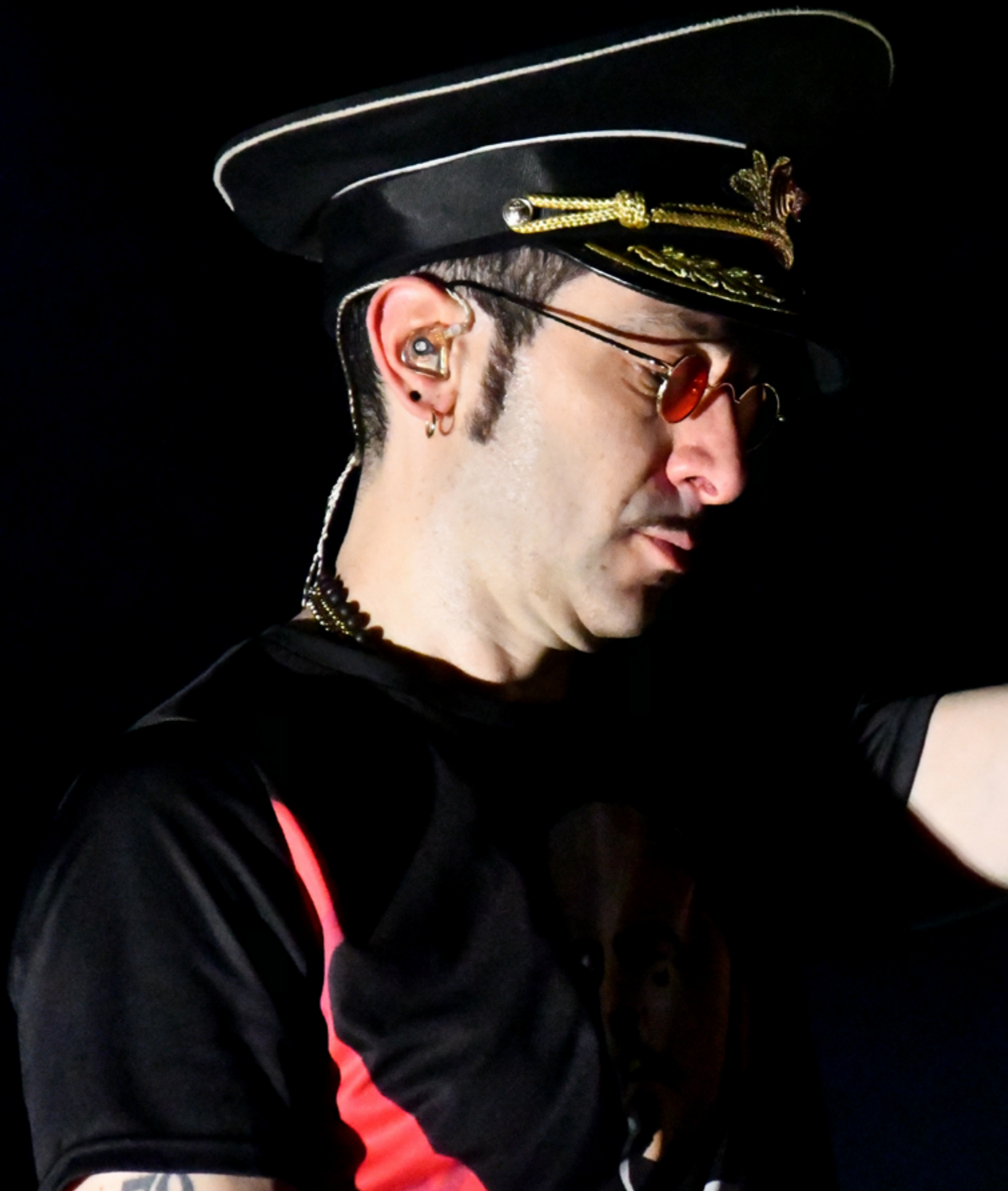
CARRÉ SAM, BOULOGNE/MER

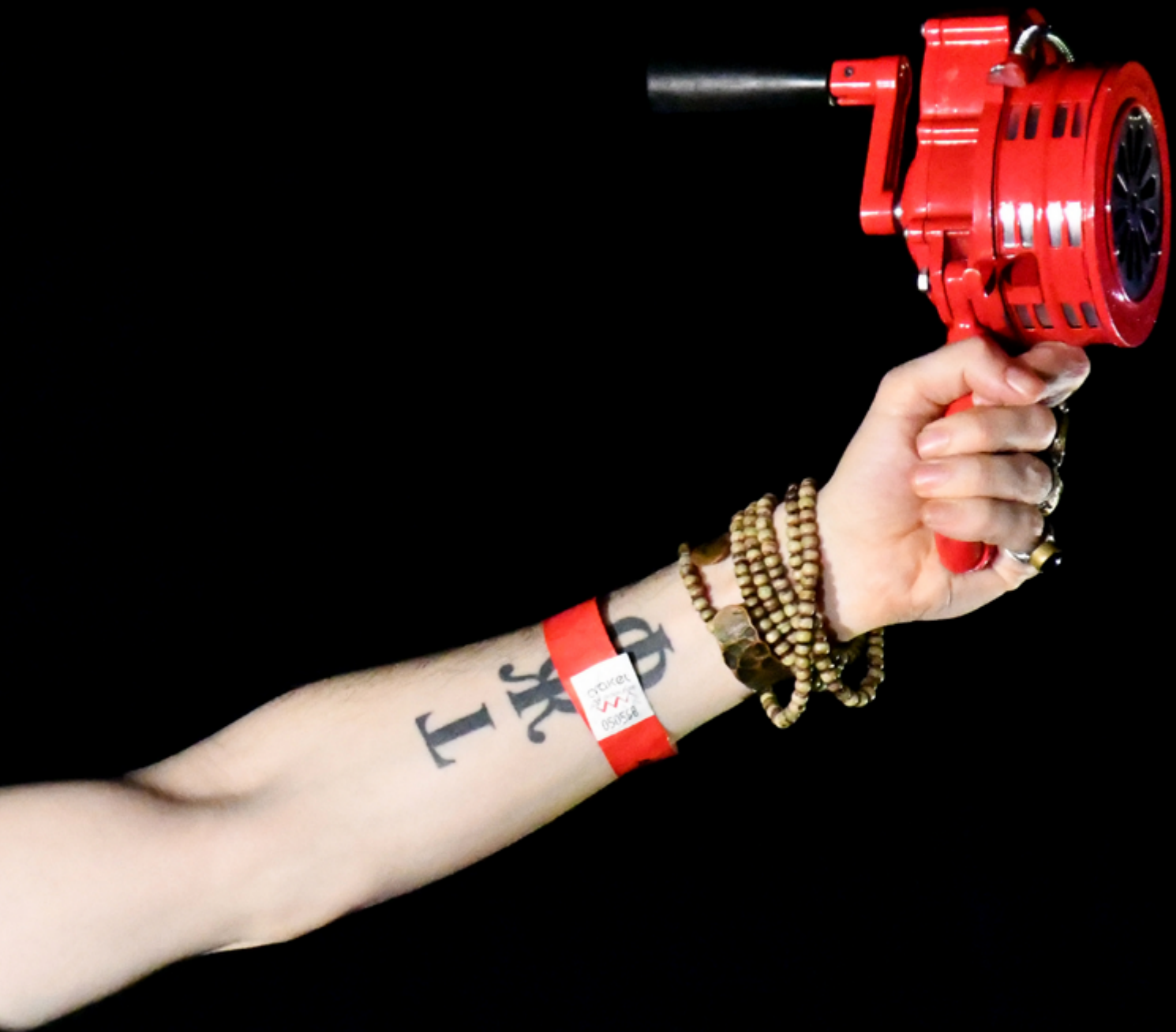
C'EST EN SEMAINE ET LE NOUVEL ALBUM NE SORT QUE DANS SIX SEMAINES, MAIS C'EST COMPLET ! QUAND LE SOVIET SUPREM DÉBARQUE EN VILLE, MIEUX VAUT ANTICIPER SI ON NE VEUT PAS SE FAIRE PIÉGER (COMME QUAND ON SE RETROUVE DANS UNE FRITERIE PAS LOIN DE LA SALLE À L'ARRACHE POUR MANGER...). LE CARRÉ SAM DE BOULOGNE-SUR-MER A FAIT LE PLEIN ET QUAND J'ARRIVE, ÇA DISCUTE PAS MAL POUR SAVOIR QUI FAIT LA PREMIÈRE PARTIE.

Et non, je n'ai pas l'info, oui, c'est précisé sur le programme «première partie», mais aucune idée de qui se produira, sans quoi, j'aurais un peu bossé le sujet. Après quelques minutes à évoquer ce mystère, j'ai une triste théorie, le mec qui clique sur des choix musicaux douteux depuis la scène, c'est lui la «première partie»... «Nooooooooon», mais à mesure que le temps passe, on oublie l'idée de découvrir un petit groupe ou une vraie performance, il faudra se contenter du gars qui passe des disques numériques et appuie sur quelques boutons, une suite de morceaux sans ligne directrice, sans envie, sans transfert d'énergie. On ne saura pas son nom de scène, si jamais il en a un. Si ça se trouve, c'est un membre de la régie technique qui dépannait suite à un imprévu. Même si on n'est pas venu pour ça, on reste sur notre faim (et pas juste à cause de l'infâme kebab d'à côté).

Tout cela est vite oublié, il ne faut que quelques secondes aux Soviet Suprem pour nous faire changer de monde, leur entrée grandiloquente nous fait basculer dans leur univers, c'est parti pour quasi deux heures à travers le temps (celui des fascismes, de la guerre froide, du nouvel ordre mondial comme d'aujourd'hui) et l'espace (la Russie, la Chine, la France, l'Amérique latine, les Balkans...). Un voyage tout compris où on se dépense sans compter. Si la trame des concerts de la tournée Made in China est conservée, elle est réarrangée et est enrichie de quelques nouveautés. Les habitués retrouvent leur séances de sport (on fait tourner les Soviet), les déplacements de gauche à... gauche, les invectives («applaudissez !»), les modifications locales dans certaines paroles («Boulogne, bouge ton boule...») et discours (coucou aux amis Calaisiens), l'envoi d'une partie du public au goulag (et non pas au Bolchoï,













malgré leur belle prestation de danse sur la scène), la venue de Daisy Trump ou la distribution d'un breuvage iconique à la Kalash. N'étant pas un grand fan des «singles», je ne fais pas la distinction entre les hits de la party et les morceaux «normaux». Pour moi, tous les titres sont des tubes ! Et de toute façon, il se passe toujours quelque chose avec le Soviet sur scène. Sache tout de même que «Rongrakatikatong», «J'débarque», «Made in China», «Woke wok», «Ping pong» ou «Bolchoï» sont bien évidemment de la partie. Contrairement à «Komunistoirdamour» qui ouvre Rouge et qui n'est pas joué ce soir, pour les petits nouveaux, on se contente de «Fashion facho», «On fait le putsch» (pas si nouveau que ça) et «Bis trop». Ce dernier est bien sûr joué en rappel, enfin le premier, car on a le droit à une deuxième salve avec une formation resserrée au plus proche des premiers rangs pour jouer un medley incorporant «T'as le look Coco», «Vladimir» ou «Couic-couic». Le rideau de fer se referme, et même si on aurait aimé poursuivre la fête, il faut bien rentrer chez nous.

Merci à Marie et aux Soviet Suprem ainsi qu'au Carré Sam pour l'accueil, merci à Julien (Math Promo) pour le relais, coucou aux Audomarois (Léandre, Marius, Siloé, Louison, Immanol...).

■ Oli
Photos : Oli



SOVIET SUPREM

ROUGE

(Autoproduction)

Depuis que je sais que c'est la dernière (au moins pour un temps) participation de Sylvester Staline au projet Soviet Suprem, j'écoute un peu différemment ce Rouge, non plus comme un nouvel assemblage de titres qui forment un album (il faut lire l'interview pour comprendre la fabrication de l'opus), mais comme un moyen d'apporter une conclusion à cette partie de l'histoire.

Comme s'il fallait fermer la boucle, comme s'il fallait terminer avec des trucs qui semblent si évidents qu'il devient étrange que le groupe/collectif ne l'avait pas fait avant... Comme intituler son album Rouge, référence évidente au communisme, mais aussi gros clin d'œil aux albums blanc, noir ou bleu de certains collègues (et avec du rouge sur l'artwork pas comme King Crimson qui avait sorti un Red... noir). Une évidence comme ce morceau qui ouvre le disque «Komunistoirdamour», comment ne pas y avoir pensé avant ? Alors, lève-toi et danse, si t'es au pays des Soviet, c'est pour faire la fête, pour faire l'amour et pas la guerre, debout ! Derrière le sens du rythme et la science des jeux de mots, on n'oublie pas les messages et les références plus ou moins faciles, ici les «damnés de la Terre» font référence à l'ouvrage de Fanon, résistant, anticolonialiste, mobilisé pour l'indépendance de l'Algérie, il y défend toutes les formes de lutte. Autre évidence, placer «On fait le putsch»

sur disque, le titre est présent dans les concerts comme une sorte d'intermède depuis plusieurs années, il s'offre ici une plage avec un vrai texte et quelques guests pour apporter du flow (2ksee, Namko,) ou des sonorités aussi engagées qu'ensoleillées (Tracy de Sà). Il semble assez clair également qu'on devait retrouver le Dubioza Kolektiv avec le Soviet Suprem tant l'esprit folk venu des Balkans est fondamental dans leur identité («C'est la chute finale»). Pour le reste, il y a au moins autant de logique car le gang nous a habitués au choc des mots (l'excellent «Fashion facho» avec en invité le doux portugais de Flavia Coelho), aux exercices de style («Hiphop condrie» qui rappelle le tube de Gaston Ouvrard, mais ici la rate ne se dilate pas, elle est en snapchat !), à l'exploration d'un monde particulier (ici celui du gaming avec «Tetris», hit absolu inventé à Moscou), à des chansons à reprendre en chœur («Bis trop» qui joue autant sur le fait de boire un coup que de devoir prolonger un peu le concert). Enfin, en plus d'une introduction («Interlutte» pour «Tetris») et d'une petite pause réflexive («Interlhop»), Soviet Suprem joue sur la douceur avec un «Rougir» en guise d'au revoir (pas question d'imaginer un adieu) et surtout sur un «Pacifique», superbe titre partagé avec Aurélie Saada (Brigitte) et Mourad Musset (La Rue Ketanou), hymne au pacifisme sur lequel on vogue délicatement.

Forcément trop court (c'est toujours trop peu quand on apprécie autant), ce Rouge vient compléter la discographie d'un groupe connu pour son esprit festif, mais qui démontre qu'il sait aussi se poser et faire réfléchir au-delà du programme annoncé en faisant tomber le mur qui pouvait exister entre le concept de départ et ce qu'il est aujourd'hui.

■ Oli



FRAGILE

BIG BIG SMILE

(Le Cèpe Records)

Les p'tits jeunes Angevins avaient été élus par mes soins «Espoirs de l'année 2023» et trônaient également en bonne place sur le podium des albums, sans compter les prestations live qui défonçaient. Je les attendais donc au tournant pour la suite, sans fébrilité aucune, ayant pleinement confiance en leur potentiel. Pas besoin de tergiverser et tourner autour du pot, la suite de ...About going home n'a pas démerité et a été accueillie avec un très large sourire. Je ne sais pas ce qu'a apporté le mercato en termes de label, et le passage de Twenty Something à Le Cèpe Records, mais une chose est sûre, ça n'a nullement entravé leur capacité à pondre des putains de bons morceaux, ni de jouer avec nos émotions, tout en nous livrant les leurs. Je ne vois pas beaucoup de groupes en France à l'heure actuelle, si ce n'est aucun, capables à l'instar de Fragile d'aussi bien assimiler, recracher et magnifier cette nouvelle scène (post) hardcore/shoegaze qui vient principalement des USA, avec Turnstile en tête, mais aussi Militarie Gun, Drug Church ou Title Fight la décennie précédente, et de l'autre côté de la Manche (High Vis, Basement). Et le tout en gardant et en imposant une touche personnelle, immédiatement identifiable. Bravo. Propre. Solide.

Big big smile s'écoute, se délecte d'une traite et semble avoir été conçu avec une vraie logique d'album, de l'intro atmosphérique («The

lowdown») à la ballade finale («Wide awake»), en passant par quelques interludes outro/intro, comme entre les morceaux «Little things» et «For later». Bref, rien n'a été laissé au hasard, et au milieu de tout cela, le quintet enchaîne tube sur tube avec une facilité presque indécente. Que ce soit les très catchy «Santander» (balcon chic sur la côte cantabrique au nord de l'Espagne, si j'en crois Google) ou «Afterglow», «Celebrate» (très certainement le titre le plus «joyeux» - guillemets de rigueur car Baptiste ne fait pas trop dans la gaudriole pour ce qui est de ses textes - que le groupe ait écrit, avec ses chœurs entêtants) ou «A reason why», énorme single. Tu l'écoutes une fois, tu as l'impression de l'avoir déjà entendu tellement c'est efficace et tu l'as écouté cent fois, tu n'es toujours pas lassé et comptes bien l'écouter encore des centaines d'autres. Je pourrais de toute façon citer tous les titres tant rien n'est à jeter. Disque magique, chronique dithyrambique, à laquelle il convient également de souligner la production ultra soignée de Camille Belin (Daria, Do Not Machine, ex-Lane), qui s'impose de plus en plus comme le J. Robbins français.

Allez, si j'avais une petite réserve à mettre en avant, je mentionnerais l'Autotune surprenant du chant sur «Wide awake», mais c'est bien pour pinailler. Autrement, ruez-vous sur ce disque, le précédent, le suivant («for sure») et allez les voir en concert !

■ Guillaume Circus



OMESS

OMESS

[Autoproduction]

Mistaken Sons Of Alabama a délivré quelques productions stoner dans les années 2010. Une fois arrivée la fin de ce combo, Oli est devenu guitariste chez Sizer, band davantage industriel. Pour ne pas oublier ses premières amours, il a monté un projet où il fait tout, et tout seul : MESS. Laisant voguer ses idées, il aboutit à un ensemble que je qualifierais de «post-doom» : les atmosphères sont soignées, c'est assez lent et lourd, mais on alterne avec des moments plus violents, le son gras lorgne sur le stoner, mais donne parfois un aspect métallique, alors que la voix est clairement rauque. C'est un bel amalgame de plein de choses qu'on connaît et qu'on apprécie, mais qu'on n'entend pas toujours sur le même album. Bien que ce soit un projet intégralement solo, on ressent la chaleur et une vraie dynamique «de groupe», les instruments faisant chacun leur part, la batterie est particulièrement pertinente, difficile d'imaginer qu'un seul homme est derrière l'ensemble. Maintenant, il va falloir trouver des potes pour pouvoir jouer tout ça en live, avec un terrain aussi bien préparé, ça doit être possible...

■ Oli



ANIMØ VIRILE

1.2

[Autoproduction]

La fragilité et l'humanité d'un violon peuvent-elles faire face à la brutalité et la froideur des machines et des percussions ? C'est cette dualité qu'Animø Virile souhaite confronter dans ce premier album de 7 titres, baptisé 1.2. Ce duo est composé d'Amélie et Elvina, deux lyonnaises qui combinent donc l'électro des machines et de la batterie, avec la douceur d'un violon et leurs voix, plutôt discrètes, qui lâchent parfois quelques phrases chuchotées, parlées ou scandées en français. Cette combinaison originale produit par conséquent une musique atypique. Si l'univers est majoritairement électro avec un penchant un poil indus dans les sonorités ou les rythmes, le violon et les voix d'Amélie et Elvina contrebalancent cette froideur métallique avec une certaine volonté de surnager et sortir des boucles électroniques hypnotiques, et semblent finir parfois par gagner le combat lorsque le violon termine en solo sur certains tracks. Pour ce premier essai, Animø Virile se distingue des autres bidouilleurs de machines avec ce supplément d'âme, grâce à ses cordes, qu'elles soient vocales ou jouées. À découvrir, car comme elles disent : « On est là pour vous en foutre plein les sens ! ».

■ Eric



SPOTLIGHTS

RARITIES

(Ipecac)

Il y a quelque chose d'un peu paradoxal, mais qui tient aussi de l'idée originale, que de (re)découvrir un groupe par le biais d'une compilation de raretés (ou presque raretés). Après quatre albums studios et 7 EP/singles, Spotlights, formation états-unienne de doomgaze/sludge/post-rock, propose ce genre d'expérience avec Rarities, une collection de neuf titres remastérisés, plus ou moins anciens (allant de 2009 à 2023 - le groupe a été fondé en 2013...), sorti en novembre dernier via leur label Ipecac. Une manière d'observer avec recul la trajectoire non-linéaire de ce trio New-Yorkais, un peu sous-coté à notre goût, par un choix de titres judicieux permettant au disque de trouver une forme d'équilibre assez naturelle. Mais également de donner l'envie et l'occasion, en parallèle, de prendre goût à aller plonger dans leur discographie complète.

L'un des titres les plus inédits que cette compilation nous offre est, finalement, l'inaugural «050809» qui porte encore sa date de conception. Il a été créé alors que Mario (guitare/synth/voix) et Sarah (basse/voix) habitaient encore à San Diego et jouaient dans Sleep Lady. Ce morceau instrumental au son bien gras et à la lourdeur rythmique indéboulonnable pose les bases du projet et démontre déjà l'envie du duo (devenu trio avec l'arrivée d'un batteur) de mélanger le dur et le doux. On pourrait citer également «Kiss the ring», le dernier titre du disque, qui est un

single sorti en 2018 avec Allen Epley de Shiner en featuring. Ce dernier, tout comme Chino Moreno de Deftones, est un fan du groupe depuis la sortie de leur premier album, Tidals, en 2016. Aérien, avec une touche heavy stoner/grunge dans le son de guitare, il montre la capacité de Spotlights à repousser ses limites en termes de styles et d'atmosphères.

Et c'est bien là l'enjeu de ce Rarities, à savoir de faire comprendre que le groupe ne se repose jamais pas sur ses acquis, et n'a jamais cessé de remodeler son identité sonore. Le reste du disque se résume en une succession de compos tirées de divers EPs, allant de Demonstration (2015) à Seance (2023), que l'on peut découvrir sur les plateformes de streaming. Ils ont moins leur statut de raretés que les deux plages citées plus haut, même si la formation semble davantage reconnue pour ses quatre LPs (dont Love & decay qui a été chroniqué à l'époque dans notre numéro 39). Il était donc nécessaire de remettre sous les projecteurs ces EPs afin de ne pas manquer ces petits bijoux qui pour certains sont de vrais coups de cœurs à la rédaction, comme «Cult classic» qui illustre bien ce qu'est une mélodie dans la pesanteur, «The fire walk» et ses délicieux accents à la M83, ou encore «She spider» et ses guitares à la Deftones. Rarities ne sont pas seulement des archives, c'est clairement la plus parfaite invitation à découvrir l'univers de Spotlights.

■ Ted



SPOTLIGHTS

NOUS SOMMES QUELQUES-UNS À LA RÉDACTION À AVOIR LAISSÉ PASSER SOUS NOS RADARS LA DISCOGRAPHIE DES SPOTLIGHTS. POURTANT LEUR RÔLE DE SUPPORTING BAND DELUXE LES A ENTRAINÉ SUR LES ROUTES AVEC LES MELVINS, REFUSED ET DEFTONES NOTAMMENT. SIGNÉS SUR LE LABEL DE PATTON, C'EST CE SOIR EN COMPAGNIE DE A.A. WILLIAMS QUE NOUS LES RETROUVONS POUR CETTE INTERVIEW POUR PARLER DE LEURS ALBUMS, DE LA TOURNÉE ET DE L'AMOUR DU BATTEUR POUR LA NOURRITURE FRANÇAISE.

C'est un grand honneur de faire cette interview, merci beaucoup d'avoir accepté. Je me suis plongé dans votre discographie, et c'est un peu intimidant de vous parler quand on voit votre parcours...

Chris (batter) : Sois à l'aise, nous sommes des gens cools.

Alors, ça fait quoi d'être de retour à Paris ? Et est-ce que la ville vous touche différemment, en tant que groupe, par rapport aux autres dates européennes ?

Sarah (basse, chant) : Pour moi, c'est très excitant. On n'avait pas encore joué à Paris, donc je suis très heureuse d'être là.

C'est la première fois ? Super, je suis content

d'assister à cette première et je n'ai pas de regret de vous découvrir seulement fin 2025.

Mario (guitare, chant) : Nous avons joué ailleurs en France par contre, mais c'est une première à Paris. Nous avons fait des festivals en France.

Sarah : J'adore la France, donc je suis vraiment enthousiaste d'être ici.

Vous avez eu un peu de temps libre pour visiter ? Vous étiez en Belgique hier, non ?

Mario : Oui, on était en Belgique hier, et on a juste marché dans le coin. Mais quand on a joué au Rock in Bourlon en 2024, Sarah et moi avons eu le temps de venir à Paris et on a passé deux jours ici. On a pu se balader, c'était magnifique. On a adoré.

Avez-vous pu trouver votre pièce de batterie de rechange ? J'ai vu en story qu'il te manquait une pièce sur ta batterie, Chris.

Chris : Sur cette tournée, je casse énormément de caisses claires. Heureusement, un ami à nous à Paris nous a dépannés avec une peau venant d'un magasin de batterie. Donc là, tout va bien pour ce soir.

Donc tu joues sur le kit d'A.A. Williams ?

Chris : Oui, mais j'ai aussi amené ma propre caisse claire. Je ne casse pas leur matériel.

On vous décrit souvent comme du «doomgaze». Vous l'assumez, vous le refusez, ou vous l'utilisez comme raccourci pratique ?

Et comment vous définiriez votre son ?

Mario : On se dit que, peu importe l'étiquette, si ça fait venir des gens, qu'on l'appelle comme on veut. Je pense que ce terme a du sens puisque c'est doom, et parfois il y a un espace shoegaze. Mais au fond, pour nous, c'est du rock. Du heavy rock.

Chris : Moi, je suis là pour jouer du rock.

Mario : En réalité, si je devais choisir, je dirais plutôt qu'on est un groupe de post-hardcore.

Parlons de Rarities, l'un des gros coups de cœurs récents de notre rédaction. Comment avez-vous «déterré» toute cette matière ? Et comment avez-vous construit ce disque, d'abord en duo, puis en trio ? Comment vous avez choisi la tracklist, surtout que certains morceaux remontent à 2009 ?

Sarah : Oui, il y a le tout premier morceau que le groupe ait composé.

Mario : Quand on en a parlé avec le label, Ipecac, Sarah et moi étions à New York en voiture. On a tout réécouté depuis le tout début jusqu'à la fin. Et tous les choix des morceaux se sont imposés assez naturellement. Comme disait Sarah, on a inclus le tout premier morceau qu'on ait écrit, en 2009. Il avait été composé vers 2005 peut-être, soit des années avant que le groupe démarre vraiment. Ensuite, on a choisi deux titres des démos de l'EP Demonstration («The fire walk» et «Cult classic»), puis on a parcouru chaque disque. On voulait une sorte de trajectoire sonore à travers l'histoire du groupe, qui raconte aussi quelque chose émotionnellement, du début jusqu'à notre dernière sortie, Alchemy for the dead.

Ce soir, vous jouez Tidals en entier, c'est bien cela ? Et vous ajoutez des raretés, car le site setlist.com a eu du mal à répertorier les deux derniers titres de la setlist.

Sarah : On va ajouter deux chansons d'Alchemy for the dead.

Mario : On a envisagé d'ajouter des morceaux de Rarities, mais beaucoup des anciens titres s'exécutent avec un autre accordage. Comme on voyage, ça demanderait d'autres guitares et du matériel. Et puis, Tidals a dix ans, c'est parfait pour célébrer l'anniversaire, et c'est super de rejouer ces vieux titres.

Aurez-vous des vinyles de Tidals ce soir ?

Sarah : Malheureusement non, ils n'ont pas été livrés à temps. En fait, on les reçoit demain. C'est Medication Time Records qui gère la sortie en France.

Mario : Oui, encore un jour de plus à attendre. Dommage, ça s'est vraiment joué à pas grand chose pour toi.

Un mot sur votre label, comment avez-vous signé chez Ipecac ?

Sarah : Notre ami Aaron Harris, le batteur d'Isis, a travaillé avec nous sur notre deuxième album, Seismic (NDLR : batteur + producteur). Il connaît bien l'équipe d'Ipecac, puisqu' Isis a sorti des disques chez eux. Il nous a gentiment aidés à présenter le disque.

Mario : Oui, Aaron nous a beaucoup aidé sur les démos, avant l'enregistrement.

Sarah : Greg, le boss d'Ipecac, était très inté-

ressé, mais lui et Mike ont un accord pour signer un projet, à savoir qu'ils doivent dire oui tous les deux. Sinon, ça ne se fait pas. On était très nerveux. Finalement, tout s'est fait rapidement car Mike a aimé ce qu'on faisait.

Est-ce que ça a changé votre manière de fonctionner en tant que groupe ?

Mario : Non. En revanche, Greg était tout de suite prêt à nous faire partir en tournée. Il a appelé Buzz Osborne : « Salut, j'ai un groupe que je veux que tu embarques. » Buzz a aimé, et on est partis sur une tournée de trois mois avec eux juste après la signature. On tournait déjà par nous-mêmes avant, mais ça nous a aidés pour la visibilité. Pour le reste, notre façon de gérer le groupe n'a pas changé.

Et comment vous avez fini en tournée avec Refused et Deftones ?

Mario : Ça aussi, c'est lié à Aaron Harris. C'était avant cet album-là, Tidals n'était même pas sorti, on avait juste publié «Walls», le premier single. Brooklyn Vegan l'avait relayé. Aaron était en tournée avec Deftones, en tant que drum tech d'Abe Cunningham. Il l'a entendu en ligne. Je ne lui avais même pas envoyé, il est tombé dessus et m'a envoyé un message en me disant que le single était vraiment bien. Et deux ou trois jours après, on reçoit un courriel de l'agent de booking de Deftones nous demandant si on était disponibles pour une tournée avec un gros groupe de rock.

Chris : On pensait que c'était une arnaque. J'ai failli le supprimer. Ça ressemblait à un truc «pay to play».

Mario : J'ai vu «CAA» en bas du mail, et c'est une très grosse agence. J'ai regardé la liste des artistes, et je me suis dit : « C'est énorme ! »

Chris : Moi, j'espérais que ce soit Creed... et ça ne s'est pas fait, malheureusement. (rires du groupe)

Mario : On a répondu, et ils nous ont tout de suite dit que c'était pour jouer avec Deftones et Refused et nous ont donné les dates de concerts. Petit à petit, tout s'est confirmé. J'ai expliqué la situation à Aaron et lui ai demandé s'il y était pour quelque chose, lui m'a répondu que non. J'imagine que Chino a accroché au morceau et qu'Aaron a dû lui dire qu'on était ses potes. Comme avec le label, ça s'est passé tout naturellement.

Tu connais The Grey ? Ils auraient dû ouvrir pour vous à Londres. Je pense que Charlie vous connaît.

Chris : Oui, nous avons échangé sur Instagram. **On s'est croisés quand ils étaient roadies de Will Haven au Hellfest.**

Chris : Oui, je connais pas mal de gars. Je crois que Lance, qui est maintenant dans Deftones, était dans Will Haven. Donc oui, on s'est croisés.

On a la même trajectoire, eux à Londres, moi à Paris, on se croise partout. Si vous revenez à Paris, ce serait excellent qu'ils jouent en première partie. C'est instrumental, très lourd...

Sarah : Nous écouterons, pourquoi pas...

Comment se passe la tournée avec A.A. Williams jusqu'ici ? Vous avez déjà fait combien de concerts ?

Sarah : La tournée est vraiment incroyable. Au début, on a été bloqués par la neige à New York, mais on est arrivés à temps. On a dû gérer un peu la logistique du merch, mais tout est réglé et ça se passe très bien. Les concerts sont super.

Mario : Tout l'entourage de A.A. Williams est une excellente équipe.

Chris : Les deux groupes se complètent très bien stylistiquement. Les gens ont un vrai «show» entre les deux, avec une cohérence. Chaque date a été une super expérience.

Comment ça s'est fait avec A.A. Williams ? Elle vous connaissait déjà ?

Mario : On a le même agent de booking.

Sarah : Elle cherchait quelqu'un avec qui partir en tournée. Notre agent, Hayden, lui a envoyé notre musique et elle a aimé.

Pour moi, c'est parfait, je vous découvre en concert, puis j'ai replongé dans votre discographie en me demandant comment j'ai pu vous rater. Qu'est-ce que les gens doivent attendre ce soir ?

Chris : Si on a la qualité son qu'on espère en façade, ils doivent s'attendre à avoir les oreilles qui sifflent pendant quelques jours, et à sentir les vibrations du sol jusqu'en haut du visage.

Mario : On veut leur faire «repousser les cheveux en arrière».

Chris : Oui, je veux que les gens ressentent quelque chose de physique, autant qu'émotionnel.

Je termine toujours par demander quelle est la question que vous auriez voulu que je vous pose, et quelle est la réponse ? Ça peut faire trois questions différentes.

Chris : Je crois que je connais déjà celle de Sarah. Elle aurait voulu que tu lui demandes son film d'horreur préféré. On devrait deviner chacun la question de l'autre, ça pourrait être cool.

Mario : Je pensais que, toi, tu voudrais qu'on te demande où tu es allé manger aujourd'hui, et ce que tu as aimé dans la cuisine française.

Chris : Réponds d'abord à ta propre question, c'est quoi ton film d'horreur préféré, Sarah ?

Sarah : J'en ai beaucoup, mais mes trois grands favoris : «The exorcist», «Hellraiser», et «Evil Dead».

Je ne suis pas très fan de ce genre...

Chris : Et toi, tu penses que Mario voudrait qu'on lui pose quoi ? Un truc sur le jiu-jitsu ? Le meilleur endroit pour faire du jiu-jitsu à Paris ?

Donc tu n'es pas un homme à qui il faut chercher des ennuis ?

Mario : Si on avait un jour off à Paris, je chercherais un endroit pour m'entraîner. Là, j'espère trouver quelque chose à Toulouse demain.

Chris : Moi, mon truc, c'est la bouffe.

J'ai cru comprendre ça en allant sur ton Instagram.

Chris : J'aime l'idée des cafés où les gens s'installent, boivent du vin, commandent plein de choses à partager, mangent et boivent avec leurs amis. Ça existe ailleurs, mais à Paris, ça a quelque chose de spécial. C'est là que vous allez me trouver après le show. J'ai repéré le Café Justine, j'ai un peu marché autour.

Merci à Lauren et aux Spotlights.

■ JC

Photos : JC Forestier





A.A. WILLIAMS

NOUVEAU CASINO, PARIS

UN DIMANCHE SOIR, PARIS A CE TALENT RARE : ÊTRE À LA FOIS UNE VILLE ET UN SAS DE DÉCOMPRESSION. LE PÉRIPH' EST PRESQUE FLUIDE (OUI, J'AI VÉRIFIÉ DEUX FOIS, COMME ON VÉRIFIE UNE BONNE NOUVELLE), ET IL Y A CE GENRE DE CONCERT QUI TE FAIT SORTIR DE CHEZ TOI, MÊME QUAND LA VIE TE TOMBE DESSUS AVEC LA DÉLICATESSE D'UN AMPLI JETÉ DANS UN ESCALIER...

Je suis là pour A.A. Williams. Et je suis là parce que je refuse de rater deux fois la même opportunité. En 2022, j'avais déjà laissé passer alors qu'elle tournait avec Karin Park, moitié de Årabrot. Cette fois-ci, j'ai vu l'info passer et je me suis jeté dessus comme la misère sur le monde... Expression galvaudée ? Peut-être, mais quand tu as un compte à régler avec ton propre calendrier, tu ne fais pas le difficile sur la poésie. La nouvelle, je ne l'ai pas lue «Au hasard», elle m'est arrivée via Lauren Barley, et derrière elle, il y a Rosie, deux attachées de presse que j'ai eu la chance de rencontrer en virtuel, puis en vrai pour Lauren, à Londres, avec Pooly, au concert des Melvins. Ça donne à ce soir un parfum particulier : pas juste «Un concert», mais une petite continuité humaine, comme une ligne qui relie les scènes, les messages, les salles, et nos propres tempêtes.

Autre aimant : Spotlights en première partie. Le groupe est dans le roster de Lauren, c'est annoncé noir sur blanc, et ça tombe parfaitement, car ce trio est le genre de «Support act» qui ne «Chauffe» pas une salle, il la transforme. À ce stade, ce n'est plus un plateau, c'est un tunnel. Et quand la tête est déjà pleine, un tunnel peut être exactement ce qu'il faut. Le Nouveau Casino affiche ses 380 places comme une promesse. Ici, pas de distance de sécurité émotionnelle. A.A. Williams aime les salles où le silence est possible. Cette seconde juste avant les premières notes, ce moment où l'on entend presque la salle respirer, fait partie du concert autant que les chansons. Elle est aux deux tiers pleine et personne n'est à l'étage. Petit détail qui pique un peu (parce que la vie aime les détails), A.A. Williams tourne avec son photographe, Jake Owens. Donc ce soir, je sais déjà que je ne jouerai pas la carte «Collab

acceptée» sur Insta (mais lis jusqu'à la fin, il y a peut-être une surprise). Ce n'est pas grave, on ne vient pas toujours pour ramener des trophées. Parfois, on vient juste pour se rappeler pourquoi on fait tout ça. Deuxième détail qui est super chiant, l'équipe du Nouveau casino a lavé les sols au Carambar fondu, dès que tu bouges, tu as l'impression d'entraîner 1m² de sol avec toi et je ne te raconte pas le bruit qui va avec...

J'arrive avec trois minutes de retard à l'horaire convenu pour l'interview. Alors que je viens de me garer, je reçois un « Hi JC, are you near ? We're finished », moi qui pensais arriver pour la fin du soundcheck, je suis à la bourre et j'abhorre cela... Mario m'ouvre la porte, je passe devant la file déjà constituée avec le sentiment d'avoir déjà gagné ma soirée, je n'aurai pas la même soirée que les autres spectateurs. L'interview se passe et, hop, je file au milieu de la scène pour préparer les boitiers.

Avant même qu'un premier riff ne s'impose, Spotlights plante un décor : celui d'une salle noyée dans un bleu dense, presque liquide, où les LEDs découpent l'air comme des néons de film noir. Ce n'est pas une «Mise en jambes», c'est une mise sous pression. Le trio ne chauffe pas le public, il le conditionne et c'est exactement ce qu'on attend d'un support act qui appartient au même écosystème esthétique que la tête d'affiche : pas d'esbroufe, pas de grand sourire à la «On est contents d'être là», mais une façon de dire «On est là, maintenant, et ça va prendre toute la place disponible».

Cette impression de mouvement fantôme colle parfaitement à leur musique : chez Spotlights, le son n'est pas un objet bien rangé, c'est une matière. Le grain, la saturation, la trainée des



Marshall



notes... tout semble conçu pour laisser une empreinte, comme une lumière qui persiste sur la rétine quand on ferme les yeux. Mario est à la guitare et au chant (guitare massive, sombre, presque «Industrielle» dans sa présence), il n'est pas là pour aligner des plans virtuoses, mais pour dresser un mur vivant, traversé de courants. Et puis, il y a la basse, Sarah, deuxième moitié du Spotlights initial et moitié de Mario dans la vraie vie. Sarah est une leçon de posture scénique. Elle se trouve au chant, visage concentré, regard mi-clos, tient l'instrument comme on tient une ligne de vie. Sa tenue renvoie un éclat froid sous les projecteurs, un détail qui compte, parce que Spotlights joue aussi avec l'idée d'une élégance sombre, quelque chose de gothique sans folklore, moderne sans pose. Les lumières ne «Montrent» pas, elles sculptent. Derrière les futs, Chris Enriquez est stoïque tout en étant une vraie machine. Il joue sur la batterie de A.a. Williams, mais il était quelques jours auparavant à la recherche d'un Spare qu'il avait cassé en début de tournée, il y aura finalement une

bonne âme pour le dépanner.

Musicalement, la logique est une alternance entre lourdeur et suspension, comme si les titres avançaient avec deux moteurs : l'un doom/shoegaze, l'autre ambient, plus spectral. L'intro pose une nappe, un climat, puis les morceaux s'emboîtent avec une efficacité qui n'a rien de pressé, ça s'installe, ça insiste, ça monte. Sur une setlist typique récente, on croise des titres comme «Walls», «The grower», «Hover», «To the end», «Joseph» : des noms simples, presque neutres... et pourtant chargés d'images, parce que la musique fait tout le travail de projection. On n'est pas dans le «Couplet/refrain» qui cherche l'adhésion immédiate, on est plutôt dans une dynamique qui aspire la salle, jusqu'à ce que le public comprenne que le silence entre les notes fait partie du show.

Ce qui frappe surtout, c'est leur sens du volume utile. Pas le volume qui assomme, le volume qui enveloppe. Sur une petite jauge, ça devient très vite immersif. Les fréquences basses se

posent dans le thorax, la guitare laisse une pellicule d'électricité sur le haut du spectre, et la voix prise proche du micro, sans surjeu, garde ce côté humain au milieu du déluge. Le résultat a quelque chose de paradoxal : c'est massif, mais pas brouillon ; sombre, mais lisible. Une musique qui te fait te sentir minuscule... tout en te tenant par la main.

Le groupe termine son set avec deux titres issus de leur album sorti en 2023, *Alchemy for the dead*. Atmosphérique, oui, mais surtout habitée. Elle s'installe comme une brume électrique : d'abord caressante, presque pop dans ses éclaircies, puis soudain plus dense, plus lourde, quand le trio appuie là où ça fait vibrer. Tout est affaire de contrastes, de virages pris sans clignotant. La guitare de Mario trace des lignes lumineuses, parfois tendres, parfois coupantes. La basse de Sarah, elle, parle au ventre, une présence chaude et profonde qui maintient le fil, même quand tout semble vouloir s'éparpiller. Et au centre, Chris découpe le temps au scalpel, une frappe nette, précise, implacable, qui fait monter la tension sans jamais la laisser retomber. En sortant de leur set, tu n'as pas l'impression d'avoir «vu une première partie». Tu as l'impression d'avoir traversé une antichambre. Et c'est précisément ce qu'il fallait avant A.A. Williams : un sas bleu, une montée lente, un voile posé sur la salle pour que, quand la tête d'affiche arrive, le moindre silence soit déjà chargé. Si le groupe revient tourner en Europe l'an prochain, nous serons là. De pied ferme, mais surtout le cœur grand ouvert, prêt à se faire secouer.

Les lumières tombent, la salle se tait. A.A. Williams prend le temps d'installer sa guitare, calme et sûre, comme si rien d'autre n'existait. Puis les premières notes se posent et Paris, d'un coup, devient une chambre noire. Il y a chez elle une manière très particulière d'habiter l'espace. Sans démonstration, sans bavardage inutile, mais avec cette autorité douce qui te fait comprendre que le concert va se jouer aussi dans les interstices. Ici, le silence n'est pas un vide, c'est une matière. Chaque titre arrive comme une scène, avec ses décors, ses ombres, ses halos. On a beau connaître les morceaux, ils prennent une dimension plus cinématographique encore, parce qu'en petit

format tout se resserre : les respirations, les regards, la tension. Je m'évade au fond moins pour des plans larges que pour respirer un peu. Près du merch, je retrouve Sarah et Mario, je les félicite, je les vois chuchoter ensuite et Sarah part vers le merch. Elle tend à Mario un LP de leur *Rarities*, sorti en fin d'année dernière, qu'elle vient de signer, qui lui le signe à son tour puis me l'offre : « Sans toi, pas de nous, c'est un cadeau ». Je suis gêné et leur achète le *Alchemy for the dead*, car l'album *Tidals* mis en lumière ce soir n'arrivant que demain sur le merch de la tournée... je les remercie, ils me remercient et ils te donnent l'impression que tu fais déjà partie de leur famille. « Attends, Chris n'est pas loin, il faut qu'il te le signe aussi » me dit-il, j'explique alors que j'attendrai le dernier titre pour partir et mime les larmes que cette chanson me tirera à coup sûr... et nous voilà pris d'un rire aussi complice que sincère.

Ce soir, impossible d'oublier que le temps a filé : «Just a shadow» (sorti en 2025) a déjà épaissi son clair-obscur, et «Wolves», tout récent, ajoute une morsure supplémentaire au répertoire un single qui sonne comme un chapitre neuf, pas comme une chute de studio. Sur la fin de set, A.A. Williams déroule une suite de tableaux qui te colle au mur avec douceur. «Glimmer» ouvre la séquence comme une lueur froide au fond d'une cathédrale : guitare en clair-obscur, chant qui frôle et qui tranche. «Dirt» prend la relève, plus sombre, plus romantique, avec cette tension élégante qui serre la poitrine sans jamais la lâche. Puis «Pristine» arrive comme une respiration... avant de se transformer en vague, portée par des claviers bluffants qui donnent de la profondeur à chaque silence. «As the moon rests» et «For nothing» magnifient encore l'équilibre du groupe : une précision d'orfèvre, une intensité qui monte sans gestes inutiles. Et puis vient «Melt», merveille parmi les merveilles dans laquelle les guitares atteignent une forme de perfection, l'émotion affleure, et la salle retient son souffle comme si Paris avait décidé, l'espace d'un instant, de ne plus faire de bruit. Et puis vient «Evaporate». Le morceau devient le climax de la soirée, non pas seulement parce qu'il monte, mais parce qu'il tombe exactement au bon endroit. Je ne retiens pas mes larmes. Les paroles «I can't stop the violence





in my mind / everyday I try just to survive» font écho à mes derniers mois avec une précision douloureuse. Et d'un coup, la référence s'impose sans effort, je comprends pourquoi Max est sauvée par la musique dans Stranger Things. Ce soir, A.A. Williams est ma Kate Bush : le morceau n'est plus un morceau, c'est une corde tendue au milieu du vide.

Petit rappel à la réalité presque comique dans ce contexte : je vais féliciter A.A. Williams pour son show et lui dis que je sais que Jake aura les meilleures photos, « Ne t'inquiète pas je reposte toutes les photos ». On verra si elle le fera, mais me voilà rassuré, la soirée était déjà réussie et je suis heureux de ne pas l'avoir manquée cette fois-ci.

Merci Lauren de Rarely Unable et Rosie de Garmonbozia. Un hug amical aux trois Spotlights pour leur accueil.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier





OWLS ARE NOT RADIO ZODIAK

[1000Hz Records]

Après une longue éclipse, le groupe polonais Owls Are Not a refait surface en octobre dernier avec Radio zodiak, un nouvel album composé de 14 titres. Dans le sillage de Radio tree, leur précédent opus sorti en octobre 2018, il prolonge sa collaboration et ses explorations sonores avec des musiciens du Malawi et de Tanzanie. Radio zodiak a ce petit quelque chose de surréaliste, un retro-futurisme cabossé qui nous dérouté pas mal durant sa découverte, et même bien au-delà. Sinueux mais distingué, son contenu tisse un maillage de musiques électroniques aux origines diverses (IDM, trip-hop, indus-punk, jungle, gabber, ambient, collages...) auquel se mêlent des sonorités africaines (percussions ngoma, hymnes ngonni) et un panel hallucinant de voix et de chants (angéliques, psalmodiques, robotiques, psychédélics...). À tel point qu'un doute vient parfois nous habiter : S'agit-il de l'album d'une même formation ou bien d'une compilation de groupes ?

Pourtant, après un nombre important d'écoutes (et de surprises !), toutes les pièces du puzzle de Radio zodiak s'assemblent et forment une indéniable cohérence. Son patchwork indéfinissable sonne l'heure d'une révolution musicale comme on n'en voit pas assez de nos jours. Et pourtant cela existe, mais malheureusement trop souvent noyées dans une collection d'œuvres insipides et indigestes qui ne donnent pas envie qu'on

leur porte un minimum d'intérêt. Owls Are Not n'a décidément peur de rien (pas même celle d'utiliser de l'autotune sur un titre) et n'hésite pas à profiter de la place importante des voix dans son nouvel album pour lancer des messages politiques (dont ceux de la liberté de circulation des peuples et de l'exclusion liée aux migrations), revenir sur des faits historiques (l'attaque d'un jeune révolutionnaire polonais d'avant-guerre ayant fait une opération kamikaze sur l'armée tsariste) ou parler d'autres sujets qui leur sont importants, comme la vision africaine de la sorcellerie, par exemple.

Ce troublant Radio zodiak est un vrai porte-étendard de la mixité artistique et culturelle, qu'on n'est pas près d'oublier. Et si tu veux poursuivre l'aventure, saches que Owls Are Not a enchaîné un mois plus tard avec un EP intitulé Nisan faber qui reprend en partie l'un des morceaux de l'album avec des déclinaisons (Radio edit, instrumental) et quelques nouvelles productions. La générosité des Polonais n'est plus à démontrer.

■ Ted



ÁSGEIR

JULIA

[One Little Independent Records]

Ásgeir Trausti Einarsson n'a que 20 ans quand il sort son premier album, aussi complexe pour nous à écrire qu'à lire, *Dýrð í dauðapögn* fait un carton dans son pays, l'Islande (celui de Sigur Rós, Björk, Solstafir...), et attire les oreilles du reste du monde. Pour faciliter la transmission de ses émotions, il le traduit en anglais et débute une double carrière, enregistrant des titres dans les deux langues. Depuis 2021, il ne produit plus que dans la langue de Johnny Cash, son nouvel opus est on ne peut plus accessible, ayant pour titre un prénom compris dans de nombreuses contrées : Julia.

Cette Julia est peut-être cette mystérieuse personne de l'artwork, c'est aussi une inspiration de son paternel (Einar Georg Einarsson), un poète dont l'œuvre a largement contribué à son succès à ses débuts. Ici, c'est le seul morceau presque «co-écrit» avec son père, un texte romantique qui évoque les grandes plaines, la neige, un lac (mais pas celui de Lamartine), et la mort pour réunir deux âmes sœurs. La musique est lente, pesante, comme si la guitare connaissait la fin de l'histoire et voulait nous y préparer. Un très beau morceau de folk qui combine gravité et beauté, un bon résumé de l'ensemble des 10 titres, même si certains sont plus dynamiques, joués ou arrangés (avec un peu de synthé ou de violoncelle). En effet, on identifie avant tout Ásgeir par son timbre, son rythme, le travail pop

réalisé sur des titres très personnels ébauchés à partir du duo séculaire guitare/voix.

Et même si le ton est aussi posé que le tempo, et même si ces sons nous viennent du froid, Ásgeir nous réchauffe, apporte du réconfort, nous permet de faire un pas de côté dans un monde où les mauvaises nouvelles s'entrechoquent avec les fake news et les discours propagandistes. Merci donc pour ce temps de pause.

■ Oli



L'ENVOÛTANTE

RADIO ÉTOILES

[Terre Ferme]

Voilà maintenant cinq mois que je suis tombé sur Radio étoiles. Cette nouvelle fréquence, c'est le troisième album de L'Envoûtante. Je suis resté longtemps perché dans les astres. Je me laissais porter par la poésie émanant de la musique de ce duo venu des Pyrénées. Un duo composé de Bruno Viougeas (chant) et de Sébastien Tillous (batterie). Des ensorceleurs descendus du Jaizkibel pour insuffler un espoir féroce sous un ciel de Foehn.

L'album s'avance sur un son lancinant. Bruno Viougeas sort de l'ombre et pose un texte qui invite au voyage. L'Envoûtante maîtrise l'effet de contraste puisque l'instant d'après, le titre «Radio étoiles» cueille son auditeur sans prévenir. La dynamique est complètement renversée. Comme j'écoute la galette dans l'autoradio, rapidement, je me retrouve au volant d'un bolide. Sur la banquette arrière, les enfants gueulent aussi fort qu'à l'avant : en attendant qu'un froid glacial s'installe, j'allumerai radio étoiles. Nous ne mettons pas longtemps à comprendre que L'Envoûtante est attaché au sauvage et au rural. Mais ils perçoivent aussi le «Beautiful» derrière un cri et jusque dans le sombre. «Peu de stars» montre un amour pour une vie ancrée dans un environnement aussi simple que source d'inspiration. Le duo se donne à un exercice de haute voltige sur «Les amants des Pyrénées». Les sonorités nous poussent à la méditation. Il ne reste plus

qu'à se suspendre au texte nu du chanteur. Chaque mot ressort avec son relief, et l'on tombe dans le tourbillon d'un texte slamé. Un gouffre immense de beauté qui montre ce que la formation a dans les tripes. Après avoir été bercé par les longues nuits d'Orion et celles de Cassiopée, pouvons-nous habituer nos yeux à la nuit ? C'est la question de société que se pose L'Envoûtante dans un texte plus sombre. Influencé par le mouvement de l'éducation populaire, Bruno Viougeas peint un avenir où les ombres grandissent et redoute au p'tit matin une entorse de la rétine. Quel enchaînement ! Un vortex dans lequel je suis tombé avec délice. Et s'il faut remercier ce bol d'air, j'espère que je pourrai encore respirer cette rage stellaire. Maintenant, que «le matin vienne»...

■ Julien



CECILE SERAUD

PSYKHÉ

[Autoproduction]

« S'il te plaît, compose-lui une musique ». C'est cette demande très personnelle qui est à l'origine de cet album. Une demande formulée par une amie de Cécile Seraud, qui a perdu subitement son compagnon. Cécile Seraud s'est alors replongée dans les souvenirs de ce couple d'amis, de cette famille, de leur chemin de vie, leurs histoires communes, et l'après. Le choc, la tristesse, le chagrin, le désespoir, le manque. Toute cette histoire d'une vie, de vies, retranscrites en notes, qui en font des mélodies, des refrains, pour qu'au-delà de l'építaphe, il reste une œuvre artistique. Toujours autour d'un piano minimaliste et poétique, Cécile Seraud propose 9 titres sensibles, chargés émotionnellement, délicats. Une musique dans la continuité de ses précédents opus. Pour Psykhé, quelques voix viennent s'ajouter, toutes aussi fragiles : une voix masculine plutôt grave à laquelle répond parfois une voix féminine, fluette et claire. Deux personnes qui se croisent et se trouvent, comme dans le titre clippé «I love your smile», qui participe à faire exister ce duo amoureux. Un album néo-classique, un album superbe, un album hommage. Pour Gautier Sergent.

■ Eric



LUJE

AMONG THE FIRS

[Howlin' Banana Records / Confiture]

Luje est un quintet lyonnais qui en novembre dernier a sorti son deuxième album. Et aux premières écoutes d'Among the firs, on se rend immédiatement compte que Luje ne cherche pas à inventer quoi que ce soit. Son but, au-delà de te toucher en plein cœur à coups de mélodies divinement bien amenées, est plutôt de se réfugier sans se cacher dans un univers qui parle aux fans de musique shoegaze, en l'occurrence. Mais pas que. Dès les premières notes de «Don't go» (mais ce n'est pas le seul exemple), on reconnaît sans aucun doute l'influence du renouveau de la scène space rock psychédélique arrivée grosso-merdo au début de la décennie 2010. Elle peut-être celle de Tame Impala, le chant de «89» étant assez similaire à celui de Kevin Parker. Ou d'autres. Cette forme de sécurité musicale paye, car sa pesanteur de guitares délicieusement vaporeuses fonctionne, surtout quand elle est construite avec intelligence. L'équilibre entre vagues électriques et éthérées, ballades noisy-pop à la Slowdive, et murs de sons proches de My Bloody Valentine, si ce n'est pas Sonic Youth, rend cette œuvre vivante et totalement incarnée par des musiciens qui ont l'expérience (avec leur dix ans d'existence) pour nous immerger avec facilité dans leur atmosphère aux textes pas toujours très optimistes (éco-anxiété, deuil, politique...).

■ Ted



AMAROK

METAL FEST



AMAROK METAL FEST

FIN FÉVRIER, L'AMAROK METAL FEST A FÊTÉ AVEC SUCCÈS SES 10 ANS À GÉTIGNÉ (85) PUISQUE LE SAMEDI A FAIT SOLD OUT AVEC 800 PARTICIPANTS ET LE VENDREDI QUASIMENT COMPLET. IL FAUT DIRE QUE LA PROG ÉTAIT ALLÉCHANTE: AKIAVEL, KLONE, BLACK BILE, HOULE... RETOUR EN IMAGES ET EN SENSATIONS SUR CE FABULEUX WEEK-END OÙ LE GIGANTESQUE ESPRIT DU LOUP S'EST EMPARÉ DE NOUS.

L'espace du festival est accueillant et agréable. Des espaces extérieurs abrités avec de grandes tablées et des bancs permettent de se restaurer sans patienter et de profiter du soleil qui était également de la partie. Les bénévoles se sont également démenés pour proposer une restauration de qualité et gourmande : chapeau bas, car j'imagine la logistique et le travail que cela a nécessité. Un grand bar, des toilettes toujours propres, une salle dédiée aux merch artistes et du festival, des exposants, un tatoueur : l'Amarok soigne ses festivaliers ! Et enfin, une salle à taille humaine avec une grande scène permettant aux artistes de se produire dans le confort.

Le vendredi a débuté avec The Great Procession, groupe de post-metal nantais créé en 2022 qui m'a fait une forte impression. Transportée par la voix du chanteur, chaude et rocailleuse, écorchée même, mais qui peut se faire légère par son chant clair puis lourd et puissant, criant de désespoir, je me suis laissée

emmener par des chemins escarpés dans les moments massifs et lourds avant de profiter d'instantanés aériens qui me laissaient respirer et m'apaisaient. Alta Rossa a ensuite déboulé pour nous proposer un set violent et saturé de basse, d'une lourdeur assez déroutante. Mais, je ne sais pourquoi, alors que j'adore les basses, la saturation était si violente, que mes oreilles bourdonnaient, mon corps vibrait de manière très désagréable. J'ai changé, en vain, plusieurs fois de place dans la salle. Puis, agacée, j'ai fini par sortir en me demandant pourquoi mon corps refusait ce groupe que mon intellect voulait découvrir.

Nous avons ensuite retrouvé le jeune groupe Vestige dont nous avons déjà réalisé la chronique et l'interview. Leur succès prend de l'ampleur car le public s'est amassé et l'accueil qui leur a été réservé était très chaleureux. Très vite, la foule a été transportée par ce metal atmosphérique shoegaze alternant des moments ambiants et mélodiques por-















OWLS



MALKVIAN



ASHED WINTER

tés par la voix claire et subtile du chanteur et des instants violents et torturés soulignés par des riffs acérées et tranchants. Black Bile m'a insufflé des moments éblouissants de légèreté, de poésie. J'avais l'impression que mon âme volait, hypnotisée et guidée par la voix éthérée de la chanteuse qui est magnifique. Une impression de douceur trompeuse remise en cause par des moments plus lourds, plus massifs qui m'enveloppaient totalement avant que, parfois, un cri déchirant ne me fasse exploser en des milliers de particules qui se recomposaient lentement, ramenée à moi par cette voix envoûtante, bienveillante. Une grande claque ce set ! Klone a poursuivi le voyage atmosphérique scandé par des riffs d'une grande douceur sachant se faire plus puissants pour nous emporter plus loin encore dans un voyage sans fin, la batterie balisant le chemin, le martelant parfois. Et toujours accompagné par ce chant enivrant, captivant, d'une grande douceur dont la merveilleuse tessiture donne toute son âme à Klone.

Nous avons débuté le samedi par Malkavian

qui nous a balancé son thrash énergique et incisif, allié à la lourdeur du death et des passages plus groovy. Le tout porté par un bon vieux growl bien rauque et assumé qui nous a fait redescendre sur terre vitesse grand V ! Le death/groove metal de Ashed Winter, mâtiné de mélodies exotiques, tribales, porté par le growl impressionnant de Marie, habité d'une fureur noire a terminé de nous déboîter les cervicales ! Quelle rage ! Quelle puissance ! À revoir. Conjuguant black et death metal depuis 26 ans maintenant, Bliss of Flesh nous a délivré un show à la hauteur des attentes du public. Costumes et scénographie du genre, rythme dévastateur, riffs acérés, growl puissant et aussi rocailleux qu'un ruisseau de montagne au printemps, thème démoniaque, tout était réuni pour nous atomiser en 50 minutes de concert. De retour d'une tournée avec Kanonenfieber, le jeune groupe Houle, qui a le vent en poupe, a pris le relais. Des costumes, une scénographie soignée, nous sommes transportés dans l'univers des travailleurs de la mer et des tragédies inévitables qui ponctuent leur vie et celle de leur famille qui vive



BLISS OF FLESH



HOULE







AKIAVEL

dans l'angoisse du malheur annoncé. Dans un black metal mélodique percutant, acéré comme des dents de requins, les vagues de douceur qui ponctuent les morceaux, se transforment vite et inévitablement en des rouleaux dévastateurs. Adsagona, la chanteuse, nous propose un growl maîtrisé et puissant qui, parfois, nous chuchote, en français, les misères de la mer.

Aurélie, chanteuse d'Akiavel, a fait son entrée sur scène sous les vivats du public. Elle a ouvert la bouche, son chant s'est élevé avec une puissance phénoménale ! Sans conteste, la patronne de la soirée, c'est elle ! Le growl est parfaitement maîtrisé et laisse transparaître tout un panel d'émotions qui nous malmènent pour notre plus grand bonheur ! Akiavel joue un death metal qui déboîte ponctué de passages mélodiques sublimes qui nous laissent respirer et accentuent la brutalité de leur death. Un très très bon concert qui nous a transporté ! Pour conclure en beauté cette 10e édition de l'Amarok Metal Fest, nous accueillons les allemands de Der Weg einer Freiheit et leur black

metal très mélodique, mais très intense. La voix du chanteur semble se fondre dans les riffs de guitare et le martèlement de la batterie. Cela crée une unité de sons que je trouve bouleversante.

Un grand merci à l'Amarok Metal Fest et en particulier à Evaell pour notre accréditation et son accueil chaleureux ! Au plaisir de te revoir au Quai M, magnifique salle que tu vas bientôt découvrir. Et bien sûr, merci, merci aux bénévoles pour le travail accompli, leurs sourires et leur bonne humeur : un festival ne peut se réaliser sans vous !

■ Gab
Photos : Nolive



DER WEG EINER FREIHEIT



SINSAENUM

IN DEVASTATION

[Ear Music]

Après une cadence infernale à ses débuts, Sinsaenum avait pris un léger break après *Repulsion for humanity*. Le groupe remet donc ici le couvert avec *In devastation*, dont l'écriture a commencé aux environs du décès de Joey Jordison (Slipknot). Avec André Joyzi (ex-Breed ??) en remplacement derrière les fûts, c'est dix titres de bonne facture, compacts et denses qui déferlent ici.

Titre éponyme, «*In devastation*», commence doucement avec un sample gentil mais inquiétant, l'accalmie n'est que de très courte durée, ça attaque sec et embraye très rapidement sur un blast beat dévastateur après l'apparition de la batterie en moins de 30 secondes, ça vrombit dans les haut-parleurs avec une délicieuse mélodie pour couronner le tout. Suivant de très près, «*Cede to thunder*» poursuit dans la même veine, une inspiration un peu black metal, avec cet empressement fluide qui se transforme et se morphe en une entité ectoplasmique sonore qui finit en déluge sonore aux attaques et aux saillies irrésistibles. Après cette entrée en matière plus qu'énergique, «*Shades of black*» assure un contraste et commence plus doucement avec une intro acoustique et un titre au tempo plus lent et aux guitares plus amples. Sinsaenum respire en milieu d'album, avec ce corrosif «*Last goodbye*», aux paroles inspirées - *The litany of lies we tell*, *The world to stay away* -, avec un vio-

loncelle obligatoire en arrière plan, un chouilla cliché. Trêve de plaisanterie, «*Spiritual lies*» repart très vite sur cette autoroute shootée à l'adrénaline, avec cette hargne insatiable, avec ces petites variations qui évitent de tourner en rond. «*Buried alive*» remet le couvert et accélère encore plus, c'est une avalanche incessante de trépidations sonores qui achèvent son but à chaque coup de boutoir.

«*This wretched world*», sans doute le même que celui de Converge, mais avec des envolées lyriques un peu plus évidentes et moins brut de décoffrage, sème le doute et bute en touche avant le conclusif «*Over the red wall*» au lyrisme plus typique du death metal. Les travaillistes anglais en seront entièrement rassurés soit dit au passage, les guitares suintent, la batterie enfourne à tour de bras, rien n'est laissé au hasard et tout se conclut par un ad-lib légèrement inquiétant. Ce *In devastation* tient la route et garde le rythme tout au long de ces 45 minutes compactes, 10 titres rondement menés, par forcément les plus originaux, mais de très bonne facture.

■ Pooly



STONED JESUS

SONGS TO SUN

[Season Of Mist]

Depuis sa première production sérieuse (l'EP *Stormy monday*), Stoned Jesus a vu sa carrière prendre une ampleur considérable : tournée à l'autre bout du monde, invitations dans les plus grands festivals, labels d'envergure internationale, les mecs auraient pu avoir une vie de rêve s'ils n'étaient pas Ukrainiens et en guerre... Malgré les tourments et les préoccupations quant la survie de leurs familles, ils continuent de composer et s'attaquent à une trilogie dédiée au soleil, à la lune et à la Terre. La première livraison, c'est donc ce *Songs to sun*.

Si notre étoile est à l'honneur de ces chansons, elle n'est pas vraiment présente sur une pochette dans le brouillard où la seule teinte de jaune correspond aux flammes d'un Icare qui s'est brûlé à trop vouloir s'en rapprocher. Cette ode au soleil se plaint donc en premier lieu de la nuit qui se termine («*New dawn*»), des ombres («*Shadowland*») et de la pluie («*Lost in the rain*») et d'une lassitude qui n'amène rien de bon («*Quicksand*»). Quand bien même le tempo est plutôt cool, on ne lézarde pas sous les rayons, et c'est avec pas mal de groove que Stoned Jesus fait décoller son premier long morceau. Marqué par la voix claire d'Igor, le stoner prend parfois des allures plus rock, voire même grunge par moments, puisqu'on n'est plus très loin d'un Soundgarden quand la disto laisse place à des notes plus brillantes. Le groupe s'est éloigné de

ses premières aspirations psychédélices et son sludge laisse beaucoup de place à des instants de clarté, comme ces chœurs très doux sur «*Lost in the rain*» qui précèdent un solo qui n'est pas sans rappeler la patte de David Gilmour. Et encore une fois, c'est avec beaucoup de groove que le trio remet la machine en route, «*Low*» envoie du riff et du rythme comme on l'aime et comme on en a l'habitude, ce titre est taillé pour le live avec un passage instrumental qui fera des ravages. «*See you on the road*» passe un peu inaperçu parce qu'il est suivi d'un autre très gros morceau, le dernier, construit avec une anaphore («*I'm tired of*») et un refrain désabusé, «*Quicksand*» marque les esprits par les sonorités de guitare (quelle force dans ses riffs acoustiques !), la force du propos et une ambiance assez glaçante. Là encore, Stoned Jesus prend des risques et ça paye car ils ne font qu'étendre leur univers et y apporter d'autres saveurs.

Songs to sun est davantage un ensemble de compositions réclamant le retour du soleil plus qu'un parcours au cœur d'un chaud désert rocailleux, la prochaine série est pour la lune, elle pourrait être plus sombre, elle est en tout cas déjà diablement alléchante. Slava Stoned Jesus.

■ Oli



SKAPHOS

THE DESCENT

[Les Acteurs De L'Ombre]

Originaire de Lyon, le groupe de black/death abyssal est de retour avec un nouvel album chez Les Acteurs De L'Ombre. En fait, ce n'est pas un album de nouveaux titres mais un gros dépoussiérage d'anciens morceaux sortis en auto-production. Skaphos nous propose 8 plages issues de leur deux premiers albums et nous font ainsi profiter de toute leur expérience acquise depuis ces premiers enregistrements. Les titres sont remaniés en profondeur pour nous proposer des versions sublimes, plus denses et plus impactantes. Skaphos nous emmène dans les abysses froides et sombres de l'océan d'où peuvent surgir à chaque instant un monstre terrifiant. C'est lourd et puissant avec une atmosphère étouffante. Les Lyonnais arrivent parfaitement à nous plonger dans leur projet qui va bien plus loin qu'un simple enchaînement de composition. C'est tout un univers qui s'ouvre devant vous et qui va vous engloutir dans ces sombres profondeurs. Une mise à jour à la fois brutale et atmosphérique avant d'enchaîner sur un album plein de nouveautés qui ne devrait pas tarder et que l'on va attendre avec impatience et en allant voir le groupe en tournée.

■ Nolive



JEUNE SENIOR WEEKEND

UNEXPECTED

[Stryckhnine recordz]

Un petit coup de new wave pour retrouver les sonorités du début des années 80 ? Les sons des boîtes à rythmes un brin désuets, les synthés un poil organistiques, les guitares moins présentes et plus subtiles, la basse trépidante, les chants plus fragiles ? La new wave donc. Eh bien, c'est la proposition que Jeune Senior Weekend t'offre avec leur premier album Unexpected. Ce quintet catalan (côté français car venant de Perpignan), constitué de membres de Hellolisa et Hair And The Iotas, reprend les codes avec minutie pour en faire véritablement un revival de cette époque, du temps des Marquis De Sade et autres Taxi Girl. Avec un chant masculin et/ou féminin, en anglais ou parfois en français, Jeune Senior Weekend te replonge tout au long des 10 titres dans la musique de ta jeunesse (ou celle de tes parents...). L'occasion de retrouver ce style musical mélancolique, mais que les Catalans plaisent à dynamiser pour que te prenne une certaine envie de bouger tes fesses et ne pas tomber dans du post new wave sous Tranxene. Serait-on à l'aube d'une new new wave ? Pour le savoir, il suffit pour toi de suivre Jeune Senior Weekend.

■ Eric



MISS TETANOS

MESSSTATION

(Rockerill Records)

Il y a des disques qui, en les écoutant, vous ramènent instinctivement dans des univers chargés d'images qui correspondent parfaitement à la réalité de ceux qui en sont les auteurs. Messstation, le dernier album de Miss Tetanos, en fait partie. Ce projet electro/EBM, monté en 2010, sévit depuis quelques temps déjà dans le fin fond de la province du Hainaut, à l'ombre et à la lumière de Charleroi, ville culturellement bouillonnante dont le passé industriel semble avoir laissé des traces dans chaque pulsation et sonorités de ses morceaux. Désormais duo depuis le départ de leur batteur, Miss Tetanos s'est refait, en quelque sorte, une beauté musicale bien plus électronique et frontale qu'auparavant, toujours sous le contrôle du thérémine de Katia et des synthés de Fabrice, tous deux chanteurs (souvent sous effets !), excepté pour «Christophe Colon» où le micro est laissé à la voix gutturale de Sir Herbert Boureau, chanteur de Raxinasky et Furax.

Sur Messstation, leurs influences new wave et post-punk (mais pas que) dessinent les contours de leur identité, mais ne sont qu'infusées dans une mixture plus dense où se croisent des cadences souvent infernales et une multitude de mélodies bizarroïdes empruntées principalement à l'EBM, à la darkwave ou à la techno. Des genres plutôt anciens (années 1980-90) qui ramènent le duo à leurs premiers amours. Un

retour aux sources qui ne s'encombre pas d'artifices. Simple et direct, le disque se singularise de par son approche, parfois spectrale, de la mélodie couplée à des voix qui sont utilisées comme des notes de claviers (ou autres). Si l'énergie de Miss Tetanos vient en grande partie de ses beats, sa dimension mélodique n'est pas en reste et peut à la fois tenter de les suivre («Dolly Pran») ou carrément de s'en détacher («La tombe»). Et si son univers musical fait écho à la condition post-industrielle de sa ville, l'excellent artwork signé par l'Allemand Holob en prolonge l'expérience à travers sa dénonciation sans détour de toutes les formes d'exploitations et des conflits dans le monde.

Au final, tout est cohérent chez Miss Tetanos, et sa rigueur n'exclut même pas l'humour. En témoignage, notamment, ses jeux de mots bien placés dans ses morceaux, que je t'invite à écouter au plus vite, si tu as envie de te défouler après une journée de boulot bien emmerdante.

■ Ted



MISS TETANOS

CELA FAIT DÉJÀ UN PETIT MOMENT QUE NOUS SUIVONS LES BELGES DE MISS TETANOS, MAIS IL NOUS A FALLU QUASIMENT 10 ANS POUR NOUS DÉCIDER D'ALLER LEUR PROPOSER UNE INTERVIEW. C'EST DONC À L'OCCASION DE LA SORTIE DE LEUR NOUVEL ALBUM, MESSSTATION, QUE KATIA ET FABRICE ONT GENTIMENT RÉPONDU À NOS QUESTIONS.

Bonjour à vous deux, la première question est réservée aux présentations en général. On ne va pas y échapper : Miss Tetanos, c'est qui ? quoi ? quand ? où ? comment ? pourquoi ?

Fabrice : Bonjour Ted. Miss Tetanos c'est Katia Andina Kermaire (thérémines et voix) et Fabrice Dion (synthétiseurs et voix). C'est deux entités dans l'espace. On fait de l'électro du Moyen Âge. Et on émet depuis les profondeurs du Hainaut.

Katia : C'est un groupe à géométrie sonore variable créé en 2010. Au départ, on a sorti deux LP. Le premier à l'ouverture du label Rockerill Records, le second chez Konectik Digital et ensuite, on a fait quatre vinyles sur Rockerill Records.

Vous venez de Belgique, et plus précisément de Charleroi, ville historiquement industrielle, où l'on compte déjà pas mal de formations electro/EBM/darkwave.

Est-ce que cette ville est une source d'inspiration inépuisable ? Parce qu'il y a clairement un côté (post-)industriel à votre musique.

Katia : Inconsciemment sûrement, même si on a longtemps vécu sur Bruxelles. Nos influences musicales, (new wave, post-punk, etc...) et la désintégration du patrimoine industriel de la ville font partie de notre source d'inspiration artistique.

Fabrice : On essaie tous de reproduire le son des machines éteintes, ça fait «boum tchak» dans toute la région depuis les années 80. Mais le facteur commun et déterminant pour toutes ces formations darkwaves, en Belgique, c'est notre beau ciel gris. Oui, il y a clairement un côté post-...ciel bleu.

Votre label, Rockerill Records (La Jungle, Prince Harry, Tendinite, Warm Exit) est situé sur le site de La Providence, une ancienne usine de sidérurgie, qui accueille désormais le Rockerill, un lieu d'expression artistique. Pouvez-vous nous en parler et nous dire en quoi ce site est spécial pour vous et les groupes de la région ?

Katia : En effet, le site du Rockerill (ex-Usine de la Providence, longtemps musée de l'industrie de la ville) est, en plus d'être le lieu du label, l'endroit où j'ai mon atelier de peinture. Pour les groupes de la région et d'ailleurs, c'est un endroit d'expression libre où les murs transpirent encore de la sueur du travail et du temps. L'énergie de Mika, Globul et Julian a permis à la ville de Charleroi de rayonner culturellement à travers tout le pays, et plus loin.

Fabrice : Dans l'au-delà.

Katia : Il s'y déroule aussi des expos, des performances, des tournages, de la forge en live... C'est un lieu actif d'échanges et de découvertes pour tous.

Fabrice : Le Rockerill, c'est le lieu insolite de Marchienne, l'usine est encore préservée et son architecture est impressionnante. À voir absolument ! C'est aussi devenu un haut lieu pour le développement de la culture alternative et l'art urbain de la région. Le label y est très actif et Mikael alimente régulièrement son catalogue, en privilégiant le DIY anti-mainstream. Vous pouvez tout écouter sur le site Rockerill Records.

Arrêtez-moi si je me trompe, mais votre nouvel album Messstation peut être traduit par «station de surveillance» ou «station de contrôle». Qui surveillez/contrôlez-vous ? Ou au contraire qui nous surveille/contrôle ?

Katia : Exactement, «poste de mesure» pour être précise.

Fabrice : Poste de mesure, avec lequel on a mesuré le pouls mourant des villes !

Katia : C'est aussi l'anagramme de Miss Tetanos. On est plutôt «out of control».

Fabrice : On surveille une friche post ou pré-apocalyptique. Il n'y a plus rien à surveiller. On ne surveille personne. «Come as you are». Si quelqu'un nous surveille, c'est un cyclope.

Encore une fois, votre artwork marque les esprits. Il évoque la guerre et l'affrontement et dénonce la surexploitation des ressources naturelles, mais avec des couleurs assez douces au final. Qui l'a réalisé et est-ce que c'est une demande particulière de votre part à cet artiste ? A-t'il été réalisé avant ou après la composition ?

Fabrice : C'est exactement ça. Miss Tetanos a pour mission d'éradiquer toute forme d'exploitation !

Katia : L'artwork est réalisé par Holob, illustrateur et sérigraphe allemand basé à Leipzig. Nous l'avons rencontré lors de tournées dans cette ville. Il avait réalisé deux affiches de festivals où on jouait, dont le Noise Fest de Leipzig. Je lui ai donc proposé à notre dernière rencontre, il y a plus d'un an, de réaliser notre prochaine cover. C'est donc une demande particulière, mais je ne lui ai imposé aucun thème. Il m'a demandé d'envoyer la musique, il m'a ensuite fait parvenir plusieurs crayonnés et on a fait notre choix. Puis, il a réalisé l'encrage en choisissant lui-même les couleurs. J'ai adoré !



Fabrice : La scène se déroule sur une planète lointaine, dans des couleurs lointaines...

Revenons à la musique. Au moment de m'envoyer ce nouvel album, Katia, tu me disais que vous n'aviez plus de batteur dans le groupe. C'est temporaire ou définitif ? Et c'est un choix artistique ou une chose totalement imprévue ?

Katia : Je crois que c'est définitif, c'était imprévu, il a décidé de quitter le navire, c'est son choix, qu'on respecte. No problemo.

Fabrice : On a bien travaillé ensemble, puis est venue l'heure de se dire adieu. Snif.

Effectivement, sans batteur, je trouve assez logiquement que votre son s'est «industrialisé», ça change un petit peu les perspectives. On a l'impression de retrouver une musique qui revient à ses bases, une musique post-industrielle datant des années 80, voire 90 par moments car elle me rappelle celle de la mouvance des rave-party. C'est totalement voulu, ou c'est un pur hasard du fait du départ de votre batteur ?

Katia : C'est voulu. On a repris notre façon de faire initiale.

Fabrice : Oui, épuré, retour à la base. On a voulu revenir à l'esthétique old school, avec des rythmes électroniques rapides et une éner-

gie brute, tout en privilégiant les émotions personnelles. Par-dessus, le thérimine vient ajouter sa dimension harmonique.

Justement, je me disais que ce n'est quand même pas commun de faire de l'electro/EBM avec du thérimine. Qu'est-ce qui t'a amené à en jouer, Katia ? Et est-ce que tu continues de découvrir des choses régulièrement avec cet instrument ?

Katia : Oui, les possibilités sont infinies avec les thérimines. Enfin, il faut que le groupe s'y adapte, je ne peux pas changer de tonalité en milieu de morceau comme ferait un guitariste. J'ai découvert l'instrument un peu par hasard, j'en avais acheté un tout petit qui ne faisait qu'une note. J'ai ensuite voulu approfondir avec le modèle plus pro. Avant, je chipotais sur des tablas indiens sur lesquels on joue beaucoup avec les doigts. Le thérimine, c'est un peu la même chose.

Du coup, est-ce que Messstation est un album qui a été plus ou moins facile à faire, par rapport à ses prédécesseurs ?

Katia : Facile, mais éprouvant à cause du timing de sortie qui nous pressait. On n'a pas beaucoup vu le soleil cet été !

Fabrice : Chaque album prend un chemin particulier dans la manière de se développer, de

s'inventer, jusqu'à la décision de s'arrêter pour le fixer. C'est rarement facile, il y a des compositions, des idées, qui prennent leur place comme une évidence et d'autres qui vont directement à la poubelle, on cherche, on casse et on répare. On construit et on reconstruit comme des ouvriers, dans une usine.

Comment les voix ont-elle été bossées ? J'ai la sensation qu'il y a pas mal de samples, et surtout d'effets, et que la place accordée aux voix est plus importante sur ce disque. Je me trompe ?

Katia : Ce ne sont pas des samples, mais des couches de plusieurs voix avec différents effets, enfin surtout des vocoders et des voix naturelles. Les voix sont traitées comme un instrument rythmique en plus qui vient appuyer ou survoler l'énergie des beats.

Fabrice : Parfois, les voix apparaissent comme dans un brouillard, elles sont aussi utilisées en accords. Il y a plus de voix sans effet. Habituellement, les voix fusionnaient avec les synthétiseurs, c'est comme un retour à la nature quand on a vécu en appartement. Leur place n'est pas exubérante, on aime pas trop le côté poppy des voix surmixées, souvent elles s'imposent au détriment de l'instrumentation. On leur donne le même rôle qu'un instrument. On fait de la musique non-genrée, on traite les voix de manière inclusive.

Quel est votre plus grand plaisir ? Composer dans votre local/laboratoire ou jouer vos morceaux sur scène ?

Katia : Les deux !

Fabrice : On aime beaucoup travailler dans notre local, dans la création ex nihilo, quand tu fais un peu n'importe quoi pour sortir du néant. Ensuite, tu écoutes, tu refais autrement, c'est comme ça qu'on aime travailler au local. Ensuite, sur scène, les morceaux revivent avec des sensations chaque fois différentes, ils continuent d'évoluer, on change la structure, les sons. On peut avoir autant de plaisir pendant une séance de répétition que pendant un concert.

D'apparence, votre disque est assez pessimiste, mais peut-on y voir une once de positivité dedans, selon vous ?

Fabrice : Oui, plus d'une once. Au départ, «Ditch» commence par « Au dessus d'une bombasse, un Castor », c'est pas très sombre, c'est plutôt marrant. Premier point optimiste (rires) ! Je cherche et de prime abord, je n'en

trouve pas d'autres ! «Dargent», c'est un morceau qui décrit les envieux, et ceux qui sont atteints de pléonexie. C'est pas triste non plus. Bon OK, après, il y a «La tombe», mais il y va avec joie. Dans «Christophe Colon», je parle de ses chaussures, de son avion, C'est optimiste ça ou pas ?... Dans sa globalité, je pense que c'est un album assez optimiste. Je dirais moit-moit.

Katia: Ah oui ? Moi, je le voyais optimiste ! Même limite comique. Ditch Lei.

Il n'y pas d'invités sur Messstation ? Si non, je me disais que ce serait intéressant de voir une petite collab' avec des artistes du label. Certaines parties de chansons m'ont fait penser au Prince Harry, c'est principalement pour ça que m'est venue cette question.

Katia : Si si, il y a un invité, Herbert Boureau, un ami français chanteur qui vient du metal. Il chante sur le morceau «Christophe Colon». On est ouvert aux collabs, mais c'est difficile de concilier les emplois du temps. On vit tous dans des villes éloignées. On a dû faire deux tournées avec Prince Harry (en France et en Allemagne), mais à l'époque ils étaient trois et jouaient plutôt du punk rock garage. C'est des cools, on rigole bien en tournée avec eux !

Fabrice : «Sir» Herbert Boureau (Raxinasky, Furax, ...) qui fait les vocalises gutturales, frappe fort comme un bourreau !

Il est temps pour moi de vous laisser, je vous remercie pour votre disponibilité et votre sympathie habituelle. Une dernière pour la route : L'avenir proche et lointain de Miss Tetanos, c'est quoi ?

Katia : Tourner / jouer... On sera à Bruxelles au Magasin 4 pour la release de l'album avec Putan Club le 3 avril. En mai, à la Faune avec Pneu et en Hollande. En juin, en Allemagne, et en France à la rentrée.

Merci par avance et bon dimanche à vous deux.

Fabrice : Merci à toi, à vous !

Katia : Merci Ted.

Merci à Katia et Fabrice !

■ Ted

Photo posée : Violaine Alghisi
Photos live : Miss Tetanos



THROUGH THE VOID

ALL THE WORDS

(Autoproduction)

Pas toujours évident de se faire repérer dans le raz-de-marée metalcore, même quand on a 7 ans d'existence et 2 EPs sous le bras... Through The Void a trouvé le moyen de faire en sorte qu'on ne les loupe pas. Car en plus de 5 titres de bonne facture, le groupe a convaincu Kévin D'Agostino (Landmvrks) de leur filer un petit coup de main (notamment sur des scratches bien sentis) et a confié le mastering à Jeff Dunne (Knocked Loose). Voilà, quand tu convies des peintures du genre et qu'elles répondent présentes, ça donne beaucoup de crédit. Même si, dans mon cas, j'ai découvert ces accointances après leurs morceaux qui m'avaient déjà convaincu. Son énorme, riffs énergiques, rythmiques carrées, mélodies hargneuses sans tomber dans le sucré (j'ai horreur quand le metalcore devient du mielcore boursofflé par le gnan-gnan), non, ça bastonne sévère et quand ça s'éclaircit, les Belges gardent une force d'impact assez impressionnante. Si tu cherches un peu d'énergie et de sons frais dans un style qui sature l'espace sonore, protège tes dents et va faire un tour du côté de la Belgique.

■ Oli



OASISBOOM

CACTUS BUS

(Dur Et Doux)

Avec seulement deux musiciens à son compteur (Mélicca Acchiardi, batterie et synthé, et Vincent Duchosal à la guitare et aux effets), Oasis Boom nous donne souvent l'impression qu'ils sont beaucoup plus nombreux. Formé en 2021, le duo lyonnais construit un univers math-rock fortement inspiré à la fois par les méthodes du krautrock et de sa transe, ainsi que par le jazz contemporain et sa créativité sans limite, le tout teintés d'expérimentations que seule la scène peut nous offrir pleinement. La capacité à explorer, la densité sonore et l'énergie dont fait preuve leur nouveau disque, Cactus bus, sorti chez Dur et Doux, forment une combinaison qui fatalement brouille nos repères, sans paraître indigeste pour autant. Il suffit juste de se laisser embarquer dans ce voyage, de se faire hypnotiser par les mélodies et de partir en transe avec les différentes pulsations, de suivre les motifs tracés au fur et à mesure par le duo, et puis surtout de se laisser surprendre. Car les occasions ne manquent pas ! Tantôt animal, tantôt mystérieux (comme sa pochette), cet album singulier et riche incite grandement à voir Oasis Boom sur les planches. Toutefois, il s'adresse particulièrement à un public initié au genre, comme ceux qui chérissent les sorties de leur excellent label, par exemple.

■ Ted



FALLEN LILLIES

CRAN

[Autoproduction]

Fallen Lillies, c'est le quatuor qui débarque sans frapper : disto à gogo, riffs qui s'accrochent aux côtes et énergie scénique capable de te faire oublier que demain, il y a la vraie vie. Après avoir fait parler la poudre sur les routes et les festivals, les quatre Franc-Comtoises reviennent avec Cran, un disque qui n'a rien d'une copie carbone. Produit par Fred Duquesne (Mass Hysteria), l'album garde le moteur rock bien gras, mais gagne en relief : plus dense, plus affirmé, plus habité.

Dès «Basic body shaming», ça claque. Un refrain ultra efficace, une attaque nerveuse, et surtout une écriture qui vise juste : ça dit quelque chose, sans poser, sans prêcher. Le morceau reste en tête longtemps après l'écoute, comme un slogan qu'on aurait envie de chanter à pleins poumons. L'enchaînement avec «Haut et fort» est parfait, ce titre est taillé pour la scène, fédérateur, avec cette sensation de grand cri collectif. On l'imagine déjà repris en chœur, bras levés, sourire en coin.

La vraie force de Cran, c'est son absence totale de ventre mou. Dix titres, pas de remplissage, une cohérence qui tient du début à la fin. La rythmique est solide, la basse verrouille, la batterie cogne sans étouffer, et la guitare sait autant trancher que relancer. Et au-dessus, la voix d'Hélène : râpeuse comme il faut, expressive, capable de porter la hargne et l'émotion sans surjouer. On sent un groupe qui joue ensemble,

pas juste quatre musiciennes alignées, mais un bloc vivant.

Parmi les moments qui marquent, «Plaisirs amers» apporte une couleur différente, plus mélodique, un peu décalée, avec des riffs qui osent une touche inattendue et donnent de l'air. À l'inverse, «Rouge chaos» est la massue : une intro sombre, puis la déflagration, et ce plaisir simple de se faire secouer proprement. «De chaine et d'os» glisse une accélération plus punk, fraîche et nerveuse, avec un solo qui claque net. Et quand «À la vôtre» referme le disque, on tient la clé : Fallen Lillies sait cogner fort, mais sait aussi rassembler. Cran n'est pas juste un deuxième album, c'est une affirmation. Plus solide, plus inspiré, plus vivant. Un disque qui fait du bruit, oui, mais surtout un disque qui a du cœur.

■ JC



NATACHA TERTONE

LA PATIENCE N'EXISTE PAS

[NoldUp]

Une vingtaine d'années après avoir mis au placard le projet, Natacha Tertone a réactivé de vieilles envies, recontacté de vieux amis et a composé de nouvelles poésies musicales. Une fois la température prise via quelques concerts et la réédition de *Le grand déballage*, le public s'est retourné pour un grand «oui» faisant exploser ses premiers objectifs de crowdfunding (174 % !). Plongeons dans ce regard énigmatique où l'on n'est pas certain que le vert symbolise l'espoir.

La patience n'existe pas comporte une dizaine de titres et quelques ajouts qui assurent des liaisons aventureuses instrumentales (accordéon, harpe, vibraphone... tenus par des amis le temps de quelques secondes), des morceaux que l'on reconnaît de par des textes forts, mais également des lignes mélodiques ou rythmiques qui ne peuvent laisser indifférent. Pop, électro, rock... les barrières volent en éclat, on passe d'un beat très synthétique à des riffs électriques aussi distordus que chaleureux, d'un sample appuyé et machinal à une ritournelle de sonorités clinquantes débarquée des années folles. Et il fallait au moins une telle créativité musicale pour détourner l'attention des mots qui la captent irrémédiablement ! Des textes ciselés, personnels, parfois enjoués, parfois acides, avec des références plus ou moins évidentes («Si la ouate a ses bons côtés, C'n'est pas elle que je

préfère» pour ouvrir le débat avec Caroline Loeb, «De batailles menées contre Moulins à vent mauvais» pour continuer à résister et citer Verlaine...), Natacha Tertone joue aussi parfois avec les mots et les champs lexicaux («La valse de 25 ans»), variant les plaisirs d'écriture comme ceux de l'expression orale tant elle change les tons, les rythmes, les intentions. Fine, sa voix perce, douce, elle est forte, quel que soit le choix, on la repère et on la suit. L'autrice/compositrice ne chante pas, elle incarne ses chansons, cela fait une grande différence lors de l'écoute car on gagne en proximité et en intimité.

Hybride, déconcertante, passionnante, pointue, lyrique, électronique, électrisée, les adjectifs pour qualifier Natacha Tertone ne manquent pas, mais peuvent manquer de cohérence si on les liste comme le ferait Prévert. Mais c'est là tout leur talent (elle travaille avec d'autres et notamment son comparse de toujours Bruno Mathieu), réussir à amalgamer un tas d'inspirations et d'expériences pour en faire une musique personnelle qui touche ceux qui l'approchent.

■ Oli



VITILIGOES

RAPAKIVI

[Araki Records / Atypeek Music]

Derrière ce nom intrigant se cache un trio de Bretons échoués à Paris qui jouent ensemble depuis 2011. C'est seulement en 2023 que naît Vitiligoes autour d'Antoine à la guitare, Thomas au synthé et au chant, et Clément à la batterie. Une gestation assez longue, additionnée à une amitié sans faille et à une vision convergente de la musique, explique sans doute la maturité qui transpirent déjà sur leur premier EP, Rapakivi, sorti en septembre dernier. Ce titre de disque est un emprunt au finnois, un mot signifiant le nom d'une roche granitique qui se désagrège facilement. Un peu comme la musique du trio construite sur cette tension permanente entre structures solides et fragmentations sonores.

Classer de manière catégorique Vitiligoes dans une case relève du casse-tête. C'est du rock à coup sûr, mais les styles sont multiples : un peu de post-rock, parfois du math-rock, c'est souvent noisy et psyché par instants, une sensibilité pop affleure même quelque fois les textures abrasives de leur terrain de jeu mouvant. On pense parfois aux tensions nerveuses de Carver, à la précision chirurgicale d'Electric Electric ou encore aux déflagrations instrumentales de Pneu. Mais la musique du trio est assez singulière pour qu'on puisse taxer de plagiat leur intelligence de composition. Derrière leur énergie, leurs bifurcations rythmiques ainsi que leurs lignes mélodiques piquantes, la voix de Thomas se glisse

légèrement en retrait, telle une voix intérieure qui contemplerait les turbulences plutôt que de les dominer.

L'éloquence sonore du groupe et son esprit de vagabondage ne doit en aucun cas être un frein à l'écoute de leur premier essai. Vitiligoes s'est assez creusé les méninges pour le composer d'une manière assez fluide et équilibrée pour que chaque vibration et chaque éclat nous pénètre le cerveau sans trop de heurt. Ce disque irrigue simplement les champs de la créativité, et à l'évidence, sous la surface de Rapakivi, il reste encore tout un massif à découvrir.

■ Ted



NUIT D'ENFER

LE ZINOR, MONTAIGU

AH, LE ZINOR À MONTAIGU ! C'EST COMME SE RETROUVER AVEC DES COPAINS DANS LE GARAGE DE SES PARENTS DANS UNE AMBIANCE ROOTS, DIY, MAIS COCOONING À SOUHAIT ! PORTÉE PAR UN COLLECTIF D'ASSOCIATIONS, LA SALLE A VOCATION À PARTAGER LA CULTURE AU PLUS GRAND NOMBRE, AVEC COMME SEUL OBJECTIF, LE POINT DE RENTABILITÉ. SOUCIEUX DE L'ENVIRONNEMENT, LE ZINOR RECYCLE TOUT, LA DÉCO, LES BARS, LES TABLES, LES CHAISES, ET PROPOSE DES BIÈRES LOCALES ET DE LA RESTAURATION À DES PRIX ABORDABLES.

The Dislockers ouvre la soirée dans un style metalcore qui frôle parfois le deathcore. Porté par des membres chevronnés d'anciens groupes comme Karma Zero pour le chanteur, The Dislockers nous plongent dès le début dans un set bien vénère et maîtrisé ! Pour autant, je reste sur ma faim car le groupe nous fait monter en intensité et lorsque je pense que cette boule d'énergie va exploser en une déflagration libératrice, le morceau prend fin.

Hipskôr et sa folie prend le relais pour nous plonger dans leur univers déjanté. Mélange de metalcore, de hardcore saupoudré d'une pointe d'électro, le groupe nous a délivré un show explosif ! Des chemises moches, du second degré, de l'autodérision, un humour plutôt potache, beaucoup de partage avec le public, le Zinor était en liesse ! Un très bon moment, plein de joie et de bonne humeur.





Changement complet d'ambiance avec Soul Splitter, groupe du sud de la France, représentant de la nouvelle vague hardcore qui nous balance des riffs acérés comme les griffes de Wolverine, des breaks à nous exploser le diaphragme et un chanteur à la voix puissante et aussi lourde qu'un 35 tonnes. Bref, j'ai adoré !

Solitaris, groupe phare de la soirée et valeur montante de la scène metal française, a enchaîné avec ses guitares massives, ses ambiances noires, lourdes et industrielles. Le public semblait hypnotisé par ce groupe qui possède une forte empreinte visuelle : leur arrivée sur scène, sans un mot, leur visage caché par des capuches et le peu de luminosité durant le show nous plongent dans un univers parallèle sombre et brutal.

Violence clôture la soirée et suite à la chronique de Nolive de leur deuxième album The block, j'attendais avec impatience de les découvrir en live. Et le Zinor n'a pas été déçu ! Cette violence ! Oui, c'est bien le mot exact. Violence est

un mix de styles, de sons extrêmes qui ne se mélangent pas, mais se percutent avec fureur, portés par un chanteur qui amplifie ce chaos qui dénonce, hurle les injustices. Le concert fut énorme, la foule aussi incontrôlable que le duo sur scène. Un très beau moment.

Merci au Zinor et à Max pour son invitation et son accueil chaleureux ! C'est toujours un plaisir de se retrouver dans cette ambiance et ce décor inégalables. On se retrouve fin mai pour le Fury Fest !

■ Gab
Photos : Nolive



SOLITÁRIS



VIOLENCE







HIAWATA!

BRINGING THE BOYS BACK TOGETHER

(Veskyst Records)

Hiawata! fête ses quasi vingt ans et, à l'occasion de cet anniversaire, sort un EP de quatre titres qui fait très naturellement écho à leur réformation sur scène de cette fin d'année 2025.

Pas d'enregistrement depuis 2014 et, comme ils l'indiquaient sur leur page Facebook, leurs autres groupes leur avaient juste permis de gagner assez d'argent pour acheter ne serait-ce qu'un peu d'alcool. C'est vrai que les occasions de se réunir n'ont pas été nombreuses. Tore Løchstøer, chanteur/leader du groupe, a été vu et entendu dans plusieurs projets musicaux, comme le très inspiré Heyerdahl, aux côtés de Kenneth Ishak, et également accompagné de membres de Pelicat, Beezewax et Local Store dans son groupe à consonance italienne, Valley Policella. Le batteur a, lui, officié dans plusieurs groupes comme Number 5s, Ingelborg Selnes et Agent Cooper. Tore a bien entendu eu son projet musical sous son propre nom, et c'est là dessus que je terminerais cette énumération de noms que je vous invite à découvrir.

Dans cet EP, fidèle à eux-mêmes, Hiawata! revendique une fois encore l'indéfectible unité des boys de l'indie pop, le premier titre, «Bringing the Boys Back Together», faisant clairement référence au titre de leur album *These boys and this band is all I know*. Donc comme un retour gagnant ultra marqueté, c'est ce titre pop punchy qui introduit l'EP. L'intro de «Lost» sonne comme

un intérieur anglais à l'heure du thé, avant de muter vers un titre à la Weezer (l'exubérance de ces derniers en moins). On y retrouve ce que les fans d'Hiawata! préfèrent, un titre un peu plus punk rock dans la lignée de leur album *Darkside*. «One of us» est la chanson type de Hiawata!, un thème presque romantique, un songwriting doux amer qui en fait le bijou caché de ce EP. «Just so you know» était sorti initialement en 2009 sur la face B de «Suburb», cette version à en revanche une influence très Morissey époque *Years of refusal*. Le groupe avait mis de côté (selon eux) cette chanson, qu'ils remettent à l'honneur avec cet enregistrement.

En résumé, ce EP fait la part belle à la pop dans son esprit anglais et au post-grunge américain. Une évidence pour le célèbre NME, qui n'a pas trouvé meilleure comparaison pour définir Hiawata! que celle de Comet Gain ou Belle And Sebastian jouant des chansons de Nirvana.

■ Deux Fré



ONDT BLOD

BAUTA

[Playground Music Scandinavia]

Un bruit de pot d'échappement de moto (neige), au loin, s'approche. Le conducteur en descend, ouvre une porte, et entre dans un bar bondé... Voilà qui plante le décor de Bauta, le troisième album de Ondt Blod.

«Aux», le morceau d'ouverture, révèle dès les premiers instants un hardcore classique, annonçant directement la couleur. Arrive le moment fort, presque comme un coup de génie : la musique bascule vers ce qui sera la marque de fabrique de la première partie de l'album, à savoir des refrains que l'on peut chanter en chœur, des hymnes, à la fois chaleureux et entraînant, taillé pour faire vibrer les bars, les pubs, les salles de concert et pourquoi pas vous dans votre salon. Sur le style et le son de l'album, il est clair qu'on reconnaît le savoir-faire de Yngve Andersen (Blood Command), ici aux manettes de ce qui devrait ravir les fans du genre. L'album nous livre des thématiques sur l'identité nord norvégienne du peuple Sami (leur activité nomade d'élevage des rennes restant un marqueur fort de cette communauté), également sur le détachement du groupe par rapport à Oslo qui représente la capitale urbaine et on imagine son élitisme artistique, en opposition à Kirkenes, leur ville d'origine. «FinnmarKING» narre par exemple la réalité régionale entre contrebande, motoneige et activité hors la loi, mais toujours avec humour ou ironie. J'ai été un peu décontenancé à l'écoute

de «Joker nord» qui prend sur la fin une tournure électro bien faite pour enchaîner sur un morceau lourd, «Máddu» (racines en Sami), qui fait référence à des traumatismes liés à la maladie mentale, à la mort et aux relations brisées, mais qui reste une invitation à prendre soin les uns des autres. On ne passera pas à côté de «Flamma», duo avec l'artiste Ida Maria, un titre quasi calibré pour être un hit radio. «Bauta», du nom de ces pierres de six mètres de hauteur érigées comme monuments aux morts sur les lieux de batailles particulièrement meurtrières, souligne encore une fois l'attachement de Ondt Blod à ses racines norvégiennes. Deuxième titre le plus long de l'album, il le clôture donc.

Un album entièrement chanté en norvégien, tellement accrocheur que vous ne l'aviez peut-être tout simplement pas remarqué.

■ Deux Fré



ONDT BLOD

POUR CE NUMÉRO 70, LA RUBRIQUE CAROUSEL FEELING VOUS EMMÈNE TOUT AU NORD DE LA NORVÈGE, SUR LES TERRES DES RENNES ET DU PEUPLE SAMI, À LA RENCONTRE D'ONDT BLOD. MALGRÉ UN EMPLOI DU TEMPS PARTICULIÈREMENT CHARGÉ ENTRE LA SORTIE DE LEUR ALBUM, LA PROMOTION, LES SHOW-CASES ET PLUSIEURS DATES DANS LEUR PAYS, LE GROUPE A PRIS LE TEMPS DE NOUS ACCORDER UNE INTERVIEW.



Comment votre groupe s'est-il formé et quelle est sa composition actuelle ? Comment avez-vous choisi votre nom ?

Le groupe est composé aujourd'hui exactement de la même formation que lors de nos premiers concerts à Tromsø en 2012. Nous sommes cinq gars originaires de Kirkenes, dans le Finnmark, une petite ville industrielle à la frontière russe à peu près aussi loin au nord et à l'est, et aussi éloignée d'Oslo que possible en Norvège. Nous avons tous joué dans dif-

férents groupes en grandissant dans le Finnmark, mais Ondt Blod a vraiment commencé quand nous avons tous fini par déménager à Tromsø pour étudier. Soudain, nous vivions dans une ville avec une scène underground très vivante, où l'on pouvait assister à des concerts punk et hardcore plusieurs fois par semaine. Il est vite devenu évident que nous préférons être sur scène plutôt que devant. Nous avons déjà joué dans des groupes avec des noms vraiment nuls, donc l'objectif était

d'avoir un nom cool et facile à retenir. Ondt Blod signifie «mauvais sang» en norvégien, une expression qui désigne un conflit ou une embrouille avec quelqu'un. Plutôt approprié pour un groupe hardcore.

Où l'album a-t-il été enregistré et comment s'est déroulé l'enregistrement ?

L'album a été enregistré sur dix jours et dix nuits dans un studio installé dans un manoir hanté au milieu des bois, près de Halden. On a travaillé dur, l'ambiance était assez intense entre le travail et la vie sur place, mais au bout de dix jours, nous sommes repartis avec notre nouvel album en poche.

Qui l'a enregistré et pouvez-vous nous présenter cette personne ?

Nous avons travaillé avec notre ami de longue date et producteur Yngve Andersen, surtout connu comme guitariste et compositeur du groupe Blood Command. Yngve est l'une des dernières rockstars de Norvège : il respire les riffs lourds et les refrains accrocheurs. L'enregistrement a été réalisé par Simon Jackman, qui avait déjà enregistré notre précédent album Natur. Simon est un immense talent et un mec adorable. Bref, on a passé un moment formidable dans notre manoir hanté.

La pochette de votre album représente une scène de sous-bois et trouve un bel équilibre entre obscurité et couleur. Qui l'a réalisée et pouvez-vous nous en dire plus sur son créateur ?

L'artwork est une impression en linoléum réalisée par l'artiste Dagfinn Gjerde, originaire de Kirkenes. Elle fait partie d'une série intitulée The Sun Returns («Le soleil revient») et représente le soleil d'hiver qui revient dans les forêts de Pasvik, où beaucoup des membres d'Ondt Blod ont grandi. C'est une œuvre magnifique, et nous sommes très heureux que Gjerde nous ait permis de l'utiliser pour la pochette de l'album.

Votre groupe a collaboré avec plusieurs labels : Loyal Blood pour Finnmark (2016) et Fysisk Format pour Natur (2018). Pouvez-vous nous parler de ces expériences ?

Fysisk Format est le projet de cœur de Yngve et fonctionne comme une structure solo, il

a toujours rassemblé la crème de l'underground norvégien, avec des groupes comme Cult Member ou Barren Womb. C'est l'un des labels indépendants les plus anciens et les plus appréciés de Norvège, lié au magasin de disques légendaire Tiger à Oslo, qui nourrit les kids alternatifs de l'underground norvégien aux côtés de Fugazi et Sonic Youth depuis près de trente ans. Nous avons toujours eu le sentiment d'être au bon endroit, au bon moment, avec chacun des labels avec lesquels nous avons travaillé. Pour chaque sortie, nous avons fait partie d'une bonne équipe, composée de personnes talentueuses, passionnées et bienveillantes.

Quel est votre label actuel et comment cette collaboration est-elle née ?

Nous avons sorti Bauta chez Playground Music Scandinavia. Nous connaissons Jørn, notre contact là-bas, depuis la scène underground d'Oslo et depuis l'époque où il travaillait avec notre guitariste John comme inspecteur de bars. Playground Music est le plus grand label indépendant de Scandinavie, mais l'équipe norvégienne est une petite structure soudée de cinq personnes basées à Oslo. Être sur un label qui a plus de moyens nous permet de travailler avec plus de monde et avec des gens encore plus motivés à perdre de plus grosses sommes d'argent. Même si nous sommes sur «le plus grand des petits», l'équipe reste très passionnée et impliquée.

Quels souvenirs gardez-vous de votre nomination aux Spellemann ? Cela a-t-il aidé à donner plus de visibilité au groupe ?

Le Spellemannprisen ou «les Grammy norvégiens», comme disent les artistes norvégiens quand ils veulent se donner un genre à l'étranger, est quelque chose d'important. Et être nommé dans la catégorie révélation de l'année a ressemblé à une forme de validation par l'industrie musicale. Évidemment, nous n'avons pas gagné, mais ça ne nous a pas empêchés de nous saouler, de devenir arrogants et de nous comporter comme Oasis le temps d'une soirée.

Tu (Aslak Heika Hætta Bjørn, le chanteur du groupe) es souvent vu portant une veste de moto dans les vidéos et les photos, et on



Imagine aussi dans la vie de tous les jours. Quel type de moto tu conduis et quelle est ta marque préférée ?

Il s'agit en fait d'une veste vintage de moto-neige. D'où nous venons, les motoneiges font partie intégrante de la culture des jeunes, et la veste que je porte est une veste Skii-Doo du début des années 2000. À l'époque du collège, nous étions punks et plutôt anti-tout, y compris les motoneiges. Cette veste est à la fois un hommage aux gens et à la culture du Finnmark, et un clin d'œil ironique : s'habiller comme les gars que nous rêvions d'être à l'époque.

Votre morceau «Flamma» est un duo avec la chanteuse Ida Maria. Pour les lecteurs qui ne la connaîtraient pas, qui est-elle ? Qu'est-ce qui a motivé cette collaboration ?

«Flamma» est un morceau un peu à part sur l'album. C'est une ode triomphale au cœur brisé et une énorme chanson pop, pas un concours de hurlements hardcore. Alex, notre guitariste, travaillait sur ce morceau depuis des années, et je suis vraiment ravi du résultat. C'est un peu emo, un peu alt-rock, et le travail de guitare rappelle Fontaines D.C.. Nous pensons que la

chanson gagnerait à être interprétée par une voix féminine, et nous étions ravis qu'Ida Maria soit immédiatement emballée en l'entendant. Elle est l'une des rares véritables rockstars en Norvège, donc c'est un immense honneur de l'avoir sur notre disque. Elle a explosé avec son premier album Fortress round my heart en 2008, et je me souviens l'avoir vue dans une multitude de festivals cet été là, en train de tout déchirer. Elle est ensuite partie à Los Angeles, a enregistré avec Iggy Pop et est devenue un trésor national norvégien. Elle a enregistré sa partie avec notre producteur Yngve via Zoom, et elle élève littéralement la chanson à des sommets.

Au moment de cette interview, votre album n'est pas encore sorti. À quoi les auditeurs doivent-ils s'attendre ?

Il est putain de génial. Les morceaux lourds sont encore plus lourds, les morceaux accrocheurs encore plus accrocheurs, et les morceaux rapides sont complètement fous. De loin, le meilleur album d'Ondt Blod.

Y a-t-il une raison particulière pour laquelle



vous chantez en norvégien ?

Pour nous, chanter en norvégien n'a jamais vraiment été une question, c'était le choix le plus naturel. Les paroles comptent énormément pour ce groupe, et une grande partie de notre identité vient de l'utilisation de notre dialecte du nord de la Norvège. Cela oblige à être plus honnête, car il est plus difficile de se cacher derrière des clichés qu'en anglais. En même temps, cela rend les chansons plus directes et plus accessibles, que l'on parle de questions sociales, de culture Sami, de cœurs brisés ou simplement de boire un million de milliards de bières.

Quel est votre regard sur la scène musicale norvégienne actuelle ? Quels groupes appréciez-vous particulièrement aujourd'hui ?

J'ai passé ces dernières années à écouter exclusivement Ondt Blod, donc n'attendez pas de moi une vision claire de la scène norvégienne. Je trouve Cult Member excellent, j'adore leur dernière sortie, Gore, et j'aime beaucoup les jeunes guerriers thrash metal d'Arachno. Big up à Suncraft, qui jouera avec nous à Oslo et Drammen, et aux gars de sludge sami de Nágir almmid, qui joueront avec nous à Trondheim et qui ont de nouveaux morceaux à venir.

Vous allez bientôt entamer une série de concerts. Quelle est généralement l'ambiance de vos shows et qui compose votre public ?

Nos concerts sont les meilleurs putain de concerts. Des chœurs repris par le public, des mosh pits, des sauts de scène, le tout dans une ambiance de bienveillance, de respect et d'amour. Notre public est extrêmement passionné et fidèle, et nous avons énormément de chance d'avoir autant de personnes qui se soucient de ce que nous faisons.

Merci à Ondt Blod d'avoir répondu à notre interview

■ Deux Fré

Photos posées : Ole Onstad
Photo live : Sander Olausen

CAROUSEL FEELING PRÉSENTE

BEEZELWAX



JETSEX + CORDIALEMENT,

VENDREDI 24 AVRIL 2026, 18H30

LE KLUB ~ 14 RUE ST DENIS ~ PARIS



THE DRUGSTERS

THE DRUGSTERS

(Dispear Records)

Mais quelle est donc cette idée saugrenue qu'ont les groupes ou labels de sortir en 2026 des albums en K7, voire pour certains dans ce format uniquement ? Je suis trop vieux pour ces conneries et je n'ai plus rien pour les écouter depuis 2007, moi ! Bon, après, quand je suis gentiment

sollicité, et qu'on m'appâte avec le pedigree de The Drugsters, comprenant notamment Thomas Unlogistic (guitare/chant) et Seb ex-Seven Hate à la batterie, forcément il me faut l'objet. En ayant bien sûr pris soin au préalable d'écouter à quoi cela ressemblait. Auto-revendiqués «boomers with attitude», les Bayonnais donnent le ton. C'est brut, punk, sans concession, ni fioriture, sans pour autant masquer certaines fêlures. Pas de post-machin ou neo-truc ici, ça envoie du grand punk-rock/hardcore mélodique, qui fleure bon l'urgence et les 80's-90's. Neuf titres qui vont bien, et finalement assez variés dans le spirit : du ramonescore («Not today»), du HxC 80's («Chemical ride», «Not punk enough»), des choses plus mélodiques («The moron», qui se rapproche le plus d'Unlopop pour les connaisseurs ou «I don't care»), et même une tentative ratée de rock de stade («Stadium rock»), qui aura bien plus d'effet dans un bon vieux squat. Tout cela rappelle également les Burning Heads des tout débuts, avec quelques samples ciné disséminés çà et là («John Connor»), qui parleront aux boomers with attitude que nous sommes. Enfin, mention spéciale au tubesque «No control». Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que j'apprends ? Ça sort aussi au format CD ? Bonne attitude !

■ Guillaume Circus





ANT NEBULÄ

STARS ALIGNED MACHINE

[Autoproduction]

Malgré des ajustements d'effectif (le changement de bassiste est-il une obligation contractuelle ?), Ant Nebulä continue de nous régaler à un rythme élevé (une prod' lors de chaque année paire !) avec un sacré cap de franchi cette fois-ci puisque Stars aligned machine est composé de 11 titres, un album complet qui ne peut pas nous laisser sur notre faim tant il nous régale.

Après un titre inaugural assez rocailleux, orienté stoner et au chant assez direct, le trio déploie son arme atomique, un morceau qui me fait rendre les armes immédiatement : «White noise». La touche Sleepers est indéniable, le son de gratte est fabuleux, le riffing délicieux, la mélodie sombre vire à l'étincellement, les poils se hérissent, les attaques rythmiques ou guitaristiques n'y feront rien, on ne se sort pas de ces lignes vocales directrices, c'est une démonstration de tout ce qu'on aime chez les Bordelais... Conscients de leur génie, ils désossent leur œuvre pour n'en garder que la substantifique moelle, la déconstruire et l'habiller autrement avec la complicité du clavier de Dasha (qui joue une musique folk venu de l'Europe de l'Est avec Daroga) sur «White noise - The sequel». Les invités sont assez nombreux sur cet opus puisqu'on retrouve d'autres amis venus apporter plus qu'une présence sur quelques titres. Ainsi la voix de Deborah (chanteuse chez Herein) amène une douceur incroyable dans un monde très rugueux

et fait de «Ninth life» (couplé à «Dead dream») un espace aéré au cœur d'un opus assez saturé. A l'opposé, la participation de Xav (qui opérait au sein de Jenx, combo bien connu de nos services) amplifie la densité de l'atmosphère avec un chant (avec ou sans filtre ?), ce «Trigger» comme «Ghostlike» montre combien l'ouverture d'Ant Nebulä leur permet une compatibilité avec d'autres univers. Bon, ok, pour «Ghostlike», c'est un peu facile car le guest n'est autre que Raf des Sleepers, c'est là aussi, évidemment, un de mes titres favoris. J'aime beaucoup aussi leur reprise de «She's lost control», le gimmick aisément repérable des Joy Division finit par se faire ensevelir par des accords distordus de Mammouth pour que la cover soit totalement appropriée, revisitée et donc réussie. Au contraire, j'ai du mal avec «Fake me», ultra binaire et electro, je peine à comprendre le pourquoi du comment, peut-être qu'il aurait fallu le mettre en dernier ou en «morceau caché», même si ce n'est pas évident de placer le déstructuré «Stars aligned machine» plus tôt dans la trackliste. Ou alors, il fallait tout revoir et ne pas condenser autant de bons morceaux dès le début (je n'ai pas évoqué «Mythomaniac» qui bastonne pas mal aussi !), mais cela n'est qu'une considération très personnelle.

Machine à aligner les tubes, Ant Nebulä lance son album sur de très bons rails avant de s'autoriser des aventures sur des sentiers moins balisés qui plairont beaucoup plus ou un peu moins selon les appétences de chacun, mais qui témoignent d'un sens créatif particulièrement poussé. En attendait-on moins d'eux ?

■ Oli



KO-MA

ANTHROPOLIS

[Autoproduction]

Après différents travaux courts, Ko-Ma sort un premier album assez conceptuel qui mêle une ville et des personnages dans un univers sombre et oppressant. Si le décor est très important pour le trio, je ne vais pas m'étendre sur le paysage ou donner un cours de grec (pour une fois) et passer directement à la musique car on y sent une évidente urgence. Une nécessité de trouver un exutoire, de se libérer de certains poids pour avancer, c'est à la fois noise, post-hardcore, garage, screamo, les chants - parfois savamment dialogués - peuvent aussi bien être éraillés (raaah, ce côté émo) que délicatement parlés. On peut se prendre des riffs distordus sur une nappe de sons bidouillés comme des passages très éthérés, il ne faut pas avoir peur du mélange et des amalgames quand on se lance dans ce jeu de lettres et de maux (t'as essayé d'écouter l'album dans l'ordre pour former son titre ?). Ko-Ma communique avec ses tripes et évoque Tang ou Birds in Row, de par son aspect métallique, mais aussi Lysistrata ou Bison Bisou quand on perçoit leur base débridée davantage rock. Après l'explosion de First Draft l'an dernier, Tours attire encore notre attention avec un projet saturé, viscéral et réfléchi. Après ces deux-là, à qui... le tour ?

■ Oli



RED SUN ATACAMA

SUMMERCHILD

[Mrs Red Sound]

L'apocalypse approchant, la sélection naturelle et le Darwinisme fonctionnent à plein régime avec les Bordelais. S'il ne doit rester qu'un groupe à porter fièrement l'étendard du Rock avec un grand R, ils vont tout faire pour que ce soit le leur. Quatre ans se sont donc écoulés depuis le précédent LP, temps nécessaire pour concevoir, mettre en boîte et accoucher de cet enfant de l'été, grâce aux bons soins à nouveau de l'obstétricien du son Amaury Sauvé (Birds In Row, It It Anita, Point Mort...). Pour un résultat qui, sans surprise, est à la hauteur et dans la continuité de la route tracée par Red Sun Atacama. Route qui nous emmène tout droit, pied au plancher à travers le desert-punk, en s'affranchissant de toute limite de vitesse, tout en s'autorisant de nombreux ralentissements heavy-psyché, histoire de mieux profiter du paysage. Cette dualité, qui peut être déconcertante au début, fait aussi la force du trio. Dans un même morceau (exemples : «Passenger» ou «Commotions», mais j'aurais presque pu tous les citer), on peut convoquer à la fois la fougue et l'énergie de Fu Manchu ou Queens Of The Stone Age, et des envolées plus psyché 70's, que n'auraient pas reniées Led Zep' sous acides. Pas étonnant que Red Sun Atacama soit signé sur Mrs Red Sound, le label de Mars Red Sky.

■ Guillaume Circus



LOMLA

BENIDORM

(InOùie Distribution)

Lomla a ce truc rare : l'impression qu'un morceau peut te prendre par le col sans jamais t'interdire de respirer. Sur Benidorm, leur premier album, le quatuor (Séb, David, Joe, JB) assume un rock français charpenté, frontal, et surtout habité, qui rappelle cette époque bénie où les guitares avaient encore le droit de dire les choses sans se déguiser en plugin. Oui, on pense forcément à Demago (voir à Poc pour ceux qui ont eu la chance de connaître la formation de Fabien Bœuf dans les années 2000), c'est la même tension nerveuse, même manière de faire monter la pression jusqu'à l'évidence, le même goût pour le riff qui sert le texte plutôt que l'inverse. Ici, pas de pose, pas de vernis. Les mots sont en français, ciselés, mais jamais littéraires pour faire joli, ils partent d'un endroit intérieur, d'une colère lucide, puis la poésie arrive comme une lame bien tenue. Lomla parle de maintenant : post-vérité, anesthésie médiatique, mirages du capitalisme, besoin de résistance et de lien. Pourtant, le disque n'a rien d'un tract. L'impact vient justement de cette nuance dont Séb parle, chacun peut y projeter sa propre lecture.

Musicalement, Benidorm cultive un attachement très net aux années 90. Pas par manque de modernité, plutôt par fidélité. Le son a un petit côté désuet, au bon sens du terme : des guitares denses, organiques, une basse qui ancre, une batterie qui cogne sans tricher, une production

qui préfère la matière à la brillance. On est sur un rock comme on en faisait, pas tiède, pas cynique, et suffisamment rugueux pour garder les échardes. La comparaison est facile, mais elle est juste. Ça sonne comme une traversée, avec des titres qui montent, se défont, se reconstruisent, jusqu'au point où la tension devient presque physique. Les chœurs lorgnent peut-être un peu trop vers la pop comme sur «Tout ce que j'ai» qui joue un peu la facilité de la mélodie. Mais ce n'est qu'un faux pas. «Benidorm», le titre éponyme, rattrape le tir et prend le temps d'installer une tension sourde, presque en apnée, avant de grimper en intensité jusqu'au lâcher-prise final. Le texte vise les mirages, le vide et les faux décors du réel, avec une lucidité qui évite le slogan. Un morceau ample et hypnotique, qui reste en tête comme une inquiétude tenace.

Et puis il y a la scène, en filigrane de tout l'album. On sent que ces morceaux sont pensés pour la décharge, pour secouer et tendre la main dans le même mouvement. Benidorm ne promet pas de sauver qui que ce soit, mais il sait allumer des étincelles de conscience, et c'est déjà énorme. Lomla signe un disque brut et beau qui n'attend que la scène pour toucher son public.

■ JC



LOMLA

LOMLA, C'EST L'HISTOIRE D'UN PROJET QUI BASCULE DU «SOLO» AU «À QUATRE» AU MOMENT D'ENTRER EN STUDIO, ET QUI TROUVE D'UN COUP SON NOM, SON ÉQUILIBRE ET SA COLONNE VERTÉBRALE. SEB ET JB RACONTENT UNE MÉCANIQUE COLLECTIVE ET DE TITRES QUI MUTENT PARFOIS PENDANT DES ANNÉES AVANT DE DEVENIR ÉVIDENTS, COMME «BENIDORM». UNE INTERVIEW OÙ LE «BRUT» ET LE «BEAU» SE TIENNENT NATURELLEMENT, AVEC EN LIGNE DE MIRE LA MÊME IDÉE : SECOUER LE PUBLIC, PARTAGER L'ÉMOTION, ET ALLUMER QUELQUES ÉTINCELLES DE CONSCIENCE, HISTOIRE DE «FAIRE SOCIÉTÉ».

À quel moment vous vous êtes dit : « OK, Lomla existe vraiment » ?

Quand on a voulu passer en studio pour enregistrer nos dernières compos. Jusqu'ici, c'était un projet «solo» nommé Sisco, mais nous jouions tous les quatre depuis un moment, et Lomla s'est imposé naturellement.

L'étincelle de départ, c'était plutôt une colère, une envie d'écrire, ou une envie de scène ?

C'était une envie de scène en premier, mais monter sur scène pour ne rien dire, c'était pas envisageable. Il fallait exprimer une colère qui

était là.

Seb, quand tu écris, tu pars d'une phrase qui te hante, d'un riff, ou d'un thème ?

C'est plutôt un thème. C'est l'intensité du morceau que je suis en train d'écrire qui va plutôt diriger ce que j'ai envie de dire, mais ça vient du même endroit, de l'intérieur, c'est quand même lié.

Vos textes sont engagés. Comment vous gardez de la nuance sans perdre l'impact ?

À travers la poésie, c'est ce qui fait qu'on peut

sublimier une émotion et ne pas la rendre bateau, et que chacun puisse se l'approprier comme il le sent.

Entre «brut» et «beau», vous cherchez l'équilibre... ou vous laissez ça venir sans calcul ?

C'est un vrai équilibre. Comme la musique brute et les paroles poétiques viennent du même endroit, l'équilibre est déjà là quand ça sort, il est naturel.

Concrètement, comment une démo arrive en répète et devient un morceau «à quatre» ?

Je compose des morceaux, mais à travers la maquette, je donne une direction musicale. Après, on se sert de cette énergie pour que chacun invente sa partie comme il a envie de l'exprimer, en se consultant les uns les autres au fil du travail sur l'intention de chaque moment de la chanson. Concrètement, la démo arrive par message audio sur notre messagerie interne Element.

Dans le groupe, c'est quoi la meilleure méthode pour trancher quand ça bloque ?

On essaye et on se trompe avec la proposition de l'un, de l'autre, et le choix devient naturel. Mais certains morceaux vivent de nombreux changements avant de se stabiliser.

Un titre qui a vraiment muté, au début il ressemblait à quoi ? Et à quoi il ressemble maintenant ?

La chanson «Benidorm», au début, ça ne ressemblait à rien. C'est trois pauvres accords en boucle avec une ritournelle. On l'a abandonnée plusieurs fois, on a mis presque cinq ans à la finaliser. Maintenant, c'est une de nos préférées avec une vraie progression en termes d'intensité.

En studio, vous êtes plutôt du genre à capturer l'instant ou à sculpter jusqu'à l'obsession ?

Si on parle du studio d'enregistrement, on essaye d'arriver suffisamment prêts et ce qu'on capture dans l'instant ressemble très fortement au produit final.

Vous avez des rôles naturels (le moteur, le gardien du groove, le chirurgien des arrangements, etc.), ou ça tourne ?

J'arrive avec les démos, David est le gardien du groove, et les arrangements se font à quatre avec des propositions de tous.

Sur scène, vous cherchez quoi ? La précision, la tension, ou le lâcher-prise total ?

La précision est le fruit du travail, la tension fait partie de notre ADN, mais sur scène on cherche avant tout le partage d'émotion avec le public.

Le public, vous aimez le prendre à la gorge... ou lui tendre la main ? (ou les deux dans le même morceau)

On cherche un peu à le secouer et aussi à partager avec lui, donc on lui tend la main aussi.

Votre «rock français» à vous, c'est quoi ? L'héritage que vous assumez, et celui que vous refusez ?

On a beaucoup écouté Bashung, Thiéfaïne, Mano Solo, ou plus récemment Cachemire ou Last Train. Pour le reste, je propose une tarte à la crème. Bien sûr que nous sommes résolument contre les violences faites aux femmes (et aux minorités), alors certains noms du rock français ne sont naturellement plus cités. Heureusement, ce dernier ne se résume pas qu'à ça ni à ces groupes. On assume quand même d'avoir beaucoup écouté leur musique.

Si «Benidorm» était un trajet, on partirait d'où et on arriverait où à la fin de l'album ?

Globalement, on essaye d'allumer des bouts de conscience chez chaque auditeur en proposant une pensée hétérodoxe, en décalage avec ce que nous propose la société mainstream actuelle. Alors chacun arrive peut-être curieux, et repart avec une ou plusieurs réflexions. Nous, à travers ces réflexions, on apporte ce qu'on pense nécessaire pour faire société.

Merci au groupe et à Sissi.

■ JC

Photo : Claire Boyer



BAIKAL

BAIKAL

[Araki Records]

Le quatuor Baikal n'est pas exactement composé de perdreaux de l'année. À la manœuvre, on retrouve des membres ou ex-membres d'Uneven Structure, Cult of Occult, Psykup et X-Vision. Des aficionados du gros riff, mais pas que ! Comme le lac du même nom, la musique des Messins

est profonde et ses eaux sombres. Leur premier album éponyme navigue entre post-metal et death-black, avec des échappées dans des paysages électroniques brumeux et aériens dont certains passages évoquent même le trip-hop. Des reliefs sonores contrastés que Baikal fait cohabiter à merveille. Le mélange entre passages ultra violents et moments suspendus est déroutant, parfois les deux arrivent même à se chevaucher. Et la petite cerise sur le gâteau, c'est que le groupe n'a pas du tout lésiné sur la production qui rend grâce à leurs belles compositions. La puissance des amplis Sunn ajoute une densité impressionnante aux guitares. Et puis, le tout est magnifié par cette voix claire et mélodique, qui évoque immédiatement celle de Kristoffer Rygg d'Ulver. La ressemblance est tellement frappante qu'il est difficile d'écouter le disque sans penser aux Norvégiens qui, eux aussi, comme par hasard, ont le souci d'amalgamer des univers aux racines différentes comme le rock et l'électronique (pour faire court). Sauf que les Messins ne s'éparpillent pas comme eux, et que les Norvégiens ont déjà fait leur carrière.

■ Ted





EXIL

KARGA

[Source Atone Records]

Si on résume, côté metal, si on ralentit lourdement les rythmes, qu'on donne de l'air aux compos et qu'on joue sur les variations, on est dans le «post». A contrario, si on cherche à augmenter le rythme et à hurler en titillant les aigües, on déboûle du côté «black». Exil n'a pas choisi l'une ou l'autre orientation, ils ont suivi les deux voies pour proposer un album profond, dense et particulièrement exigeant. Assez sensible au post-hardcore, certains passages sont carrément jouissifs, comme «L'exil», où Amy Tung Barrysmith (bassiste d'Amenra) vient poser sa voix délicate déjà entendue chez Year Of The Cobra, un titre «à part» car il laisse peu de place aux attaques black qui viennent lacérer à un moment ou à un autre la beauté des autres titres qui n'en deviennent que plus sombres. Histoire d'ajouter un peu de difficulté pour aborder leurs idées, le groupe, basé à Lille, laisse son chanteur s'exprimer parfois dans sa langue natale, le kazakh... Je corrige en «Très exigeant» finalement, car il faut s'accrocher quand on s'embarque pour Karga, mais promis, ça vaut le coup !

■ Oli



LA DÉBÂCLE

MANQUER D'AIR

[Araki Records]

J'allais gueuler en disant que lâcher un EP d'aussi bonne qualité, mais avec seulement 3 titres, c'était un peu léger. Mais comme le dit mini album est sorti il y a un an et qu'on a mis tout ce temps au W-Fenec pour en parler, au jeu du moins productif, on fait à jeu égal, donc je ne dis rien. Et c'est bien dommage, surtout du côté de La Débâcle, puisqu'au vu de la qualité de ces 3 tracks de punk rock (ou de post-hardcore, tels qu'ils se définissent), on en aurait voulu plus. Plus de ce style de punk rock carré, incisif, explosif et qui va vite. Pas simpliste pour un sou et avec des arrangements bien trouvés qui accompagnent un chant en français, sur des textes intelligents, à la fois revendicatifs et poétiques. Bref, pour les 4 toulousains de La Débâcle, c'est une entame plus que prometteuse. On attend évidemment la suite, mais pour l'heure, un an après la sortie de ce premier EP, pas de news à l'horizon, mais on espère bien que cette petite carte de visite qu'était Manquer d'air, annonce d'autres œuvres plus conséquentes.

■ Eric



ECHO SAYS ECHO

AITHALEIA

[Voice of the Unheard]

Une dizaine d'années d'existence, un premier album (Pause en 2021) passé sous nos radars, mais un deuxième intitulé Aithaleia qui vient de sortir et ressemble à l'un des meilleurs opus de post-rock qu'on écouterait cette année. Rien que ça.

J'ai beau chercher, je ne trouve aucun grief à leur faire, tout ce que les Parisiens proposent est particulièrement judicieux et pertinent ! Même l'artwork qui, au premier abord, peut laisser circonspect avec cet ajout de pixels rouge/orange très numériques, est une grande réussite quand on comprend le sens d'Aithaleia. Le nom de l'album fait référence à l'ancien nom de l'île d'Elbe, île volcanique très «pointue» d'où pourrait s'échapper ce nuage de cendres. Le travail graphique intervertit la logique visuelle, laisse penser à un sablier et à ces masses grises et minérales, il fallait apporter du chaud, de la lave, une fusion électronique, des éléments aussi flamboyants que la musique proposée. Cette pochette incarne donc à la fois une forme de dualité et joue sur la symétrie, c'est très réfléchi, parfaitement construit et, une fois décodée, elle colle à ce qu'on entend.

Dans le post-rock, tout, plus qu'ailleurs, est une question de dosage... Beaucoup d'organique et un peu de machine (moins que chez 65daysofstatic, même sur quelques passages nerveux, je retrouve l'énergie des débuts des Anglais),

de belles plages de progression mais pas interminables, de la douceur mais aussi ce qu'il faut d'électrique, de la construction et un peu de destruction (combien de temps de sommeil pour un volcan dont l'éruption peut anéantir tant en quelques secondes ?), de la lenteur pour profiter du paysage, mais aussi de l'épique pour procurer des frissons... Pour toutes ces confrontations d'idées, Echo Says Echo trouve le juste équilibre, varie le tempo au bon moment, appuie sur les pédales avant que l'on imagine s'ennuyer, provoque un sentiment de bonheur à toujours jouer juste. Si on n'y prête pas forcément attention lors de la première écoute, car on se laisse aisément transporter (la qualité du son facilite le voyage !) lors des (nombreuses) suivantes, cela devient évidence, tout est parfait.

Aussi limpide que l'eau qui entoure Aithaleia, la musique d'Echo Says Echo tombe dans nos oreilles puis finit par couler dans nos veines comme si elle avait toujours fait partie de nous. C'est une véritable expérience sensorielle dont on n'est pas prêt de se lasser...

■ Oli



MÔ'TI TËI

ANT 1: THE SCAM OF THE MYSTICAL CICADAS

(ZRP-Kuroneko & Quartier Général P&C MTT Production)

Avec *Ant 1 : the scam of the mystical cicadas*, Môt'i Tëi avance sur un fil tendu entre impatience et vertige. Il le reconnaît lui-même : certains jours, l'excitation d'enfin partager le fruit d'un long travail l'emporte, et d'autres, le doute revient, tenace, à se demander si tout n'aurait pas pu être fait autrement. Ce deuxième album ne cherche pas à effacer cette oscillation, il l'embrasse. Résultat : un disque charnière, plus sombre, plus dansant, plus affirmé, où l'artiste assume pleinement sa voix, ses textes et sa vision. Le premier éclat, «My deaf friend», joue le rôle de seuil. Le choix du single n'allait pas de soi, au point qu'il envisageait un autre titre en ouverture. Puis il a consulté les personnes qui l'accompagnent au quotidien, tranché, et le morceau s'est imposé. Avec le recul, ça colle parfaitement : Môt'i Tëi avait dès l'écriture imaginé ce titre comme un départ, notamment parce qu'il lui a très vite associé l'introduction de l'album, cette «mise en bouche» qui donne l'impression d'entrer dans une histoire.

Cette histoire tourne autour de l'écoute. Pas seulement l'écoute de l'autre, mais aussi la capacité à recevoir un conseil, un avertissement, une main tendue. Il parle de bienveillance, de ce réflexe moderne qui pousse à tout porter seul, alors

que tout porter seul finit par écraser. Pour éviter le discours appuyé, il revendique une méthode à la fois simple et exigeante, c'est à dire privilégier la musique des mots, puis éclairer le sens par des images, et reculer dès que l'écriture devient trop précise. La poésie comme garde-fou. Musicalement, le contraste fait la force du disque. Une base folk onirique, une guitare centrale, mais qui n'habille plus seulement. Elle entraîne, elle groove, elle propulse. Sur «My deaf friend», l'envie d'un morceau dansant a guidé les arrangements, et la rythmique soca s'est imposée presque d'elle-même. Môt'i Tëi revendique aussi une forte influence reggae, avec un paradoxe savoureux : tout est joué en finger picking, comme si le mouvement se glissait dans les doigts plutôt que dans un schéma évident. Les chœurs, enfin, apportent leur sortilège. Passionné par leur pouvoir émotionnel, il les pense comme des images. Ici, une seconde voix, presque une voix intérieure.

La pochette prolonge cette idée de collectif : des humains en marche autour d'un feu, qui, vus de loin, dessinent une fourmi. Née de l'envie de retravailler avec Thibault Balahy, elle fait du feu un symbole central, ce lieu ancestral où l'on se rassemble pour écouter chants, contes et mythes. Comme la musique, il réchauffe et éclaire. Enregistré à L'Étang Moderne, salle de spectacle transformée en studio, l'album s'est fabriqué dans une vie commune, au même rythme, avec une énergie partagée. Tempête, coupures d'électricité, bruits voisins, l'imprévu a nourri le récit. «Ant 1 : the scam of the mystical cicadas ne prétend pas sauver l'époque. Il espère mieux : accompagner, pendant le temps du disque, le plus de monde possible, et ouvrir un espace d'écoute où le doute devient partage.

■ JC



MÔ'TI TËI

À L'HEURE OÙ MÔ'TI TËI S'APPRÊTE À DÉVOILER SON NOUVEL ALBUM ANT 1 : THE SCAM OF THE MYSTICAL CICADAS, L'ARTISTE AVANCE ENTRE IMPATIENCE ET VERTIGE. ENTRE LA JOIE DE PARTAGER ENFIN DES MOIS DE TRAVAIL ET LES DOUTES QUI ACCOMPAGNENT TOUTE CRÉATION, CE DISQUE MARQUE UNE ÉTAPE IMPORTANTE DANS SON PARCOURS. PORTÉ PAR UNE ÉCRITURE SENSIBLE, OÙ LA MUSIQUE GUIDE SOUVENT LES MOTS, MÔ'TI TËI TISSE UN DIALOGUE ENTRE L'INTIME ET LE COLLECTIF. RENCONTRE AVEC UN ARTISTE QUI CHERCHE MOINS À DONNER DES RÉPONSES QU'À OUVRIR DES ESPACES D'ÉCOUTE.



Comment te sens-tu à l'approche de la sortie de l'album ?

C'est un mélange de plein de sentiments qui peuvent très vite passer du tout au tout. Il y a des jours où on est super confiant, et excité à l'idée d'enfin partager le fruit d'un long travail, et parfois on se demande si on n'aurait pas dû faire les choses autrement. Il est maintenant temps que l'album sorte. J'ai hâte qu'il rencontre le public.

Dans cet état d'esprit, pourquoi avoir choisi «My deaf friend» comme première porte d'en-

trée vers Ant 1 ?

J'ai interrogé toutes les personnes avec qui je travaille au quotidien. C'est souvent délicat comme choix, le mien se portait sur un autre titre. Je crois que le morceau «My deaf friend», comme entrée en matière, est finalement plutôt un bon choix. Depuis sa sortie, il reçoit un très bon accueil. De plus en plus de radios le rentrent en playlist.

Et quand tu l'as écrite, tu savais déjà qu'elle lancerait ce nouveau chapitre ? Ou c'est venu après ?

Au moment où je l'ai écrite, en effet, je me suis rapidement dit que ce serait le premier morceau de l'album, surtout que je lui ai très vite collé l'intro de l'album, cette espèce de mise en bouche, et que c'est exactement le type de début que j'imaginais pour ce nouvel album.

Le titre parle d'écoute : qu'est-ce qui t'a donné envie d'interroger ce thème-là maintenant ?

D'abord, elle parle de moi, je peux être très têtu parfois... souvent. Mais évidemment, j'ai mis ça en parallèle avec notre monde actuel, car un morceau, c'est bien quand il te parle à toi en tant qu'auditeur. Pour cela, il faut l'ouvrir et c'est ce que j'ai essayé de faire.

Quand tu dis «écouter l'autre», tu parles plutôt de l'intime (relations proches) ou d'un constat social plus large ?

Pas simplement d'écoute, il parle aussi de bienveillance, et du fait d'être en capacité d'écouter les conseils et avertissements autour de toi. Tout porter seul est très compliqué.

Et pour garder la poésie, comment trouves-tu l'équilibre entre engagement et émotion, sans que le message prenne toute la place ?

Déjà, je priorise systématiquement la sonorité des mots par rapport à leurs sens. Ensuite, j'aime souvent illustrer le sens réel par des images, des expressions, et lorsque cela devient trop précis, je me dis que je vais trop loin dans le détail. Il faut alors que je revienne vers lui différemment avec plus de poésie.

Musicalement, on entend parfois un folk onirique, mais aussi une rythmique soca. D'où vient ce déclic de mélange ?

Cela vient probablement de mes influences, de musiques qui comportent ces deux éléments. La base de mes compos commence toujours par une mélodie de guitare. Pour «My deaf friend», je me souviens qu'au moment de faire les arrangements du morceau, je me suis dit : « Faisons quelque chose de dansant et entraînant », et cette rythmique soca s'est imposée d'elle-même.

En parlant de signal et de rassemblement, la pochette montre des humains en marche autour d'un feu, et vus de loin ils forment une fourmi. Comment est née cette idée, et qu'est-ce que tu voulais dire sur le collectif ?

L'idée est venue de mon envie de retravailler avec Thibault Balahy, qui avait déjà réalisé la pochette de mon premier album. En revisualisant son travail, je suis tombé sur d'anciennes réalisations qu'il avait effectuées avec des personnages identiques à ceux de la pochette. J'avais déjà le titre, et je lui ai soumis l'idée de réutiliser cette technique en faisant une fourmi, je crois... à moins qu'il ait déjà dessiné une fourmi, il faudrait lui demander. Ensuite, est arrivée l'idée du feu au niveau de l'œil, symbole du rassemblement des peuples qui s'y retrouvent depuis toujours pour écouter des chants, des contes, des mythes, etc...

On entend aussi des chœurs hypnotiques, tu les as pensés comme une foule, un écho intérieur, une communauté qui se répond ?

J'ai une véritable passion pour les chœurs, et l'émotion qu'ils peuvent apporter par l'harmonie. Ils ont cette capacité, par la manière dont ils sont interprétés, à tout de suite vous transporter dans un décor. Donc je les imagine très souvent en tant qu'images. Qu'est-ce qu'ils racontent ? En l'occurrence, sur «My Deaf Friend» il s'agit juste d'une seconde voix qui est un peu comme la voix intérieure que nous avons tous.

Et ta voix, très présente, tu la voulais plus proche, presque «confession», ou comme un instrument parmi les autres ?

Ça dépend des morceaux. Mais j'aime quand elle est en adéquation avec le texte et l'énergie du morceau. Pour «My deaf friend», elle est plus placée parmi les autres instruments, et la dernière phrase qui clôture chaque refrain est une confession, donc elle est interprétée comme telle.

Tu revendiques une filiation anglophone seventies. Sur ce morceau précis, quelles influences t'ont guidé, très concrètement ?

Sur ce morceau, il y a une grosse influence reggae. On pourrait même parfois imaginer une rythmique en contretemps, mais tout est joué en finger picking.

L'album a été enregistré avec Marlon Soufflet à L'Étang Moderne transformé en studio. Qu'est-ce que le lieu a changé dans les prises, l'énergie, les choix ?

J'avais enregistré le premier album avec Marlon, et au moment de préparer le second, le choix s'est naturellement tourné vers lui, une nouvelle fois. Après l'enregistrement du premier, nous avons pas mal discuté concernant les choses que nous aurions faites différemment si tout était à refaire et nous étions d'ac-





cord à chaque fois. Il était important d'avoir un lieu d'enregistrement avec une bonne qualité acoustique, mais aussi le fait que tous les participants se mettent au même rythme de vie, manger, dormir,... ensemble, afin d'avoir la même énergie au même moment. Et L'Étang Moderne réunissait tout ça.

Dernière image, le feu au centre «comme la musique» qui rassemble, réchauffe et éclaire... tu vois cet album comme un refuge, un point de ralliement, ou une façon d'allumer une lumière dans l'époque ?

Je n'ai pas toutes ces prétentions. Il sera avant tout ce que chacun veut bien en faire, et si déjà, il accompagne pendant 45 minutes un maximum de personnes, ce sera un immense bonheur pour moi.

Et comme l'album s'appelle «Ant 1», forcément on se demande... tu as déjà «Ant 2» quelque part dans un coin de ta tête ? Ou tu préfères laisser cette fourmilière vivre avant de construire l'étage du dessus ?

Je travaille en permanence sur des nouveaux morceaux, il reste du chemin à parcourir avant de réaliser un troisième album. On va déjà laisser vivre ce deuxième, mais une chose est sûre, il ne s'appellera pas «Ant 2», car «Ant 1» a plusieurs significations.

Merci à Bruno et Môt'i tēi.

■ JC

Photos : Marie Le Mauff et Stéphane Perraux



MICHELLE BLADES

WHERE TO?

[Escargot Musique]

J'ai découvert Michelle Blades un peu par ricochet, comme cela arrive souvent sur la scène indépendante. C'est d'abord via Flora Fischbach que son nom a croisé ma route. Puis, je l'ai vue en solo lors de l'anniversaire du label Midnight Special Records. Et là, révélation. Sur scène, Michelle Blades possède cette présence rare, à la fois douce et magnétique, capable de transformer un concert en moment suspendu. Née au Panama avant de fuir avec sa famille la dictature de Noriega pour rejoindre la Floride, Michelle Blades a toujours eu une trajectoire nomade. L'Arizona d'abord, où elle fait ses premières armes sur la scène alternative américaine, puis Paris à partir de 2012. Une ville qui devient rapidement son port d'attache artistique.

Depuis, elle s'est imposée comme une figure singulière de la scène indépendante. Autrice, compositrice, multi-instrumentiste, créatrice de musique de film, bassiste pour d'autres artistes... Michelle Blades fait partie de ces musiciennes qui circulent librement entre les projets. On l'a vue accompagner Pomme, arranger pour Flavien Berger, composer la bande originale du film «Las hijas», et plus récemment rejoindre la tournée du groupe La Femme. Une artiste multiple, capable de se mettre au service des autres sans jamais perdre sa propre voix. Avec Where to?, publié chez Escargot Musique, elle revient à un format plus intime. L'album a été enregistré

en seulement neuf jours aux studios de La Bergerie dans le sud de la France, entourée d'Astobal, Vincent Guyot, Gaétan Nonchalant et Nina Savary. Le résultat est un disque épuré, presque fragile, où chaque arrangement semble respirer.

Dès «You're the mother, you're the man», premier single, Michelle Blades installe une atmosphère délicate. La chanson, dédiée à la monoparentalité, touche par sa simplicité et sa sincérité. «Show & tell» et «Keep it» prolongent cette folk introspective, lumineuse et légèrement étrange. Mais elle reste une exploratrice sonore entre interlude ou rythmes désarticulés qui rappellent que l'artiste aime brouiller les pistes. Cet album nous plonge dans des paysages oniriques d'une grande douceur. Ce qui me fascine chez Michelle Blades, au-delà de sa présence scénique, c'est sa culture musicale qui ne connaît aucune frontière. Sa musique circule entre continents, influences et imaginaires. Where to? n'est peut-être pas un disque spectaculaire, mais c'est un album sincère, habité, qui confirme une chose : Michelle Blades est devenue indispensable à notre scène indépendante.

■ JC



MULE JENNY

TAKE ENOUGH LEEWAY

[Vicious Circle]

De même que le terme mule jenny est un mot valise anglais qui désigne une machine hybride, Mule Jenny est un groupe français également hybride, puisque composé de Max Roy à la basse, Théo Guéneau à la guitare, tous les deux officiant déjà chez Lysistrata, et d'Étienne Gaillochet de We Insist ! pour la batterie et le chant. Mule Jenny a musicalement un petit côté composite avec ce son noise rock / math rock dont la complexité musicale est à la hauteur de ce concept d'hybridation. Après un tout premier album de 9 titres sorti en 2021 (All these songs of love and death), le trio s'est retrouvé pour proposer un nouvel LP de 8 titres sorti chez Vicious Circle : Take enough leeway.

C'est un album un peu plus rock que le précédent, un peu plus électrique, avec quelques pointes plus punchy quand le trio s'énerve parfois. Le côté math n'est toutefois pas en reste comme l'attestent, par exemple, «It's over now» et sa guitare épileptique, ou «Outsiders» qui alterne vagues de sons avec des instants de silence, ou même «Second thoughts» qui se développe sur une batterie en roue libre avec une basse bien grasse et que quelques riffs bien placés viennent casser toute tentative de normalisation du récit. Les lignes de chant restent parfois plus conventionnelles avec une voix presque apaisante, même si quelques accès de colère peuvent ponctuer l'album. En résumé, 40 minutes de pro-

duction sonore non conventionnelle, du très bon noise math rock made in France. Mais fallait-il en douter avec ce mix presque intergénérationnel issu des plus anciens de We Insist ! et des plus jeunes de Lysistrata de ce style musical ? Individuellement, ces deux groupes savent déjà nous régaler, donc on n'est pas trop étonnés qu'en les combinant ils soient toujours aussi agréables. Car si on dit que seul on va plus vite, et à plusieurs on va plus loin, ben pour Mule Jenny, seuls ils étaient bons, à plusieurs ils le sont tout autant.

■ Eric



SANAM

SAMETOU SAWTAN

[Constellation Records / Modulor]

En termes de musiques expérimentales au Proche-Orient, Sanam s'impose comme une évidence par sa singularité. Ses membres, tous issus de la scène expérimentale de Beyrouth, tracent une voie hybride où les traditions musicales orientales, portées notamment par le bouzouk et le chant en arabe, se mettent au service d'une expression contemporaine où se mêlent rock psyché, kraut, improvisations free-jazz, nappes électroniques et digressions bruitistes. Une alchimie sonore touchante gravée sur leur deuxième album, Sametou sawtan, sorti chez l'excellente maison de disques canadienne Constellation Records en septembre dernier, et qui a été produit par un camarade de label, à savoir Radwan Ghazi Moumneh, figure centrale du projet Jerusalem In My Heart.

Le titre de l'album, que l'on peut traduire par «J'ai entendu une voix», pourrait être celle du peuple libanais qui traverse depuis des années une succession de crises politiques, économiques et sociales. Ce disque semble être affecté par ces événements tragiques tant ses titres oscillent sans cesse entre tempêtes électriques et moments suspendus et mélancoliques. Ils se déploient avec une forme de dramaturgie presque théâtrale, comme si chaque nouvelle piste était une scène supplémentaire alimentant un récit. Les guitares psychédélicques virevoltent autant qu'elles apaisent, la section rythmique est pré-

cise, fluide et percutante, et aime s'effacer le moment opportun pour laisser naviguer le lead vocal de Sandy Chamoun, quand il ne flotte pas. La voix de cette dernière est impressionnante, elle hante la musique du groupe, s'abandonne à des passages plus spirituels ou dramatiques, puis revient pleine d'ardeur, comme une déflagration. Même lorsque l'Autotune s'invite sur la très apaisée «Habibon», cela ne se sonne jamais comme un gadget inutile. Au contraire, cela amène sa voix sur un autre plan.

La profondeur de ce disque enregistré entre Beyrouth, Byblos et Paris tient aussi à ses racines littéraires. Certains textes sont empruntés à la poésie classique, notamment celle du savant persan Omar Khayyam, dont les vers apparaissent dans «Sayl damei» ou dans le morceau-titre. Une façon de faire dialoguer cette musique très actuelle avec un patrimoine culturel pluri-séculaire. Sametou sawtan est une immersion vibrante, une émotion brute et bouleversante qui prend aux tripes. «Hamam», l'un de ses titres les plus emblématiques, en est la parfaite image.

■ Ted



THE INSPECTOR CLUZO

LESS IS MORE

[FTBP Records]

En juin dernier, The Inspector Cluzo a sorti *Less is more*, un disque qui ressemble à une évidence et, en même temps, à une anomalie dans le paysage actuel. Une anomalie heureuse : ici, rien n'est surjoué, rien n'est «Gonflé». Tout est tenu, organique, précis. Le duo (Laurent Lacrouts au chant/guitare, Mathieu Jourdain à la batterie), originaire de Mont-de-Marsan, poursuit son chemin à contre-courant : ferme à vocation durable, esprit DIY, refus de la démesure et des artifices. Le titre n'est pas une posture, c'est une ligne de conduite, un garde-fou, presque une philosophie de production.

Musicalement, l'album condense ce qui fait la force du groupe depuis des années, soit un rock-blues lourd et groovy, capable d'accroches immédiates, mais jamais simpliste. Les riffs sont francs, la batterie est massive, et l'ensemble garde ce grain «Vivant» qui donne l'impression d'entendre des instruments avant d'entendre une production. Ce n'est pas un disque qui cherche la perfection plastique, il cherche davantage la vérité du son, celle qui tiendra debout en live. Le travail avec Vance Powell (que le groupe présente comme un artisan de l'analogique) se sent partout. Le son respire, les dynamiques existent, les attaques sont nettes, et pourtant rien n'agresse inutilement. On comprend que le disque a longtemps mûri (écriture, enregistrement, finitions), mais il ne porte pas le poids du

«Trop». Il conserve un côté rugueux, une chaleur, comme si l'album avait été enregistré pour rester humain plutôt que pour passer un test de loudness.

La pochette signée A. Lacoste résume à elle seule l'esprit du projet : une maison de ferme noyée dans la végétation, un vert dense, et un chat au premier plan. Clin d'œil direct à «Catfarm», mais surtout rappel que l'univers Cluzo n'est pas un décor «Green» plaqué : c'est un quotidien. Même l'humour est là, discret, terrien, à l'image du duo. Au fond, *Less is more* est un disque politique sans devenir un tract. Les thèmes écologiques et sociaux s'invitent comme une évidence, portés par des chansons qui restent d'abord... des chansons. Et c'est là la réussite : concilier le message et l'énergie, la conscience et le plaisir. Un album dense, fédérateur, qui prouve qu'on peut faire grand sans faire gros.

■ JC



THE INSPECTOR CLUZO

LA MAROQUINERIE, PARIS

LE VENDREDI 30 JANVIER 2026, PARIS ÉTAIT FIDÈLE À LUI-MÊME : PLUIE FINE, FROID APPLIQUÉ, ET CETTE PETITE VIBE «JE VAIS ME TRANSFORMER EN GLAÇON, MAIS AVEC STYLE». SAUF QU'À LA MAROQUINERIE, PERSONNE N'AVAIT PRÉVU DE GRELOTTER : THE INSPECTOR CLUZO JOUAIT À GUICHETS FERMÉS. TROISIÈME CONCERT SUR LES CINQ DONNÉS DANS CETTE SALLE, ET ON A L'IMPRESSIION QUE LE DUO A DÉSORMAIS SES HABITUDES : ILS ENTRENT, ILS SOURIENT, ILS DISCUTENT... PUIS ILS RETOURNENT LA PIÈCE COMME ON RETOURNE UNE CRÊPE, SANS FAIRE TOMBER LE SUCRE.

La première partie est confiée à Grant Haua, et franchement, c'est un vrai set, construit, incarné, et surtout profondément humain. Avant même que les premières notes claquent, l'homme pose un décor à sa façon : simple, drôle, et terriblement honnête. Il raconte qu'il a commencé la guitare à 13 ans parce que son petit frère en avait reçu une à Noël... et que, détail décisif, ça attirait les filles à l'école. Problème, le petit frère était «Plus beau» et «Jouait mieux», donc le plan a fait long feu, et la guitare, elle, est restée. Résultat : un bluesman qui ne joue pas pour frimer, mais parce qu'il n'a jamais vraiment arrêté depuis. Et quand il parle de la Nouvelle-Zélande, il ne vend pas un mythe, il parle d'un petit pays, d'un village «De moins de 100 000 habitants», et de

ce que ça provoque quand tu grandis loin des grands circuits. Pas la jalousie, plutôt cette envie de se donner à fond pour tenir tête «Aux artistes de l'autre côté de l'océan». Sur scène, ça se traduit immédiatement : une présence posée, une voix qui gratte juste ce qu'il faut, et une manière de jouer acoustique qui donne l'impression qu'il te parle à deux mètres, même au fond de la salle. Il glisse des titres reconnaissables, dont «So lonely» et «Tough love mummy», puis «Shame on you», «Knucklehead» et «Devil is a woman». Entre deux, il balance aussi quelques nouveaux morceaux (non titrés ou encore en rodage), et même une phrase-refrain qui fait mouche : «Folks like to complain». Avec ce mélange de malice et de lassitude douce qui colle très bien à son blues.



Et là, moment de grâce : au salut, il raconte, avec une simplicité désarmante, à quel point il est reconnaissant d'être là. Et surtout, il parle des Cluzo comme on parle d'une famille. Quand il est en France, ils le logent, ils l'accueillent, ils lui préparent à manger, ils le traitent comme un proche. Il explique ça sans pathos, juste «Terre à terre». Et tu vois Laurent, pourtant pas du genre à se liquéfier sur commande, avoir les yeux humides. Instant rare : une salle de rock qui comprend que le «Diy» et le «Family» ne sont pas des mots imprimés sur un t-shirt, mais une façon d'être. « Kia ora koutou », comme il dit. On y est.

Après un set pareil, The Inspector Cluzo a un défi : ne pas «Prendre la suite», mais prendre la salle. Spoiler : ils n'ont pas eu besoin de forcer. Ils attaquent en rappelant le contexte, un dixième album, le fil Less is more, et ces épisodes de tournée qui font sourire parce qu'ils sont racontés sans posture. Ils évoquent la route avec Clutch, Et Le Fait D'avoir Été Invités Par Neil Young. Mais surtout, ils ramènent ça à leur définition du rock «Maintenant» : jouer des chansons avec des messages écolos, parfois dans des endroits improbables, parfois devant des publics qui n'ont pas demandé un cours sur l'empreinte carbone... et le faire quand même, parce que c'est ça, le rock n'roll : être vivant et cohérent. Dans le corps du set, «Catfarm» arrive comme une carte postale de ferme sous amphétamines : le chat qui fout le bordel, la vie réelle qui s'invite dans le live, et la salle qui rigole parce que ça sent le vécu. Puis le duo balance ce petit détail qui ne sert à rien donc il sert à tout : le batteur parle russe. C'est dit, c'est fait, on passe à la suite.

Sur «As stupid as you can», ils re-racontent l'UK et les US, avec ce ton de gars qui ont roulé, mangé froid, dormi court... mais qui gardent le plaisir comme carburant principal. Laurent lance un «Une chanson ?» qui n'est pas une question : c'est un interrupteur. La Maroquinerie s'allume. «A man outstanding in his field» débarque avec tambourin et une salle qui claqué des mains comme un seul organisme. Et c'est là que le concert prend une dimension très «Cluzo» : ils parlent technique, mais pour défendre une idée. Ils évoquent un logiciel Apple de traitement du son live («Tone»

et compagnie), parlent de backing tracks... et tracent une ligne : eux, c'est du vrai live. Pour rendre le truc presque ludique, ils lancent ce gimmick collectif, le public fait un clap «Touboudoup» pour signaler quand «Leur truc apple» est en marche. C'est drôle, mais c'est surtout malin : ça dit «On n'a rien à cacher». Même la technique, ils la mettent en lumière. L'enchaînement vers «We win together, i'm losing alone» est un des grands moments : super chanson en deux parties, refrain plus calme et haut perché, puis des couplets qui repartent rock, nerveux, charpentés. La salle suit la dynamique naturellement, comme si elle connaissait déjà la carte routière du morceau. Et quand le refrain revient, on sent le collectif, ça respire ensemble, ça monte ensemble.

Avec «Fishermen», ils passent en mode «On parle de ce qui compte», et ils le font à leur manière : sans sermon, avec des principes simples. Un : voyager. Deux : il y a des gens bien partout. Trois : le droit des peuples à l'autonomie alimentaire, le local, le concret. Le passage sur le Mercosur qui serait un «Moyen âge» (dans l'idée) fait réagir, et la conclusion tombe : «We are fucking family». Le public le prend au mot, et ça devient un refrain d'ambiance plus qu'une punchline. S'ouvre ensuite la séquence «Midwest / sud-ouest», un petit stand-up géographique où ils s'amusent des étapes, Arkansas (patate dans la bouche), Texas, Oklahoma, et surtout Sturgis, en South Dakota, «Capitale mondiale des bikers», 40 000 dans la ville. Ils imaginent le tableau : chanter le bio et le climat au milieu des cuirs... «Ça va leur plaire». Et ils reviennent sur cette idée déjà balancée ailleurs, le rock en 2026, c'est aussi ça, tenir le discours là où personne ne l'attend. « Ils ne nous ont pas tués : on est là. » Oui, et ils tapent fort. Le bloc «Thoreau» puis «The greenwashers» durcit le propos, et c'est là que The Inspector Cluzo est redoutable, ils peuvent être très «Message» sans casser la fête. Au contraire, ça soude. Ils glissent des anecdotes de prod, une mention de Jack White, et rappellent leur amour de la Maroquinerie, qu'ils disent presque «Leur» tant ils y reviennent. Et on les croit, car il y a un confort, une proximité, sans routine. Et puis il y a ce moment de folklore Cluzo, la phrase que tu n'avais pas demandée, mais que tu n'oublie-



THE INSPECTOR CLUZO

ras jamais : ce «2e couplet» sur la bite d'Iggy Pop, envoyé au manager. Voilà. Une minute avant on parlait autonomie alimentaire, une minute après on rit comme des collégiens. La polyvalence est totale.

Sur «Rockophobia», le chœur devient une évidence («On est une famille»), et ils s'amuse à comparer les publics de la tournée : Glasgow, Dublin... mais Paris refuse d'être spectateur. Le public continue les chœurs, insiste, et la chanson repart. Moment délicieux, quand la salle prend le pouvoir et que le groupe dit : « Ok, on y retourne ». La reprise «Almost cut my hair» de David Crosby arrive comme un pont, racines, souffle, et l'anecdote qui fait sourire : ils la jouaient en première partie de Neil Young «Parce qu'ils se détestaient». Puis «Put your hands up» remet tout le monde debout (si quelqu'un était encore assis, qu'on le déclare officiellement statue), et «Journey men» conclut sur l'entraide, l'esprit collectif, avec cette phrase qui claque comme une pancarte bien écrite : « Anti, ce n'est pas un projet. Décroissance, ce n'est pas l'austérité. »

Dehors, il pleut, dedans, ça cogne, ça rit, ça chante, et ça pense. Et surtout, ça sonne vrai. Le «Touboudoup» n'est pas qu'un gimmick, c'est presque un label de sincérité.

Merci à Sissi et au groupe.

■ JC

Photos : JC Forestier







RANDOM HEARTS

LOVE PTSD

[Araki / MA Sâret / Mighty Worm / Emergence]

Nan mais c'est pas possible ! Il se passe quoi à Besançon pour qu'à quasi chaque numéro du W-Fenec magazine, je me retrouve à chroniquer un excellent disque d'un groupe bisontin. Ils sont biberonnés à quoi ? Si tu es curieux/se, il y a peut-être quelques éléments d'explications au milieu des 430 pages du gargantuesque ouvrage Rock the Citadelle, et des entretiens menés par Sam Guillerand pour nous raconter la scène rock locale. Tiens, coïncidence (ou pas), c'est peu après le split du groupe crossover hardcore/metal PrisonLife, dans lequel on retrouvait aussi Sam, que Jean-Phi (ex Nothing To Prove) et Rémi (ex Wendy's Surrender) décident de se lancer dans l'aventure Random Hearts, respectivement au guitare/chant et à la batterie. Est-ce que le nom vient du drame policier de Sydney Pollack (1999) avec Harrison Ford et Kristin Scott Thomas, ou de l'envie des costauds d'ouvrir leurs cœurs et leur musique à des choses plus sensibles et moins bourrines ? Tout est envisageable... Toujours est-il qu'ils ont fait appel à deux amis et recrues de choix pour les épauler et compléter le lineup, à savoir Hervé (guitare) et Thomas (basse), tous deux issus des majestueux Jack And The Bearded Fishermen. Très prometteur tout ça.

Les présentations étant faites, rentrons plus en détails dans ce premier album, Love PTSD (acronyme pour Post Traumatic Stress Disorder). Musicalement, c'est complètement ma came, et

dès les premières secondes de «Crosswalk», je pressens qu'on tient là un des disques de l'année. Les dix titres défilant les uns après les autres ne vont faire que confirmer cette première (bonne) impression. Si comme moi, tu aimes le post-hardcore des 90's (Quicksand, Jawbox), l'alternative-shoegaze des années 2010 (Superheaven) et l'emo qui n'est pas un gros mot (Samiam), alors la combinaison de tout ça, que propose Random Hearts, risque fort de faire mouche dans ton petit cœur. Si l'intensité et les grosses guitares prédominent dans Love PTSD, chaque titre possède sa propre identité et nuance de post-hardcore, qu'elle soit plus musclée («Manikin»), planante («Fences»), power-pop («Slow burn»), catchy («Before we met»), avec un petit côté Deftones («At the frame shop»)... Sans oublier le riff, la mélodie, le refrain qui permettent à chaque morceau de se démarquer du précédent et du suivant («Crosswalk», «Recede into shadows»). Bref, tout ce qui fait un grand disque. À consommer sans modération.

■ Guillaume Circus



DISCOZERO

IT WAS CAPITALISM ALL ALONG

[Autoproduction]

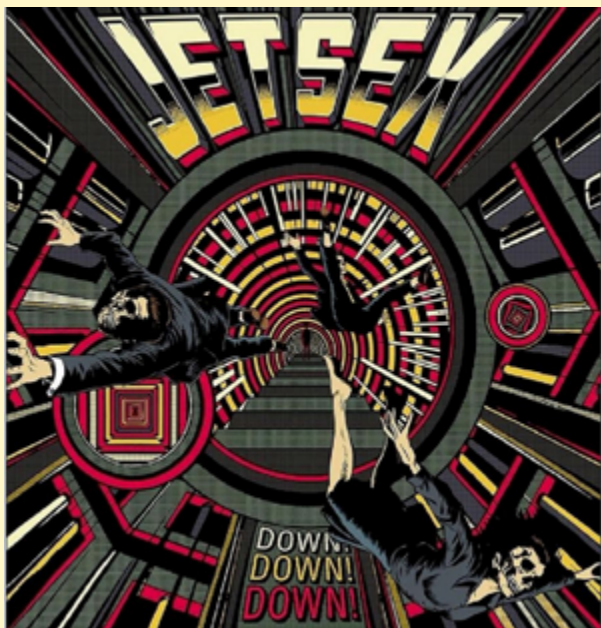
DiscoZero est un supergroupe assez particulier car s'il assemble des talents divers et reconnus avec Matthieu (chant, Psykup, Agora Fidelity, My Own Private Alaska, ...), Nicolas (guitare,

Los Disidentes Del Sucio Motel, Kwoon...), Katia (basse, claviers, Glaciation) et Zacharie (batterie, Bright Curse), les quatre musiciens travaillent «à distance», ne se rencontrant que rarement pour jouer ensemble. Ils composent donc par strates, se laissant guider chacun par leurs aspirations et tâchent de faire, au final, un tout cohérent. Avec un titre comme *It was capitalism all along*, tu te dis qu'il va y avoir de la réf, de l'humour et un message assez vindicatif. Gagné ! Leur rock vénèr balance dans tous les sens, avec des influences aussi bien post-punk que grunge ou noise, le tout dans un esprit garage numérique qui cherche le groove l'efficacité, comme si The Strokes s'était gavé d'amphét'. DiscoZero cherche à être direct à impacter l'auditeur, mission accomplie avec cette première série de titres parfois un peu disparates (le dingo «Coffee. Drive.» n'a pas beaucoup en commun avec le suave «Forgive forward» ou l'explosif «Get it! Get it! Get it!»). Un joyeux bordel qu'on espère voir sur scène et perdurer au-delà de la moyenne des histoires d'amour à distance...

■ Oli

Photo : Benjamin Hincker





JETSEX

DOWN ! DOWN ! DOWN !

[Chanmax / Kick Your Asso / Dispear]

Ça faisait un moment qu'on n'avait plus trop de nouvelles des irrévérencieux Parisiens, hormis l'escapade Interior Queer (groupe auteur d'un disque en 2014 avec les $\frac{3}{4}$ de Jetsex plus Bruno Ravi au chant à la place de Miko Bilbao). Les voilà qui reviennent avec un troisième album enregistré chez Francis Caste, au titre presque trompeur car s'ils étaient Down ! Down ! Down ! depuis 10-15 ans, là ils sont plutôt en mode Up ! Up ! Up ! Bien en forme donc, avec toujours la même envie d'en découdre («Shit me not») et ce style très reconnaissable, oscillant entre punk-rock, hardcore mélodique, groove surpuissant, et des formations comme The Hard-Ons, The Dwarves, RKL (le chanteur Barry est d'ailleurs en guest sur «Avigdor Arikha» avec Tomoï des Burning Heads) ou Suicidal Tendencies. La voix de Miko a parfois des intonations/débats à la Mike Muir, mais aussi Jim Lindberg de Pennywise, quand Yann-Cédric (guitariste originel de retour) nous régale de ses riffs fiévreux et tranchants. Mais Jetsex se distingue aussi grâce aux pattes magiques de Nono (batterie) et aux doigts supersoniques de Jimmy Jazz (basse), s'autorisant quelques solos dont il a le secret («Inside»). Down ! Down ! Down !, ce qui compte ce n'est pas la chute, mais l'atterrissage. Pas sûr que cela se fasse en douceur avec Jetsex, mais on a connu pire bande son pour accompagner un crash.

■ Guillaume Circus



THE DISCORD

A MASSIVE ILLUSION

[M&O Music]

The Discord nous propose un metal hardcore teinté de thrash et de deathcore. Après un premier EP, An ocean of fears en 2022, le trio lavalois nous envoie un deuxième EP de 6 titres de très bonne qualité. On aurait préféré un LP, mais mieux vaut un EP qui tient la route qu'un LP avec des chansons bancales. Le groupe est composé de Rickpied à la guitare et aux chœurs, de Nico à la batterie et à la programmation, et de HP à la basse et au chant. Ce dernier nous montre une belle palette vocale tout en maîtrise avec un scream pointu et un growl éraillé puissant. Les gars jouent avec brio sur les breaks et nous offrent des compos tout en simplicité, sans chichi, mais qui dégagent de la puissance et de la violence. L'ensemble est réussi car bien équilibré, avec même des notes de groove comme sur «No one care». Les trois musiciens jouent ensemble depuis une vingtaine d'années dans différents projets et cela se ressent dans l'harmonie générale. The Discord, c'est puissant, rageux, mais aussi subtile et efficace. On a hâte d'en entendre plus et surtout de les croiser en concert.

■ Nolive

Gaëtane
Ô



GAËTANE

Ô - CHAPITRE 1

(Ô. la Source)

Certaines sorties musicales ressemblent à des annonces. D'autres à des confidences. Avec Ô - Chapitre I, Gaëtane choisit clairement la seconde voie. Elle a également pris une troisième voie, celle de la renaissance. Et peut-être une troisième voix, la première était issue d'un télé-crochet, d'une saison qui a vu un gagnant utiliser les drones en forme baleine de Gojira ; la seconde était folk en duo, et c'est là que j'ai eu un coup de cœur pour cette voix forte et fragile à la fois. Les duos étant destinés à se séparer, c'est après une longue absence que Gaëtane revient seule et sous son prénom. Quasi à nue.

La chanteuse et compositrice dévoile ici les premières pages d'un projet plus vaste, pensé comme une traversée musicale faite de saisons, de métamorphoses et d'états intérieurs. Trois titres seulement, mais qui fonctionnent comme l'ouverture d'un récit. Un prologue presque intime. Gaëtane façonne un univers très personnel où la chanson française rencontre une production moderne, discrète et immersive. Une chanson spontanée, «3.33» avait été le signe avant-coureur de cette renaissance, il ne figure pas sur l'EP, comme un papillon de nuit qui a été créé dans l'urgence puis a disparu. L'EP s'ouvre avec «À vous», qui installe immédiatement une atmosphère suspendue. La voix, douce et magnétique, avance à pas feutrés, portée par des arrangements minimalistes qui laissent respi-

rer chaque mot. Chez Gaëtane, l'émotion n'est jamais surjouée : elle apparaît dans les silences, dans les inflexions, dans cette manière de laisser les phrases flotter. Je retrouve tout ce que j'aimais dans cette voix, tel l'art japonais kintsugi qui sublime les objets cassés par de l'or. Oui, il y a eu une brisure, des fêlures même, qui n'ont fait que façonner sa voix telles les marées sur une falaise, mais c'est encore plus beau. Et ce n'est peut-être pas pour rien que le second titre s'appelle «Océanisée». Avec ce dernier, le disque prend de l'ampleur. Les textures sonores deviennent plus amples, presque liquides, et donnent la sensation de glisser lentement vers un ailleurs intérieur. C'est sans doute le morceau le plus enveloppant du disque. Et ce ne sont pas les versions instrumentales qui sont présentes sur l'EP qui vont contredire avec ses voix presque de sirène qui semblent vouloir nous tirer dans l'eau comme pour nous Océaniser à notre tour.

«Écoute» referme ce premier chapitre avec une tonalité plus contemplative. Le morceau agit comme une invitation à ralentir, à prêter attention aux détails et aux vibrations discrètes du monde. Une forme de pause méditative qui résume bien la démarche de Gaëtane : faire de la musique un espace d'attention. Avec Ô - Chapitre I, Gaëtane esquisse ainsi un projet qui se dévoile progressivement, presque au compte-goutte, au goût de conte, pour reprendre ses mots. Un premier fragment délicat qui donne envie de suivre la suite de cette traversée. Vivement les autres chapitres de cette histoire.

■ JC



ROCK À BLOCK WINTER

RETOUR AU GIROUARD, CHARMANTE PETITE BOURGADE DE VENDÉE, POUR UNE NOUVELLE ÉDITION HIVERNALE DU ROCK À BLOCK !!! UN BEAU SUCCÈS POUR CE PETIT FESTIVAL SANS PRÉTENTION QUI AFFICHAIT QUASIMENT COMPLET ET QUI DÉSORMAIS, ATTIRE EN PLUS DES FIDÈLES FAMILLES DU VILLAGE, LA POPULATION MÉTALLEUSE DES ALENTOURS.



HYRO THE HERO

Nous sommes accueillis, dès l'entrée, par une jolie et facétieuse petite abeille de 3 ans qui passera une bonne partie de la soirée à virevolter entre les groupes de métalleux barbus. Car, la force et le succès du Rock à Block, c'est de fédérer les familles et les aficionados purs et durs. Les festivaliers sont donc très hétéroclites : des enfants, parfois très jeunes, affublés d'un t-shirt Ultra Vomit, des ados venus en bande, des jeunes, des moins jeunes et même

des personnes âgées, parfois très âgées ! Tout ce petit monde cohabite dans une ambiance détendue et bon enfant.

Nous commençons la soirée avec Flétan, groupe de rock médiéval, qui a eu la lourde tâche de lancer la soirée. Si le public s'est fait un peu timide au départ, il a très vite adhéré à ce groupe à la scénographie très soignée : costumes travaillés, crânes d'animaux, décors,



le tout porté par une mise en scène très bien réalisée et drôle. Et cela joue, bien, très bien même. Le groupe est porté par le chanteur qui joue de son charisme, de sa forte voix qui sonne juste. Il alterne également violon et mandoline qui apportent cette sonorité «médiévale» aux textes évoquant sorcières et croyances moyenâgeuses. Les rythmes sont joyeux, entraînants et on se surprend à taper spontanément dans les mains.

Sans transition, on passe au glam des Cougar Toyboy. Tout est dans le titre ! Groupe composé de jeunes trentenaires qui affichaient tous les attributs du genre : legging léopard flashy, pantalon en cuir moulant, foulards enroulés autour de perruques exubérantes... Sans oublier la chanson «pour les mamans !». Bref, on s'y croirait ! Et les Toyboy ont mis le feu à la salle ! Certes, le groupe est dans la caricature grossière, outrancière propre au glam, mais musicalement et vocalement, leur prestation a été de grande qualité avec une forte présence scénique.

Hannibal, groupe de heavy metal, fait ensuite son entrée. Groupe se revendiquant du thrash, on sent bien l'influence de groupes comme Metallica, Trust, No One Is Innocent. Ça joue dur, très dur, très fort, très grave. La batterie est omniprésente et joue de la double pédale. Le chanteur possède une réelle présence et une voix très grave, rauque et juste, qui accompagne merveilleusement la lourdeur des guitares. Les chansons, en français, permettent d'apprécier leur engagement et la profondeur de leur texte. Avec Hannibal, le niveau est encore relevé : musicalement, techniquement et vocalement, c'est très solide.

Ce n'est donc pas évident pour une jeune formation comme Attic Of Temple de passer après un groupe avec une aussi belle maîtrise. Et pourtant, le neo metal et le deathcore sont mes styles de prédilection. Ce fut un bon moment pour Attic Of Temple qui a su faire bouger la salle et qui a réalisé les premiers wall of death de la soirée. Le groupe est jeune, il y a une belle énergie, maintenant, il faut travailler et je ne saurais que trop recommander





HANNIBAL

aux chanteurs des jeunes groupes d'échauffer pleinement leur voix avant de monter sur scène.

Cerise sur la gâteau, pardon, cherry on the cake, puisque le chanteur du groupe qui a clôturé la soirée est américain : Hyro The Hero !!! Chanteur de rap venu au metal, il fusionne les deux genres et donne naissance à un son puissant, survolté, porté par son flow incroyable de maîtrise et de justesse. Si une bonne partie de la salle s'était vidée au vu de l'heure tardive pour les familles, les plus jeunes et les plus acharnés se sont lancés dans des circle pit et des wall of death bien vénères ! On rappelle que Hyro The Hero a réalisé des feats avec des artistes comme ROTNS ou Corey Taylor.

Encore une édition très réussie pour le Rock à Block dont le succès repose sur une programmation hétéroclite et toujours de qualité, pour les petits comme pour les grands, les connaisseurs comme les néophytes.

Un grand merci au Rock à Block pour leur invitation et leur accueil chaleureux. Merci aux bénévoles pour leur sourire, leur disponibilité, la bière bonne et pas chère, les croque-monsieur maison. Nous avons hâte de vous retrouver cet été dans votre clairière du bonheur !

■ Gab
Photos : Nolive



ATTIC TEMPLE



HYRO THE HERO



NO TERROR IN THE BANG

SOFIA (CHANTEUSE), ÉTIENNE (GUITARISTE) ET ALEXIS (BATTEUR) SE CONFIENT SUR LEUR NOUVELLE PRODUCTION, LES IMAGES AUTOUR DE LEUR MUSIQUE ET LES CONCERTS QUI ARRIVENT, ET TOUT CELA SANS AUCUNE CRAINTE...



Repasser par un EP après un LP, c'est pas forcément la logique, pourquoi ce choix ?

Étienne : L'idée initiale était de compléter notre setlist avec des morceaux taillés pour le live, avec des structures plus simples et des riffs encore plus vénères. On n'avait pas besoin d'en avoir une grande quantité, donc d'en faire un EP nous a semblé être la meilleure option.

Alexis : Nous avons d'autres projets en cours, comme des singles avec des collaborations notamment avec une classe de lycée dans le

cadre de l'éducation artistique et culturelle, et aussi avec autre artiste rouennaise.

Romain a quitté le groupe, vous avez pensé à le remplacer avant de poursuivre à cinq ?

Alexis : Il ne pouvait pas s'impliquer dans le groupe de façon satisfaisante, et ce depuis sa création, on en a conclu, lui et nous, qu'il se mettait en retrait. Il a d'autres projets. Cependant je m'occupe depuis le début de nombreuses orchestrations et claviers comme

sur «Saule pleureur», «Heal», «Human race kills», «Warrior», «Uncanny», «Hostile», «Monster», etc... donc il y aura toujours cet apport de textures, mais on ne reviendra pas à six sur scène, c'est un line-up trop difficile à gérer. Il pourrait participer à quelques titres orientés cinéma si l'occasion se présente.

Les nouveaux titres semblent bien plus violents, c'est le fait d'avoir moins d'arrangements ou votre inspiration des derniers mois était plus féroce ?

Étienne : On voulait quelque chose de plus percussif, plus direct, plus brut. On cherchait de l'efficacité pour le live.

Alexis : On a désormais plus de morceaux, notre set live est plus efficace aujourd'hui. Plus un groupe a de titres à disposition, plus c'est simple de trouver les bons enchaînements. Mais effectivement, il y a un peu moins de passages atmosphériques, et on a concentré notre écriture sur l'efficacité des structures et des riffs.

On risque de davantage vous comparer à Jinjer, le petit jeu des tiroirs ou des comparaisons, vous y prêtez attention ?

Étienne : C'est toujours plaisant d'être comparé à des artistes référents. Après, l'idée n'est pas de copier ces artistes, mais de proposer notre vision/univers, donc on essaye aussi de s'en détacher et de sortir des clichés.

Alexis : C'est normal que le public ait besoin de repères. Ceci étant dit, il me semble que nous avons une dimension mélodique différente de Jinjer, qui sont plus extrêmes en moyenne. Ils ont un son très brut et une matière harmonique très dissonante, avec des gammes orientales, des tritons, des frottements et des riffs alambiqués, que ce soit dans les métriques ou les modes utilisés. On écoute donc attentivement ce qu'ils font car, en termes de langage, c'est un groupe qui a innové, et ce n'est pas toujours le cas en metal.

Je n'ai pas trouvé beaucoup d'optimisme dans vos textes, c'est plus difficile d'écrire sur des choses positives ?

Sofia : Je ne dirais pas que cela est plus difficile. Simplement, je ressentais le besoin de communiquer sur le monde qui nous entoure, l'atmosphère qui règne autour de nous. Évidemment qu'il n'est pas rempli uniquement de pessimisme, loin de là, et heureusement. Pour être honnête, je pense que c'est une manière d'extérioriser tout le négatif en moi, pour ne

pas le laisser le happer car dans la vie de tous les jours, je suis quelqu'un d'ultra optimiste et positive !

Le visuel est encore une fois magnifique, vous pouvez nous en dire plus sur sa création par Louise Dumont ?

Alexis : En effet, nous avons la chance de collaborer avec elle pour tous nos visuels depuis le départ, ce qui donne une cohérence de tons et d'ambiance. Ce personnage nous a tout de suite plu, on ne sait pas trop s'il est un héros, un guerrier ou au contraire un personnage mal-faisant... est-ce un survivant ou un prophète mystique ?... L'interprétation libre nous a plu. Ce travail est plus précisément la Performance «ipséité» avec, comme performeur, Jérémy Chaulx.

Vous avez livré deux lyrics videos, un clip est prévu ? Les précédents étaient très réussis, Les Maan serait encore de la partie ?

Étienne : Oui, nous sommes actuellement en train de re-tourner un clip avec Les Maan avec qui on a un rapport très simple et efficace.

Alexis : Il comportera une partie bestiaire, ornithologique ! Également des scènes de danse contemporaine, d'ombres chinoises... nous mettons beaucoup de soin dans ce clip, après celui de «Monster» qui était assez élaboré.

J'aime beaucoup «Human race kills» dont la fin est particulièrement oppressante, vous allez le jouer sur scène ?

Alexis : Merci ! C'est un morceau très cool à jouer en live. En réalité, les morceaux lents sont souvent plus durs à jouer que les morceaux très toniques. Celui-ci est amusant à jouer car il n'est pas du tout linéaire, il y a beaucoup de vitalité dedans.

Étienne : Bien sûr qu'on va le jouer sur scène ! Comme je disais précédemment, le but de cet EP est de le jouer en live. Et on a hâte !

Il y a encore peu de dates annoncées, une tournée est en préparation ?

Alexis : Nous avons des dates en préparation en effet, notamment pour cet été qui vont être annoncées prochainement, dont le 10 avril au Fury Défendu de Rouen, le 11 avril à la Luciole d'Alençon, le 17 juin sur la Hellstage du Hellfest, le 28 août au festival Musikensaire et d'autres à venir.

Je ne crois pas que vous ayez fait de reprise, si vous deviez en faire une, qu'est-ce qu'il







vous ferait plaisir de transformer dans votre univers ?

Étienne : On n'a pas fait de reprise à proprement parlé, mais pour les 15 ans du 106, la SMAC de Rouen, on a fait une collab avec une artiste locale, «Rouge Minnesota». On y réfléchit car on trouve l'exercice intéressant, mais pour le moment rien n'est fait.

Alexis : Je verrais bien Sofia chanter «Black hole sun» de Soundgarden, mais elle ne le sait pas encore !

Et si un groupe totalement différent devait reprendre un de vos titres, ce serait lequel et par qui ?

Alexis : Déjà ce serait un honneur, et hyper intéressant de voir quelqu'un se réapproprier un de nos morceaux. Reprendre un titre à l'iden-

tique n'a aucun intérêt à mes yeux, à part peut être le changement de timbre au chant, j'aimais bien par exemple la reprise de «Sinner» de Judas Priest par Devin Townsend il y a très longtemps qui apportait un son plus moderne et une voix différente, forcément. Ce qui est intéressant, c'est de changer l'axe et la sensibilité, comme Tori Amos a pu le faire avec «Enjoy the silence» de Depeche Mode par exemple.

Merci à No Terror In The Bang, mais également à Pat' et la Klonosphère.

■ Oli
Photos : Aurélien Cardot

MAKE
BETIZFEST
NOT WAR

BETIZ
FEST



GRAPHISME PAR BRARNE-TO IN COLLI

9, 10 & 11 AVRIL 2026 / PALAIS DES GROTTES / CAMBRAI

LOFOFORA + STRIKE ANYWHERE
BLACK BOMB A + SHARSHOT + POESIE ZERO
INSANITY ALERT + RED SUN ATACAMA + GRAVEKULT
AURORE + GLOWSUN + FRAGILE + ODDISM + PARLOR
LES GUZZLERS + M26.7 + DIVISION NADA + LES 18 MICHEL. LE 5
DOGGY BAG + LES WELSHERS + L'ATTRACTION THERESE

Judi : gratuit - 1 j. 30 € / 2 j. 52 € - www.betizfest.info

BISES
AUX
FILLES

BY
AND
FOR
FAB



NO TERROR IN THE BANG

EXISTENCE

(Klonosphère)

No Terror in the Bang est pour moi l'une des révélations de 2024, et les voir revenir dans les bacs «assez vite» (deux ans) témoigne de leur activité intense, de leur volonté de progresser en se confrontant de nouveau au public comme à la critique. Et si un seul des cinq morceaux suffit à mon bonheur («Human race kills»), petit tour d'horizon de ce qu'offre Existence.

Ce n'est qu'un EP mais encore avec les Rouennais, on est plutôt bien servi, les titres sont toujours d'une grande richesse. Et même si Romain ne fait plus partie de l'aventure, comme il n'était pas le seul à apporter des arrangements et des ambiances, on trouve encore ces petits détails sonores (signés Alexis). L'ensemble propose moins de passages orchestrés ou joués au piano et peut paraître un peu plus brut et violent à condition de ne pas succomber à l'introduction acoustique d'«Heroine», un titre qui se pare très vite d'une incroyable lourdeur et donne ensuite dans une forme de neo-metal où des riffs plus rock viennent accompagner un chant à la mélodie aussi captivante que le growl qui l'encadre est profond. La voix protéiforme de Sofia s'accommode des différentes ambiances, sait se faire cajoleuse comme destructrice. La chanteuse peut aussi bien sortir des lignes ultra charmeuses que des attaques venimeuses

en diable, j'adore cet équilibre entre puissance, justesse et énergie. C'est dans un autre registre, mais elle me rappelle Sandra Nasic de Guano Apes qui aimait elle aussi montrer la variété de ses talents en quelques mesures. Particulièrement touchante, on a envie de venir la soutenir au début de «Goat» avant de se prendre une rafale de violence et de finalement rester à l'écart, conscient qu'elle n'a besoin de personne. La fin chaotique de «Chasm» démontre carrément que rares sont ceux, y compris chez les mecs, à être capables de telles prouesses vocales. Et donc il y a ce «Human race kills»... La voix y est sublime, comme partout, ce qui me procure un surplus de plaisir sur ce morceau, c'est le son de guitare et la manière dont le chant vient épouser cette luminosité, ça vous emporte, vous élève, vous rend plus léger, c'est tout simplement magique. On est dans un rêve qui vire au cauchemar quand la rythmique et l'atmosphère rendent le final oppressant, on peut faire le choix de se réveiller, je fais plutôt celui de reprendre le rêve à son commencement.

S'il fallait une confirmation que No Terror in the Bang était un des groupes les plus passionnants de ces dernières années, on l'a désormais ! Étant donné le succès rencontré par d'autres dans le même genre de metal, ils ne devraient pas tarder à s'imposer comme une évidence sur la scène française, avec autant de talent (dans tous les domaines qu'ils abordent, l'artwork ou leurs productions vidéos sont aussi sensationnels), ça ne serait que justice.

■ Oli



TORPEDO

WHAT THE FUCKED DO WE ALL DO NOW?

/ - LIGHTS

[Broken Clover Records]

Avec *What the fucked do we all do now? ffl - Lights*, les Lausannois de Torpedo n'ont clairement pas choisi l'option la plus conventionnelle. Ils ont en effet préféré réaliser une œuvre conceptuelle en deux parties. Une première publiée en juin 2025, suivie d'une deuxième en octobre 2025. Mais ce qui frappe avant tout, c'est l'objet en lui-même. Dans le premier volet de sept pistes, le vinyle 12» est accompagné d'un fanzine bien fourni accompagné d'un poster triptyque reproduisant six peintures avec les paroles de l'album, d'illustrations, de feuilles volantes (dont une pour télécharger le disque), et d'une peinture de citations et de revendications inspirantes. Un tote bag est même livré en supplément. L'ensemble est soigné et de toute beauté, on pourrait croire à un simple «plus» pour le plaisir des collectionneurs, sauf que ce n'est pas complétement ça.

En réalité, le fanzine n'est pas là pour faire joli puisque sa présence permet d'avoir les clés de compréhension de l'album et ce pourquoi il a été conçu. Ainsi, il contient une longue transcription écrite (avec son time code) d'une émission de radio intitulée «Bienvenue dans l'anthropocène», rediffusée notamment en France en 2023 via France Culture dans la série documentaire LSD. Cette discussion sur l'état écologique de notre planète et l'impact de l'activité humaine dans le monde a bouleversé Torpedo. Ce constat

a été le fondement de la réflexion musicale et narrative de *What the fucked do we all do now? ffl - Lights*. Ainsi, le trio a clairement souhaité nous impliquer dans ce projet, l'immersion dans le disque prenant un tout autre sens après avoir vu/lu/feuilleté le contenu. Le deuxième volet de *What the fucked do we all do now? ffl - Lights* est un vinyle transparent de 10» de deux pistes qui peut s'insérer dans l'emballage du premier. «Sugar love» et «ffl NOISE (mouvement 1)», qui clôturait la première partie, sont rejoués sur la deuxième. Les chants d'oiseaux et les voix de «Sugar love» sont d'apparence identiques, mais le groupe voulait précisément nous inviter une nouvelle fois à l'écouter, mais avec un autre niveau de conscience après avoir traversé tout le chemin aventureux du premier disque. Tandis que, de son côté, le mouvement 2 de «ffl NOISE» subit un prolongement sous stupéfiants ressemblant à la bande-son d'un monde qui se fissure (pour renaître sous une autre forme ?).

On ne vous divulguera pas le contenu textuel de ce «package», ce serait bien trop long et on risquerait d'être hors-sujet, autant vous inviter à aller acheter le disque pour ça. On va plutôt se concentrer sur la partie musicale qui appuie en notes toute la thématique proposée. Et là aussi, c'est dense et carabiné, Torpedo ne nous fait pas

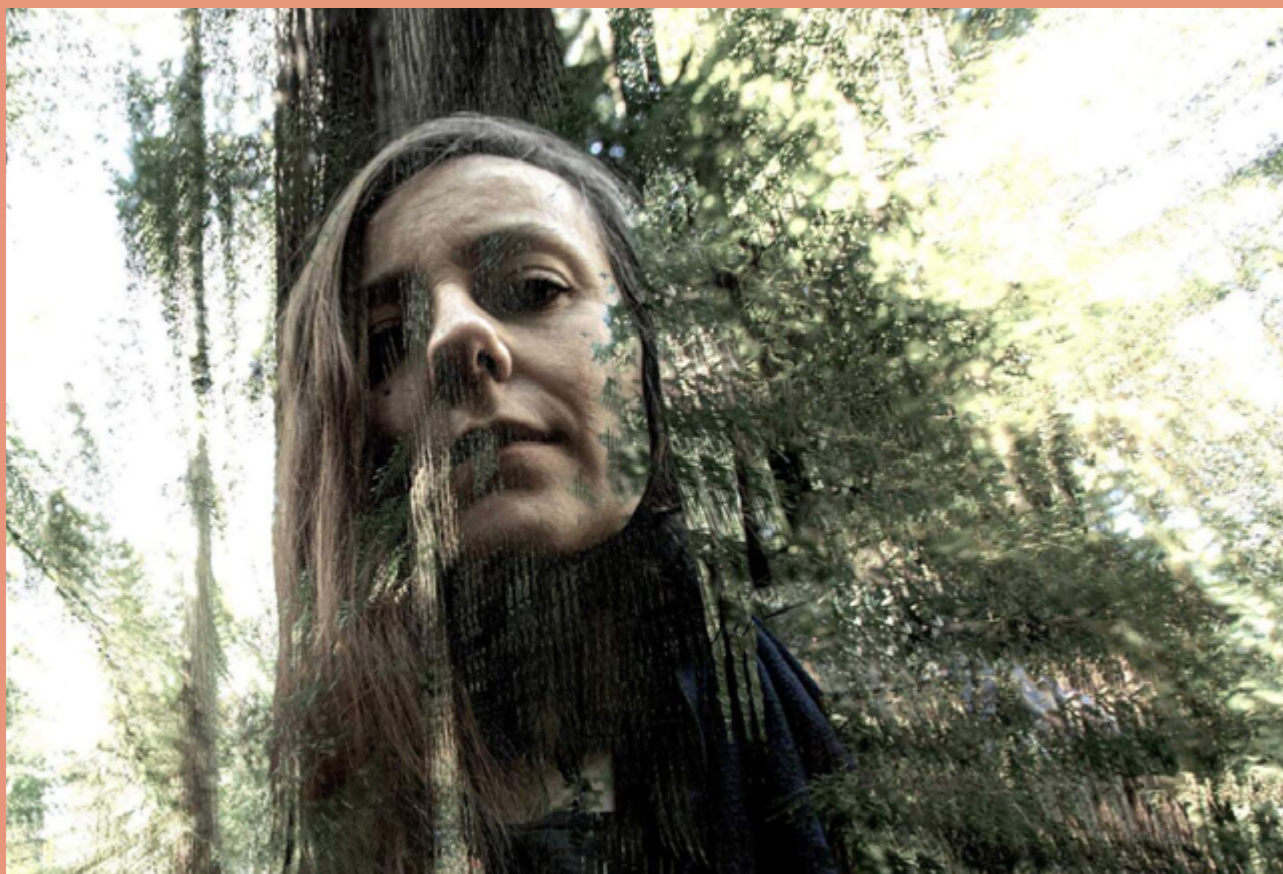


de cadeau, ne prémâche pas le travail d'écoute. What the fucked do we all do now? ffl - Lights est une œuvre qui se mérite. Sa première écoute est déroutante, on est désorienté, mais on avance à tâtons dans les sentiers de ses montagnes russes émotionnelles, où les styles, les degrés d'intensités, les expressions vocales, et les humeurs changent constamment... Même les durées des morceaux sont (très) inégales. On se demande presque si le groupe ne s'est pas un peu perdu dans son concept, ou si ce sont les mêmes personnes qui jouent sur chacun des morceaux qui surprennent par leur hétérogénéité. Et puis, plus les écoutes s'accumulent, plus l'intérêt est grandissant. Et surtout, on retrouve progressivement ce qu'on a adoré sur l'album d'avant, Orpheo_nebula, - même si ce nouveau projet se démarque par sa conceptualisation et se trouve être bien moins linéaire et plus poussé dans l'expérimentation - à savoir cette voix habitée, mi-spoken word mi-incantation, qui scande, murmure, s'emballe ou vocifère selon l'instant ; ces guitares à la fois lourdes et fragiles, capables de passer d'un riff abrasif à des stridences imitant la douleur ; cette section rythmique subtile qui joue son rôle d'accompagnement, sans être démonstrative, mais qui reste essentielle pour soutenir, par exemple, les montées en tension. Désormais, s'ajoutent des nappes de drones

inquiétantes, sortes de respirations sombres entre deux accès de fièvre.

On passe par plein d'émotions à travers ce What the fucked do we all do now? ffl - Lights, sa sinuosité nous plaît, on aime se perdre dans ses circonvolutions, à la seule condition de s'y intéresser avec application. Il peut séduire comme rebuter. Mais si tu aimes les concepts aiguisés avec des questions philosophiques, si tu une âme d'écolo, que tu te soucies de la condition humaine, et que tu aimes la noise, le pouvoir de la mélodie, les gros riffs, les instants torturés, ou au contraire contemplatifs, alors ce disque et son extension sont définitivement faits pour toi.

■ Ted





DEPORTIVO

EMB, SANNOIS

DEPUIS 1992, L'EMB A UNE SPÉCIALITÉ : TE PROUVER QUE «LA CURIOSITÉ EST UN VILAIN DÉFAUT» EST UNE FAKE NEWS. SMAC ASSUMÉE, JAUGE MODULABLE, ADN DÉCOUVERTE ET ARTISTES FÉDÉRATEURS, RÉSIDENCES, ACCOMPAGNEMENT... ICI, ON NE «CONSOMME» PAS UN CONCERT, ON LE VIT À HAUTEUR DE SUEUR, DE RIFFS ET DE BONNES SURPRISES. ET CE 20 FÉVRIER, L'ÉQUATION EST PARFAITE : DÉPORTIVO POUR LE GRAND FRISSON COLLECTIF, EL COYOTÉ POUR LA MÈCHE QU'ON ALLUME AVANT L'INCENDIE. ANECDOTE : CÉDRIC, GUITARISTE DE DÉPORTIVO, N'EST PAS DISPO CE SOIR. À LA PLACE, C'EST VINCENT QUI TIEN LA SIX CORDES. ET PAS N'IMPORTE QUEL VINCENT ! JE LE CONNAIS BIEN, CAR DÉJÀ CROISÉ SUR SCÈNE AVEC JOSEPH D'ANVERS, ET ACCESSOIREMENT GUITARISTE D'OLIVIA RUIZ. JE LE CONTACTE : BIM ! ACCRÉDITÉ SUR LA LISTE DU GROUPE.

J'arrive en avance, et l'accueil est à l'image de la salle : humain, simple, efficace. Vincent me reçoit, récupère mon sac pour les loges (« Viens, on va te rendre la vie plus légère »), puis Yasmine, responsable de la programmation, me souhaite la bienvenue, et s'étonne que je n'aie jamais mis les pieds à l'EMB. Message reçu : « Reviens quand tu veux ». Spoiler : il y a une forte probabilité que je revienne. La musique pour nous faire patienter mélange Dionysos, Wampas, Détroit (oui, ils osent et cela fait du bien), Mickey 3D, entre autres, et on se sent à la maison en train de chanter « Rimini » avec des inconnus devant avec leurs enfants.

El Coyoté débarque avec ce mélange typique des premières parties « gagnées » : l'excitation dans les yeux, la pression dans les épaules... et l'envie de jouer comme si la scène était un ring. Quatuor de sud Yvelines, rock garage aux riffs solides, textes en français, et une énergie brute qui demande juste une chose : du live. El Coyoté, c'est d'abord une histoire de quatre personnalités qui se complètent comme les pièces d'un moteur bien huilé (mais qui sent l'essence et la poussière de route, pas l'huile tiède). Au centre, Alexandre Peyronnin mène la danse au chant et à la guitare : quand ça tremble un peu au départ, c'est surtout la preuve qu'il est à nu, et que l'intention passe avant la posture.







Il porte les textes, cherche l'accroche, et dès que le groupe se cale, il devient ce point d'ancrage qui fait monter la tension. À ses côtés, Cédric Mietton ajoute l'épaisseur et la couleur : guitare, claviers, chœurs... le fameux «second guitariste au clavier» qui change tout. Il ne se contente pas d'accompagner, il dessine les contours, densifie les refrains, met du relief là où le rock garage peut parfois être trop frontal. C'est lui qui donne ce petit supplément d'atmosphère, entre grand écran et bar enfumé. Derrière, Yannick Croizer tient la charpente à la batterie, avec ses chœurs en renfort. Placé sur la gauche de la scène, il me complique la vie côté photos, mais côté musique, il verrouille le set : frappe solide, tempo qui ne lâche pas, et cette manière de pousser le groupe vers l'avant sans l'écraser. Et puis, il y a David Dreiding, la basse qui te prend au sternum : basse / chant. Ses passages au micro font respirer le set, cassent le schéma «un seul leader, les autres derrière», et apportent une vraie dynamique de groupe. Il y a du répondant, du contraste, et un relief qui rend les morceaux plus vivants. En bref, quatre rôles bien définis, quatre énergies différentes, et une impression nette, même quand la fébrilité affleure, qu'El Coyoté joue collectif. Et c'est précisément ça qui fait la différence sur scène.

Le groupe s'avance, je les sens un peu fébriles. Sur deux morceaux, Alexandre peine légèrement à caler sa voix... mais l'intention est là, et surtout, les mecs jouent comme s'ils jouaient leur vie. Ils le disent : « Venir de Bois-d'Arcy et jouer à Sannois, c'est une marche de plus et un honneur surtout en première partie de Déportivo ». Et ils la montent sans tricher. «1ère bière» et «Sonotone» posent le décor : ça cogne, ça cherche la prise. Mais c'est vraiment sur «Grandeur» puis «Mélancolie» que tout s'aligne, le groupe se cale, le son s'ouvre, et l'EMB commence à chauffer. «Mélancolie» (single du prochain EP qui arrive bientôt) fait exactement ce qu'on lui demande : imprimer, accrocher, faire monter le volume du public, même si, soyons honnêtes, une partie de la salle garde un œil sur l'horloge parce qu'«ils sont là pour Déportivo». Dur, mais c'est le jeu. Puis «Crime parfait» enfonce le clou, plus assuré, plus frontal. La basse de David prend de l'espace, et ses passages au chant créent un

dialogue qui évite l'effet «bloc monolithique». Sur l'avant-dernier titre, Alexandre descend au contact, grimace devant mon objectif (merci pour le cadeau photo un peu flou, mais dans la boîte), et demande au public de danser. Ce morceau, annonce-t-il, le concerne plus que tout : «Naufragés» (issu également du bien nommé EP à venir L'ombre s'avance). Là, le groupe lâche enfin les freins. Il tire sa révérence sur «Plus vite», et c'est une mission accomplie. El Coyoté a fait le job, mieux, ils ont préparé le terrain sans s'excuser d'exister et, au contraire, ils peuvent se faire un nom dans le rock français.

Je récupère un pass pour la passerelle, je sais déjà qu'après 3 titres, je finirai en hauteur pour les plans larges, le public de Déportivo n'étant pas le plus calme, même si ce soir l'ambiance est plutôt familiale en ce vendredi soir de début de vacances pour la région parisienne. Mais... je me suis un peu planté sur le positionnement : me voilà plein centre, mais plus proche de Fonio (basse) pendant que mon hôte du soir, Vincent, est plutôt à gauche. Le set démarre par «Reptile», l'entité éponyme du dernier album, et tout de suite, le jeu de Vincent donne une saveur particulière au concert : ce n'est pas une «doublure», c'est une autre lecture du répertoire, un autre grain, un autre rebond. Ça claque. Enchaînement parfait : «Fiasco» (même album), puis «La salade» (premier album). Un pont entre les époques, sans couture apparente. Après le concert, Vincent me confiera que cet enchaînement était une novation pour l'EMB. Comme quoi, même une salle qui a de l'histoire continue de s'inventer des premières fois. Je profite d'«Ivres et débutants» sur la passerelle : vue panoramique, public qui s'ouvre, salle qui respire au même tempo. Petit kiff ensuite quand «Parmi eux» s'enchaîne à «La brise», deux morceaux qui se répondent, et cette sensation que Déportivo sait exactement où il veut emmener la salle. «Révolution Benco», le single qui avait scellé le retour du groupe, part «à toute blinde». Là, l'EMB bascule, les épaules se relâchent, les sourires se multiplient, ça chante, ça tape, ça vit. Et les slams animent la salle. Sur «I might be late», Alexandre passe à la batterie. Et pendant ce temps-là, Julien se balade dans le public avec un kazoo, pendant que Jérôme



fait monter les filles dans un esprit bon enfant, sans forcer, juste avec l'énergie collective qui déborde. Un autre climax te saute à la gorge, à savoir l'enchaînement «1000 moi-même» et la reprise de Miossec («Les bières aujourd'hui s'ouvrent manuellement»). Deux ambiances, un même fil émotionnel, ça fait mouche, et ça donne au concert ce supplément d'âme «pas calculé». Pause, rappel. Reprise avec «Traînard», typiquement «nonchalant à la Déportivo», ce faux calme qui cache une précision de métronome dans l'écriture. Puis «Pistolet à eau» et «Wait a little while» déroulent, et on sent que le groupe a envie de prendre son temps avec nous. Et puis arrive «Paratonnerre», Jérôme quitte la scène et le groupe part sur une impro qui sent la sincérité, pas le truc pour «faire joli», mais le moment où je me dis : « Ok, ils sont vraiment là, maintenant ». Et là, impossible de ne pas y penser : Vincent, qui a tenu la barque à la six cordes toute la soirée, est clairement plus qu'un plan B. Le plan B a-t-il dépassé le plan A ? Pour moi qui adore son jeu : oui, franchement. En tout cas, Déportivo était heureux de revenir jouer à l'EMB... et moi,

je suis très heureux de découvrir enfin cette salle (et de te faire dire que j'y suis le bienvenu à l'avenir, c'est noté dans le marbre... ou au moins dans l'agenda). Le groupe nous donne rendez-vous à la Maroquinerie début juin sur quasiment une semaine de concert. Je tâcherai d'y être.

Merci à Vincent, Jérôme et à toute l'équipe de la salle.

■ JC
Photos : JC Forestier



ORTIVO





YOUR INLAND EMPIRE

CE SONT STÉPH (AU CHANT ET AUX MACHINES) ET NICO (BATTERIE) QUI PRENNENT DE LEUR TEMPS POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS SUR CE NOUVEAU PROJET. ON ÉVOQUE FORCÉMENT LEURS NOMBREUX PRÉCÉDENTS GROUPES, DONT CROWN, MAIS ÉGALEMENT LEUR PASSION POUR LYNCH OU L'AVENIR PROCHE.

On sait que Crown s'est terminé à cause de soucis avec le label, est-ce que vous considérez Your Inland Empire comme un nouveau départ ou une aventure qui se poursuit ?

Steph : Un peu des deux. Cet album est dans la continuité du dernier album que l'on a sorti avec Crown.

Avant Your Inland Empire, vous avez évolué dans de nombreux autres projets. Qu'est-ce que ces expériences vous ont appris ?

Nico : Je dirais que plus que les qualités musicales pures, qui sont très importantes, la complémentarité des musiciens et les qualités humaines sont indispensables pour avancer. La vision d'un projet fort et original aussi... pour ça on peut faire confiance à Steph et David...

Quel est le projet d'un autre membre du groupe que vous préférez ?

Nico : Y Front, le premier gros projet de David, reste une référence pour son côté précurseur dans le domaine hybride machines/guitares, electro rock... mais je garde un petit faible pour Me As the Devil, le projet de Marc, même si je suis pas tout à fait objectif vu que je joue dans ce groupe...

Steph : Pareil pour moi, Y Front, et évidemment Me As The Devil.

Créer un nouveau groupe et recommencer plein de trucs, c'est quelque chose de lassant ou d'excitant ?

Steph : C'est excitant, mais cela demande aussi énormément d'énergie et de sacrifices. Et repartir de zéro n'est pas chose aisée, spécialement dans une période où le business de la musique a totalement changé.

Le nom du groupe est lié à Lynch, il y a le côté cinématographique, mais c'était aussi un passionné de musique. Quel lien peut-on faire entre votre album et son univers ?

Steph : Effectivement, je suis un fan absolu, les films comme «Blue velvet», «Sailor et Lula» m'avaient déjà bien marqué, mais c'est avec «Twin Peaks» et «Lost Highway» que je suis vraiment devenu accro à son univers. Notre univers est très empreint de son influence, j'ai toujours admiré ses bandes sons très cinématographiques, le choix de ses artistes aussi. Notre album est comme un trip, un rêve éveillé,

entre noirceur et lumière avec énormément de contrastes, de l'inattendu aussi. Ce n'est pas un album concept loin de là, mais c'est un voyage dans sa totalité.

Dans ma chronique, j'évoque une certaine forme d'hypnose, de fascination par ce qu'on observe avec la possibilité de découvrir de nouvelles choses à chaque écoute, ça vous va ?

Steph : Oui totalement, on a énormément bossé sur la prod, aucun détail n'est laissé au hasard. On a travaillé sur les textures et les ambiances, pour chaque instrument. Le boulot de prod que David a abattu sur cet album est incommensurable. Personnellement, je me lasse vite d'un album dont chaque morceau se ressemble tant dans l'écriture que dans la prod. On est évidemment fortement inspirés par Trent Reznor et son obsession pour le détail. Je pourrais aussi parler de Trentemøller, Apparat, Moderat, The Haxan Cloak, Boards Of Canada, Aphex Twin...

C'est un truc qui vous plaît de mettre des détails difficiles à percevoir ?

Steph : Oui évidemment, cela permet effectivement à chaque écoute de presque redécouvrir un morceau ou plusieurs, car l'oreille humaine va se focaliser sur certains détails qui vont te donner une perception différente dans ce voyage. C'est quasi de la psycho acoustique [rires].

On peut avoir un «secret» de fabrication ou un micro élément qu'on aurait peut-être pas repéré ?

Steph : Certaines guitares sonnent comme des synths et certains synths comme des guitares par exemple. Je te laisse essayer de les deviner... Tout cela fabriqué avec des procédés assez novateurs dont David a le secret...

Si vous deviez mettre votre musique sur l'une de ses productions, ce serait laquelle ?

Steph : «Twin Peaks» !

Vous vous connaissez tous très bien, ça aide pour composer ?

Nico : Le fait qu'on se connaisse depuis longtemps et qu'on ait beaucoup joué ensemble, y compris dans des projets antérieurs, facilite

grandement les choses... on se connaît par cœur... Your Inland Empire c'est un peu l'équipe idéale, le projet fort dans lequel on se retrouve. Après, concernant la compo, cela vient au départ de Steph puis cela passe dans les mains expertes de David... mais chacun rajoute sa pierre à l'édifice pour arriver au résultat final.

Steph : C'est un énorme avantage car on peut avancer assez rapidement. David, Marc et Nico sont d'excellents musiciens, bien meilleurs que moi, chacun apporte sa couleur.

D'ailleurs, vous bossez ensemble en répét', ou chacun séparément, et vous assemblez les différentes idées ensuite ?

Steph : On bosse chacun séparément, puis on se retrouve tous les 4, on teste les morceaux, on travaille le son, la setlist, on avise selon notre ressenti.

Le fait de pouvoir enregistrer vous-même vous permet de peaufiner les morceaux dans le détail, à quel moment, vous vous dites « Stop, il faut qu'on arrête et on passe à un autre » ?

Steph : C'est une chance incroyable, mais en même temps ça peut devenir aussi très obsessionnel. On arrive au point final lorsque tout le monde est parfaitement satisfait, mais souvent on y revient encore et encore (rires).

Vous êtes du genre à tester 15 sons de guitare en studio, ou tout est prêt avant l'enregistrement ?

Steph : David expérimente énormément et son expertise en «tone» de guitares est incroyable. Je lui donne en général une idée de son que j'aimerais, puis il bosse d'arrache-pied pour trouver le son, la texture adéquate, avec



parfois plusieurs amplis, pédales...

Quid d'une tournée ?

Steph : Rien pour le moment. Tout est extrêmement saturé, même en ayant un tourneur. On espère quelques dates cet automne. En attendant, on va bosser le set live au millimètre.

Vous prévoyez un dispositif spécial de lumières ou de vidéos ?

Steph : On aimerait évidemment, mais c'est un budget que pour le moment nous n'avons pas. J'ai quelques idées mais à définir précisément.

Si vous pouviez être support-tour de n'importe qui, ce serait qui ?

Steph : Health, par exemple... et pour rester dans le réaliste...

Merci aux Your Inland Empire ainsi qu'à Sébastien chez Season of Mist.

■ Oli

Photo : Jennifer Brachet





YOUR INLAND EMPIRE

YOUR INLAND EMPIRE

[Season of Mist]

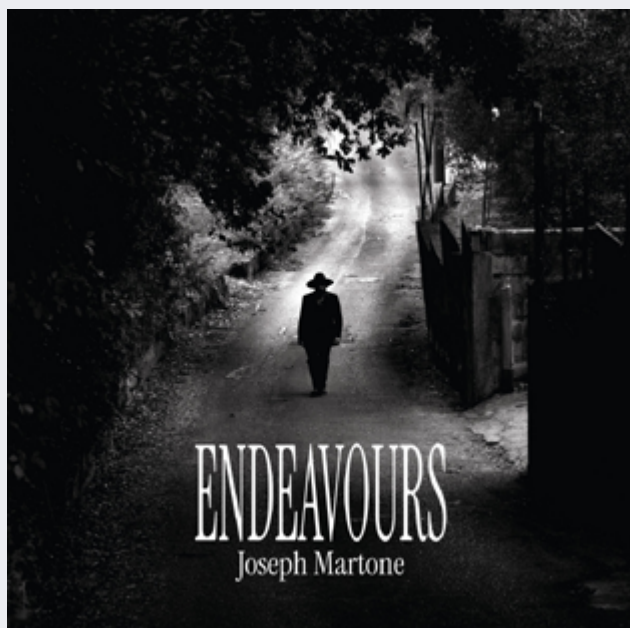
Si on veut rapidement présenter Your Inland Empire, il suffit de dire que c'est la suite de Crown ! À cause de soucis avec leur label, le groupe s'est séparé après le bien nommé *The end of all things* (2021), mais comme Stéphane, David, Marc et Nicolas jouent ensemble ou dans différents groupes très proches depuis une vingtaine d'années, il n'est pas plus facile de les «séparer» que de faire la liste des projets auxquels ils ont participé (*Coverage*, *Hollow Corp.*, *Shelob*, *LTNO*, *Mumbai Queen*, *Stellar Temple*, *Y Front*, *Skull*, *M.A.D.*, *Nic-U* et j'en oublie forcément...). Les revoici ensemble avec *Your Inland Empire* et le même goût pour les atmosphères rock/indus plutôt dark.

Avec une telle équipe, pas étonnant d'avoir un gros travail sur les machines, le son des guitares, les rythmes, et pour relier le tout et traverser ces états en gardant un fil directeur, on trouve un chant aussi homogène que captivant. Si le groupe se montre au premier abord assez posé («Scars») avec une volonté de se présenter humblement et de partager des souffrances, il en vient vite sur un terrain plus dynamique et électro («There is no me»). Ce sont les deux grandes directions suivies. D'un côté donc, un aspect mélodieux indéniable, le quatuor ne cachant pas son admiration pour *Depeche Mode* (et «Grinding» nous le signale au cas où), il met en avant une ambiance qui ne cherche pas la vi-

tesse, qui se montre lancinante («Silver knife») tout y intégrant quelques pointes de noirceur, de la pesanteur et une dose d'acidité («Chemicals», «Venom»). Et de l'autre, une forme d'agressivité qui passe surtout par les instrus («Edge of perfection» qui rappelle les *Young Gods*), des bidouillages qui laissent une sensation de malaise («Undone») ou des résonances métalliques qui durcissent le ton («Myself destruct»). Habitué à une musique industrielle qui remonte d'une cave, *Your inland empire* peut aussi surprendre par moments avec des samples et des sonorités très lumineuses («Sulfur» ou «I'll be your night» dont la partie électro apporte un aspect french touch).

Forcément inspiré par David Lynch (qui a sorti un film du presque même nom), les Alsaciens explorent comme l'Américain la détresse confrontée à un monde pas toujours réceptif. Bien moins fou que le réalisateur, leur propos est plus simple à suivre mais tout comme lui, bien qu'on ne comprenne pas toujours tout, on est hypnotisé par l'objet artistique et à chaque nouvelle plongée, on découvre des détails qui nous avaient échappés, détails qui sont peut-être, ou peut-être pas, des clés pour résoudre l'énigme.

■ Oli



JOSEPH MARTONE

ENDEAVOURS

[Rivertale Production / Absilone /...]

Début de soirée, et hop : une claque en clair-obscur. J'étais autour d'une bière avec son attaché de presse français, un de ces gars qui, d'habitude, te connaissent assez pour t'envoyer plutôt du rock ou du metal bien charpenté et décibels au mètre. On refait un peu le monde, on parle musique, et au détour d'une phrase sur une cover d'A.A. Williams de Nick Cave, il me regarde, mi-surpris mi-amusé, et lâche : « Attends... je ne savais pas que tu écoutais aussi ça... ». Et il me sort *Endeavors* de Joseph Martone.

À la première écoute, impossible de ne pas entendre les fantômes. Leonard Cohen, Tom Waits pour le grain et la rugosité, et ce goût pour la chanson cinématographique qui peut rappeler Nick Cave période *Murder ballads*. La voix de Martone, profonde, rocailleuse, accroche tout de suite. Le risque, c'est la comparaison écraseuse, celle qui te fait écouter un disque en cherchant les ressemblances plutôt que les chansons. Mais non, pas ici. Car *Endeavors* ne joue pas au jeu du mimétisme. Il emprunte des couleurs, pas des recettes. On est plus proche de l'héritage assumé que du pompage déguisé. Ce qui fait tenir l'album, c'est la solidité des chansons et la façon dont les mélodies s'installent. Le format court, une trentaine de minutes, renforce encore l'efficacité. Pas de gras, pas de remplissage. Dès «*Overboard*», un gimmick de claviers t'attrape par la manche et t'embarque dans un décor

feutré, presque en noir et blanc, ce qui tombe bien puisque la pochette assume exactement cette esthétique. Sobriété, grain, intemporalité. L'ensemble respire la nuit, mais une nuit habitée, pas poseuse. On croirait que le titre «*Saint Marie*» est une chute de Nick Cave époque *Red right hand* qui serait tombée une orchestration à la Ennio Morricone.

Côté production, Martone s'entoure bien. Taylor Kirk de *Timber Timbre* et Mike Dubue de *Hilotrons* co-pilotent l'atmosphère avec ce sens du détail qui fait la différence. Des textures discrètes, des choix qui ne cherchent jamais à «faire joli», plutôt à servir la narration. «*Lying low*» laisse passer des teintes presque morriconiennes, comme une bande originale imaginaire. «*Time is a healer*» se tend et s'élève grâce à des voix féminines qui viennent contrebalancer la rudesse du timbre, créant une émotion fragile mais tenace. «*True times*» accélère juste ce qu'il faut et se détache comme un sommet plus accueillant sans casser la cohérence globale. Et puis, il y a «*On the mend*», petite merveille retenue, avant «*Wounded love*» qui élargit le cadre pour une conclusion plus ample, plus lyrique. Au fond, *Endeavors* réussit là où tant d'albums à références échouent. Il transforme l'ombre portée des géants en lumière personnelle.

■ JC



JOSEPH MARTONE

CETTE INTERVIEW SUIT LE FIL D'UN DISQUE QUI AVANCE À PAS FEUTRÉS, MAIS AVEC UNE DÉTERMINATION TRANQUILLE. ON Y PARLE DE LUTTE ET DE PERSÉVÉRANCE, DE CHANSONS NÉES DANS LE SILENCE PLUTÔT QUE DANS LE VACARME D'UNE SALLE DE RÉPÉTITION. ENTRE IMAGES DE CINÉMA INTÉRIEUR ET PERSONNAGES QUI GUIDENT L'ÉCRITURE, L'ARTISTE DESSINE SA MÉTHODE... SANS JAMAIS LA FIGER. LES INFLUENCES SONT LÀ, ASSUMÉES, MAIS ELLES LAISSENT LA PLACE À UNE VOIX PERSONNELLE, À UNE MANIÈRE BIEN À LUI DE RACONTER.

Commençons par le début. Endeavors est un mot qui porte des idées d'effort, de tentative, de persévérance... Quand tu l'as choisi, c'était plutôt un fil directeur pour le disque, ou une façon de décrire la période pendant laquelle tu l'as écrit ?

Les deux, d'une certaine manière. Je traversais une période difficile dans ma vie personnelle, mais nous voulions aussi montrer que, parfois, les meilleures choses naissent de l'épreuve.

Cet album semble feutré, comme s'il te parlait à l'oreille plutôt que d'essayer de remplir une

salle. Est-ce que c'était l'intention dès l'écriture, ou est-ce que la production a «baissé la lumière» après coup ?

Encore une fois, les deux ! Les chansons venaient clairement d'un endroit de réflexion calme plutôt que d'un groupe en train de jammer des idées dans une pièce. La production s'est emparée de cette idée et l'a renvoyée en miroir.

Ce qui frappe vite, c'est à quel point il paraît habité, très narratif, presque cinématographique. Quand tu composes, est-ce que tu

vois vraiment des scènes, comme un film intérieur, ou est-ce que tu construis d'abord la chanson et l'imagerie arrive ensuite ?

Il n'y a pas de règle stricte dans le processus d'écriture. Ça peut commencer par une image, ou ça peut commencer par une mélodie. Mais, de manière générale, tu es souvent guidé par un personnage ou une histoire.

Beaucoup de gens t'ont présenté à travers des comparaisons comme Cohen, Waits, Cave. Quand tu entends ça, qu'est-ce que ça te fait, fierté, gêne, pression, et comment tu t'assures que ces références ne prennent pas toute la place ?

La pièce est assez grande pour nous tous ! Il est naturel d'être inspiré, consciemment ou inconsciemment, par les musiciens et les écrivains que tu admires, et la comparaison me flatte, mais j'espère que, quand tu fais un disque, tu peux exprimer tes expériences et tes sentiments dans ton propre style et avec ta propre voix.

Si on enlève les étiquettes une minute, à quel moment tu t'es dit : « Ok, là ce ne sont plus seulement des influences, c'est mon identité qui apparaît » ?

Je suis toujours simplement moi.

Tu te décris comme italo-américain, avec une enfance à New York. Est-ce que tu sens plutôt ce mélange dans ton écriture, dans la façon de raconter, dans les images, les personnages, ou dans la musique elle-même ?

C'est difficile de répondre objectivement à cette question, mais je pense que toutes les différentes étapes de ma vie trouvent, d'une manière ou d'une autre, leur chemin dans tout ce que je crée.

Et en termes de «formation» ou de parcours, est-ce que tu as été davantage façonné par ce que tu as écouté (disques, films, livres) ou plutôt par les lieux et les gens que tu as rencontrés ?

Tout ce que tu vis te façonne à un certain niveau. Il est presque impossible de quantifier jusqu'à quel point. Une seule conversation dans un bar, un soir, peut te marquer de manière indélébile, mais tout autant qu'une chanson entendue à la radio quand tu étais enfant

peut se glisser sous ta peau et ne plus jamais te quitter.

On sent que tu tiens beaucoup aux mélodies, elles s'installent et restent. Tu pars généralement d'une mélodie, d'une «accroche» et tu construis autour, ou tu laisses la mélodie arriver après avoir trouvé la texture et l'histoire ?

Je suppose que c'est une chose italienne. Que ce soit un air de Puccini ou un refrain de Battisti, on aime une bonne mélodie. Comme je l'ai dit, parfois le film vient avant la bande-son et parfois, c'est l'inverse, mais les mélodies sont certainement cruciales.

L'album est court, dense, sans remplissage. Ça ressemble à un choix. Tu préfères l'idée d'un disque qu'on peut remettre en boucle plutôt qu'un format plus long qui déborde ?

Court et doux, c'est toujours mieux. Le comédien doit toujours quitter la scène pendant que le public rit encore. Comme le dit la chanson : « Leave them wanting more... » [« Laisse-les en vouloir plus... »]

Quand tu écris, tu penches davantage vers la confession (toi au centre) ou vers le récit (toi comme narrateur mettant en scène d'autres vies, d'autres versions de toi) ?

Là encore, parfois une chanson est purement confessionnelle, tandis que d'autres fois, tu endosses un personnage pour explorer un thème ou raconter une histoire depuis un point de vue particulier.

Tu as co-produit avec Mike Dubue et Taylor Kirk. Quand tu les as fait venir, tu savais exactement ce que tu voulais, ou tu cherchais des gens capables de te sortir de tes habitudes ?

Je savais qu'on pouvait se faire confiance en studio. Il y avait une sorte de mode opératoire souple, mais l'excitation en studio vient de l'inattendu, des surprises. Tu randonnes vers une destination, mais tu perds ta carte, tu prends un autre chemin et tu te retrouves quelque part où tu n'avais pas prévu d'aller.

Comment ça se passait en studio au quotidien ? Beaucoup de conversations et d'essais-erreurs, ou des décisions rapides, instinctives, du type «ça reste, point» ?

C'est comme la vie. Certaines choses viennent

très vite et naturellement, d'autres demandent du temps, du travail et des efforts. Ce qui compte, c'est de savoir quand tu as trouvé de l'or.

Il y a une forte cohérence, la même atmosphère, mais sans monotonie. Tu as pensé l'album comme un tout dès le départ, ou tu as découvert cette cohésion en alignant les chansons ?

La cohérence vient de l'ensemble du processus. L'écriture, l'interprétation et l'enregistrement. Ça a clairement aidé que l'album ait été enregistré dans un laps de temps court, dans un seul studio. Cela a permis de mettre toute l'ambiance du projet au point et de consolider le tout. Comme une vieille photographie en cours de développement, au début, ça bouge et ça change, puis ça se fixe en une image permanente. J'espère que cette image capture l'intention du photographe.

«Overboard» ouvre le disque et donne tout de suite le ton, avec ce motif de clavier. Quand tu as choisi l'ordre des titres, tu cherchais à accrocher l'auditeur immédiatement ou plutôt à dire «voilà la pièce, assieds-toi, on reste ici» ?

Exactement, «Tire une chaise, sers-toi un verre, parlons.»

Sur «Lying low», il y a des couleurs qui évoquent une musique de film, une sorte de «western intérieur». Tu as des références de cinéma ou de compositeurs qui te suivent ? Et comment tu fais pour que ça reste une nuance plutôt qu'un clin d'œil ?

Il y a des compositeurs de cinéma que j'admire profondément, comme Bernard Herrmann. Comme je l'ai dit, tes influences trouvent inévitablement leur place dans ton travail, d'une manière ou d'une autre. Mais pour éviter le pastiche, il est important de faire entendre aussi ta propre voix.

«Saint Marie» peut paraître assez frontalement néo-gothique. Tu aimes jouer avec ces codes, même flirter avec le cliché, parce que tu sais qu'après quelques écoutes la chanson révèle autre chose ?

Je suppose qu'il est toujours important d'ap-

porter quelque chose de différent à un trope familier. Lui donner un twist, ou une piqure au bout de la queue. C'est ce que David Lynch faisait si bien. Tout semble familier et conventionnel au départ, puis il te retire le tapis sous les pieds et tu te retrouves soudain en eaux non cartographiées.

«Time is a healer» a ses voix féminines qui adoucissent, ou contredisent, la rugosité de ta voix. Tu les as pensées comme de la «lumière» dans le morceau, ou comme une vraie tension dramatique, presque un dialogue ?

J'ai simplement toujours aimé la texture que des voix différentes apportent à un enregistrement.

Quand «Bright morning doubt» arrive, on sent plus d'air, plus de lumière, mais une lumière prudente. Tu voyais l'album comme un trajet émotionnel, avec des portes qui s'ouvrent lentement, ou tu résistes à l'idée d'un récit trop programmé ?

Je n'aimerais pas prescrire trop de sens à des détails aussi spécifiques. Les meilleures œuvres, dans n'importe quel domaine, peuvent t'ouvrir les yeux sur de nouvelles possibilités, mais elles ne te prendront pas par la main pour t'y conduire. Elles peuvent t'offrir une carte, mais c'est à toi de marcher. C'est un endeavour (une entreprise, un effort).

Vers la fin, «On the mend» puis «Wounded Love» paraissent plus amples, plus lyriques. Tu as écrit cette fin en te disant «il faut que ça s'ouvre», ou la logique naturelle des chansons a imposé ce souffle ?

Comme je le disais, même dans les périodes de vraie noirceur, il peut y avoir des moments de soulagement. La joie et le chagrin ne sont finalement que deux faces d'une même pièce, et j'essaie d'explorer ça à travers le travail que je fais.

Et du côté visuel, la pochette en noir et blanc semble très parlante, comme un choix de film classique, sans maquillage. Qu'est-ce que tu voulais que cette esthétique dise ? Intemporalité, retenue, une forme de vérité ? Et comment as-tu choisi l'image, la texture, le «grain» du disque ?

Je pense que beaucoup de cela vient du studio à Naples où nous avons enregistré l'album. C'est un endroit magnifique, en plein centre de la ville, où une partie des grandes musiques de film a été enregistrée au fil des années. Quand tu y vas, tu as l'impression de remonter dans les années 1950, et tu pourrais y croiser Frank Sinatra en train d'enregistrer une voix, ou Nat King Cole au piano. L'esprit de cet endroit a

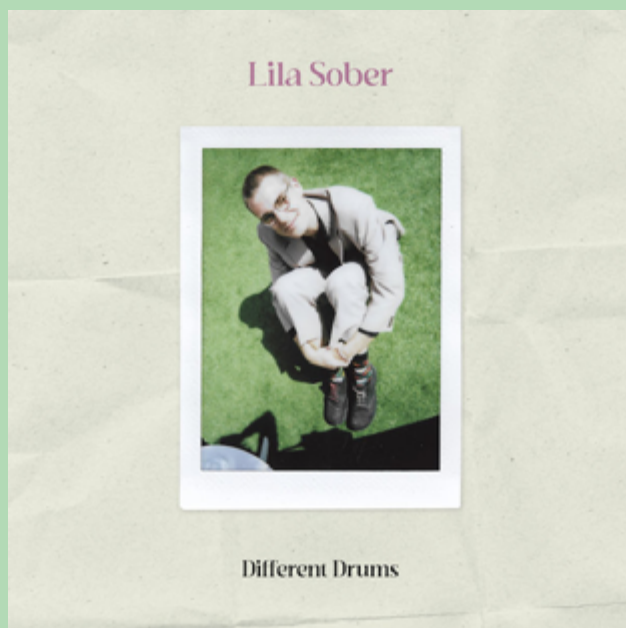
certainement trouvé sa place dans l'album.

Merci à Joseph et Bruno pour la mise en relation.

■ JC

Photos : Carmine Covino





LILA SOBER

DIFFERENT DRUMS

(Vicious Circle)

Derrière le nom encore discret de Lila Sober se trouve une seule personne : Clément, le batteur et l'une des voix du groupe The Psychotic Monks. Un projet solo donc, mais un projet très personnel qui a livré en novembre dernier un premier album chez Vicious Circle. Enregistré chez lui avec les moyens du bord (guitare, boîte à rythmes, synthé analogique), *Different drums* se présente comme une œuvre de réparation. Une tentative fragile, mais une volonté de reprendre avec détermination la possession de soi après un traumatisme profond, celui de l'inceste et de ses répercussions psychiques. Une thérapie musicale qui met à nu Clément dont les textes, sans trop d'enrobage, permettent de ressentir sa souffrance, mais également sa guérison. Cette œuvre lo-fi touche plus qu'elle n'y paraît.

Avec quatre bouts de ficelles, mais beaucoup de travail et d'exploration pour forger cet univers unique et cabossé, Lila Sober nous touche instantanément (ou presque), à l'instar de la déchirante «Sober» dont les paroles sont dures à écouter sans être un minimum bouleversé. L'artiste brouille les pistes en nous emmenant vers des atmosphères sombres et hétérogènes, allant du folk vacillant et mélancolique à du drone psychédélique, en passant par pas mal de field recordings et d'ambient-électronique qui tire sur l'indus par moments. Certains morceaux évoquent même de bons souvenirs musi-

caux, comme l'instru de «La rumeur du discours ambient» qui se rapproche des prods des vieux disques de Björk (et plus précisément de l'emblématique «The hunter» sur *Homogenic*).

Mais loin de nous l'idée de s'aventurer au jeu des comparaisons, on perdrait quoi qu'il arrive. De toute évidence, *Different drums* existe davantage pour servir de témoignage que pour plaire à la masse. Et si la thématique avait été autre, nous l'aurions tout autant tenue en estime, tant la musique de Lila Sober brille avec intensité.

■ Ted



TOWARD THE THRONE

MIDNIGHT

(Autoproduction)

Encensé il y a cinq ans lors de la sortie de *Vowed to decline*, Toward The Throne s'apprête à recevoir une nouvelle salve de louanges parce que s'ils ont pris leur temps pour ce *Midnight*, c'est qu'ils ne font pas les choses à moitié et cherchent à exploiter au mieux toutes leurs bonnes idées.

Sur leur très solide base death, ils viennent ajouter un tas de strates : progressives, mélodiques, black, et pourquoi pas d'autres proches de l'esprit math ou un arrangement très cinématographique... des inspirations qui peuvent sembler contradictoires, mais qui sont suffisamment bien travaillées pour faire un tout aussi riche que cohérent. Les Alsaciens se payent même le luxe d'enchaîner «?HATE» et sa fin cataclysmique avec «A poisonous flower in the desert» dont l'introduction est jouée à la guitare électroacoustique ! Amateurs d'un metal ferme et sclérosé ? Circulez ! Se rapprochant d'un Gojira quand ils cassent le growl du chant pour une séquence plus posée («Caught between breaths»), ils s'en éloignent assez vite avec un solo qui se charge plus d'émotions que de technicité, c'est là encore un choix audacieux, mais le résultat (des frissons !) démontre que c'était le bon. Bien que pratiquant un metal assez sombre et violent, Toward The Throne réussit à faire en sorte que certains titres soient «faciles» à écouter, j'exagère peut-être un peu, mais un morceau comme «Forge ahead» peut se faire écouter sans trop

de mal à quelqu'un qui aurait de la peine avec un chant guttural car avant que ça ne blaste vraiment, la composition s'enrobe d'un délicat charme qui donne envie d'y goûter plus. Autre élément rare dans ce genre de metal, le sample qui accompagne le titre final («Noir») est un extrait de *Tartuffe* ! Faire de la place à du théâtre classique, Molière pour ceux qui auraient besoin de cours de rattrapage en littérature, c'est du quasi jamais vu, à part évidemment *Misanthrope* (auxquels ils ont forcément pensé), et le rendu apporte un ton dramatique un poil désuet, mais qui sied à l'ambiance recherchée.

Notons enfin le très bel artwork signé Lara Bujanda (Subterranean Prints) qui bosse à Berlin surtout pour des affiches de concerts et a collaboré avec de nombreux artistes (Gojira, YOB, Kadavar, Pelican, Mono...) et que le groupe a donné une belle série de concerts avec *Der Weg Einer Freiheit* puis avec *Thy Catafalque* au moment de la sortie de l'album, de quoi grandir encore et devenir une référence pour quiconque évoquerait un death ouvert à d'autres influences et capable de toutes parfaitement les maîtriser.

■ Oli



LYING DAWN

NOTHING REMAINS THE SAME

[Autoproduction]

Ayant eu la bonne idée de monter un groupe juste avant le COVID, Pilou (chant, guitare) et Will (guitare) ont du patienter un peu avant de voir leur bébé se développer au grand jour. Leur projet «grunge métallique» séduit Félix (basse) et Vadim (batterie) et après une série de concerts en région parisienne, le groupe s'attèle à enregistrer ses compositions, elles nous arrivent sous le nom Nothing remains the same à la fin de l'année 2025...

Avec une mixture grunge / alternatif / metal, Lying Dawn peut être associé à pas mal de groupes, notamment issus des années 90', l'aspect mélange de genres correspond assez bien aux Melvins, la voix grave peut évoquer Tad et le jeu des guitares tantôt douces, tantôt très électriques avec des solos distordus, ramènent quasi obligatoirement à Soundgarden et Alice in Chains. Y'a pire comme références et si ces noms signifient quelque chose pour toi, tu dois déjà être parti à la recherche de ce groupe sur ton appli favorite. Malgré un mood très marqué nineties, les Parisiens ont soigné leur travail et ont cherché à montrer la palette de leurs talents sur ce premier opus qui laisse de la place à des plages très puissantes («Code zero») et énergiques («Abused») comme à d'autres bien plus légères («Through the window») et mélodieuses («Does he remember»), avec également des tracks qui ne tranchent pas («Weary man's

song») ou qui unissent une forme de calme à la lourdeur («Opium» assez porté sur les instruments). Le groupe a aussi trouvé nécessaire de partager un texte d'Andrew Solomon (extrait de *The noonday demon : an atlas of depression*) via un sample déposé sur une guitare acoustique («The gray veil»), les liens entre mensonges et vérité, thèmes chers à Lying Dawn en sont le sujet.

Dans le propos comme dans sa musique, Nothing remains the same pose les bases d'un combo qui puise ses idées dans un passé glorieux comme dans un présent ténébreux. Il y a de quoi creuser et en plus d'être agréable, ça donne envie de réécouter des vieilleries cultissimes...

■ Oli



LEROY SE MEURT

HIER POUR TOUJOURS

[Mannequin Records]

Formé en 2018 par Volkan (chant) et Mathieu (machines), Leroy Se Meurt ne s'est pas choisi ce patronyme par hasard. Presque tout le monde aura noté le clin d'œil à Eugène Ionesco et à sa pièce «Le roi se meurt». Dans ce théâtre de l'absurde, le roi incarne l'impuissance humaine face à la mort, une métaphore grinçante et absurde de notre propre condition. Ici, Leroy pourrait être nous ou un ami en recherche de sens. Du sens, ce duo de synth-punk/EBM en apporte, assurément, et nous témoigne à travers son deuxième album, Hier pour toujours, son instinct de survie dans ce chaos mondial actuel.

Deux ans après son premier essai, le duo ressort l'arsenal. Les boîtes à rythmes martiales, les basses oppressantes et autres synthétiseurs râpeux et frénétiques fracassent nos conduits auditifs et nous rappellent assez vite la vague renaissance de l'electroclash/synth-punk qui a secoué l'actu musicale dans les années 2010. On pense à des formations aussi différentes que Prince Harry et Sexy Sushi, ou même Scorpion Violente, qui ont en commun ce côté DIY et une forme d'art assez radicale. Élevé à la musique punk, mais aussi à l'électronique (ils sont clairement l'héritage de Front 242 et de Nitzer Ebb), Leroy Se Meurt est une offrande pour la danse extatique, celle qui permet de s'échapper du quotidien et de libérer sa nervosité. Ils prouvent ici que la colère est un catalyseur.

Car Hier pour toujours parle fort, même en turc ! Les textes engagés sont frontaux et scandés sur des sujets qui plus est d'actualité (sur la défense des Palestiniens, notamment), et se marient parfaitement avec les beats agressifs et mécaniques, ainsi que les sons synthétiques chargés de tensions électriques. Jamais le duo tente de prendre une posture dominante, sa joute oratoire n'est qu'un appel à la résistance. Un appel auquel répondra sans aucun doute la personne qui tombera sur ce nouvel album sorti en octobre dernier sur le label berlinois Mannequin Records, maison de disques spécialisée dans des styles allant de la coldwave à la techno/indus en passant par la synth-punk (Dame Area, Arnaud Rebotini, L.F.T.). Ou alors à l'occasion d'un concert dans une cave ou un sous-sol aussi poisseux que leur musique. Et si le roi de Ionesco n'était finalement pas mort, quittant son trône pour aller s'éclater sur la piste en compagnie de Leroy Se Meurt ?

■ Ted



LEROY SE MEURT

C'EST LA PETITE NOUVEAUTÉ SYNTH-PUNK DU MOMENT DU CÔTÉ DU TERRIER. ET ON EST PAS PEU FIER DE LAISSER LE DUO LEROY SE MEURT SE CONFRONTER AU JEU DE L'INTERVIU. ENJOY !



Leroy Se Meurt OU Le Roi se meurt ?

Leroy Se Meurt. Le Roi, on ne le connaît pas personnellement, Leroy, ça pourrait être un ami ou quelqu'un de notre entourage, ça rend les choses plus intimes, plus tristes.

La reine Marguerite OU La reine Marie ?

La Reine Marguerite, c'est une fleur, non ? Si c'est le cas, on choisit ça.

Prince Harry OU Scorpion Violente ?

Ah, si on veut pas perdre de potes, on est obligé de répondre Prince Harry. Mais on a déjà joué avec Scorpion Violente et c'est des chic types !



Chanter en turc OU en français ?

Les deux. Ce sont la langue maternelle de Volkan et sa langue d'adoption, on choisit l'une ou l'autre en fonction du contexte ou de ce qu'on veut raconter.

C'était mieux avant OU Ce sera mieux demain ?

Dur. On n'est pas vraiment passéiste donc on ne va pas répondre que c'était mieux avant, mais quand on voit l'état du chantier actuel, on a du mal à se réjouir pour la suite.

Analogique OU numérique ?

Pas de préférence non plus, ce qui marche en fonction du contexte. Heureusement que cette mode du «Analo ou rien» est passée, c'était un peu ridicule, mais on a plusieurs machines analogiques, on achète des disques, tout en utilisant des plugins et en écoutant de la musique sur Bandcamp.

Aigu OU grave ?

Grave : Bassline + kickdrum forever.

Festival OU salle de spectacle ?

Vu qu'il faut choisir, ça sera salle de concert, on est plus proche des gens et ça crée une intimité assez cool.

Aller en rave party dans un champ OU à un concert punk au sous-sol d'un PMU ?

Punk PMU. C'est vraiment dans le DIY qu'on a grandi. Les dancefloors et les raves c'est un truc qu'on a connu plus tard, mais c'est pas notre biotope de prédilection.

Jour OU nuit ?

On n'est peut être pas les plus goths de la bande, mais quand même la nuit, faut pas déconner.

Avec OU sans limite ?

Sans limiteur à 102db quand on fait un concert svp.

Parler vrai OU crier fort ?

On prend les deux.

Concert court et violent OU set long et oppressant ?

Pas facile, les deux fonctionnent. On a autant

kiffé des concerts de grind de 8 minutes que des sets d'ambient bien longs bien chiants.

Noir total OU stroboscope aveuglant ?

Stroboscope, c'est plus rigolo.

DAF OU Suicide ?

Front 242.

Cassette OU vinyle ?

Vinyle, la pochette permet de mieux apprécier l'artwork.

Rappel OU set non-stop ?

On fait les deux. Set non stop électronique, ça a de la gueule. On a toujours fait ça et on n'a pas envie de changer.

Merci à Dali (Total Blam Blam) et à LSM !

■ Ted

Photo live : Louis Waterlot

Photo posée : Christina Del Barco



MEN I TRUST

ONCLE JAZZ (2019)

[Return To Analog Records]

Pour le disque oublié du numéro 70, nous nous sommes attardés sur *Oncle jazz* des Montréalais de Men I Trust, soit le seul que nous connaissons réellement de ce trio d'indie (dream) pop et qui, telle une présence discrète mais persistante, a du mal à nous quitter vraiment depuis sa sortie en septembre 2019. Autant sa pochette est hideuse, probablement la pire de tous les albums qu'on ait eu à chroniquer jusqu'à présent dans notre mag, autant sa musique est indispensable si tu aimes celle qui cajole et qui enveloppe avec une sensualité feutrée. Initialement composé de Jessy Caron et Dragos Chiriac avec des invités vocaux, leur troisième album, *Oncle jazz*, officialise en grande pompe l'arrivée d'Emma Proulx au chant et à la guitare, l'une de leur ancienne collaboratrice, avec une œuvre de 24 morceaux pour 1h12 de musique. Une sorte de faux double album qui n'est pas vraiment commun dans ce registre musical, ceci dit en passant.

Pour expliquer ce nombre conséquent de chansons, *Oncle jazz* comprend huit titres préexistants dans le répertoire du groupe qui ont été ré-enregistrés pour l'occasion et reconnaissables à la mention [album v] dans la trackliste. Sans donner une impression de compilation, les titres de cet album s'enchaînent avec une grande facilité, de par leurs cohérences, comme une playlist thématique réussie. Tous sont liés par des éléments communs, comme cette basse ronde et précise,

ces petits grooves dansants et cotonneux, ces guitares lumineuses et des nappes discrètes qui enveloppent soigneusement le tout. Et puis, Men I Trust développe ici un sens du détail et de l'arrangement assez aiguisé. Une douceur et une chaleur incarnées par des morceaux qui sortent clairement du lot («Tailwhip», «Numb» «Say can you hear», «All night», «Show me how»...), même si, au fond, peu de choses sont réellement à jeter (on regrette juste la version révisitée de «Tailwhip» qui est dispensable). La seule vraie surprise vient peut-être de «Slap pie», qui détonne avec son parfum eighties. Surement le fruit d'un délire entre eux. *Oncle jazz* évolue en dehors de toute urgence, et sonne comme la bande-son idéale d'un dimanche consacré à la glandouille ou aux divagations.

■ Ted

flying donuts **REACTIVATED!**

BACK ON TRACK EP

OUT MAY 6, 2026

Recorded and mixed in march 2026

by Mathieu Kabi @Indie Ear Studio

*10 ans après son dernier album, le trio punk rock spinalien
fait de nouveau chauffer les amplis.
Reactivated but still loud and wild!*



- 06.05.2026.....LIMOGES (87)/Dropkick Bar + Daria
07.05.2026.....SEIGNOSSE (40)/Black Flag + Daria + The Drugsters
08.05.2026.....REZE (44)/Cold Crash + Daria
09.05.2026.....VANNES (56)/Barailleur + Daria
+ More TBA in September and November w/ Daria and Second Rate



HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Salut Gui de Champi, merci pour tes doux mots, et la validation de mon précédent tuyau, **Weakened Friends**. C'est quand même assez drôle qu'on ait tous les deux fait un faux départ avec ce groupe, moi en ratant le concert à un jour près comme un bon gros loser, et toi en rangeant le LP dans ta discothèque sans le ressortir comme un bon gros loser. Content d'avoir touché juste en tout cas, et qui plus est déniché un tuyau pour lequel tu ne vas même pas avoir besoin de déboursier le moindre euro, vu que tu as déjà le disque principal (Quitter) en ta possession. De rien. Les deux autres albums méritent également, mais il sera temps de t'y pencher plus attentivement quand tu auras bien digéré ta prod Big Scary Monsters. En voilà une autre coïncidence marrante. J'avais complètement zappé l'excellent label anglais dans lequel tu pioches souvent, tout simplement car ma copie achetée en Floride est estampillée Don Giovanni Records (The Ergs!, Screaming Females, RVIVR...). Si j'avais voulu le faire exprès, je ne m'y serais pas mieux pris, ahaha !

En parlant de (faux) départ, celui qui n'a pas raté le sien, c'est donc mon père. Je lui avais

pourtant demandé d'attendre fin février, mes vacances, pour que je puisse lui dire au revoir à peu près correctement. Jamais facile ce genre de truc tu conviendras, et je repoussais la deadline, hum... encore plus que mes chroniques pour le W-Fenec, c'est dire, mais comme d'habitude, il n'en a fait qu'à sa tête. Et partir un vendredi 13, je reconnais bien là son sens de l'humour grinçant. Au moins, il ne souffrira plus, et l'homme de gauche qu'il était, à qui je dois un certain nombre de choses malgré nos différents, aura échappé à cette hallucinante minute de silence à l'Assemblée Nationale en hommage à un néo-nazi. Je mélange un peu tout, une fois n'est pas coutume, et sans transition aucune (encore que), je vais tâcher de retomber à peu près sur mes pattes pour te proposer mon nouveau tuyau. C'est la première fois depuis bien longtemps que je n'ai pas un coup d'avance. D'habitude, je sais toujours quel va être le ou les prochains groupes que je vais te faire découvrir. Là, je n'avais rien de probant sous la main, ni en lien avec l'actualité, ni une petite pépite dans ma discothèque qui n'attendait que d'être partagée avec toi... Je séchais, et puis j'avais l'esprit assez accaparé par cette maladie puis ce décès, le nez



dans le guidon dans le taf, ma future mutation et retour au bled cet été, dans le Sud... Quand on a préparé la cérémonie en famille, à trier les photos, rédiger des discours, choisir des musiques (au passage, on a clôturé et dit au revoir à mon père sur «Nothing else matters» de Metallica, et je n'y suis pour rien !), j'avais ce titre qui me revenait sans cesse à l'esprit. «BLR vs. cancer (fuck off cancer song)» de The Sainte Catherines. Et je ne sais pas toi mais perso, quand j'ai un truc en tête, ça peut assez vite m'obséder. Pour m'en débarrasser, et parce qu'au final, c'était plutôt une bonne idée pour plein de raisons : tuyau auquel j'avais déjà songé et qui remplissait les critères que je m'étais fixés cette saison (groupe qui défonce et si possible pas issu d'un pays impérialiste qui défonce le droit international avec un fou furieux à sa tête), j'ai donc vu avec toi et tu as accepté, même si tu connaissais déjà vaguement les Québécois. Tu ne pouvais de toute façon pas me refuser grand-chose vu le contexte, et ça allait te permettre de te (re) plonger plus en détails dans ce groupe que tu n'as pas dû écouter plus de deux fois je pense. Merci donc, en espérant que tu me remercieras en retour, en appréciant ce bon tuyau toi aussi.

C'est en 2006 que j'ai découvert les Sainte Cath' avec leur album *Dancing for decadence* sur Fat Wreck. Putain, 20 ans ! Ils en avaient déjà trois autres à leur actif, depuis leurs débuts à Montréal en 1999, relativement sympathiques, mais plutôt anecdotiques à mon sens, avec tout le respect que je peux avoir pour eux, malgré des bonnes tounes comme «Broken cigarette», «October 4th : the international day of lies» ou encore «There's shit in your veggie dog». Ce n'est pas encore flagrant, mais tu vas vite le voir, les gars aiment bien les jeux de mots et private jokes pour nommer leurs morceaux, sans forcément de lien avec les paroles. Du genre «No pads, no helmets... just a bunch of dicks» pour se gausser de leurs compatriotes Simple Plan. Ahaha, j'adore ! T'as la réf ? En réécoutant mon CD de *The art of arrogance* (2003) pour les besoins de ce tuyau, chose que je n'avais pas faite depuis un bail, j'ai été surpris d'y trouver une vibe assez emo/screamo comme ça se faisait autour des années 2000, loin du souvenir que j'en avais,



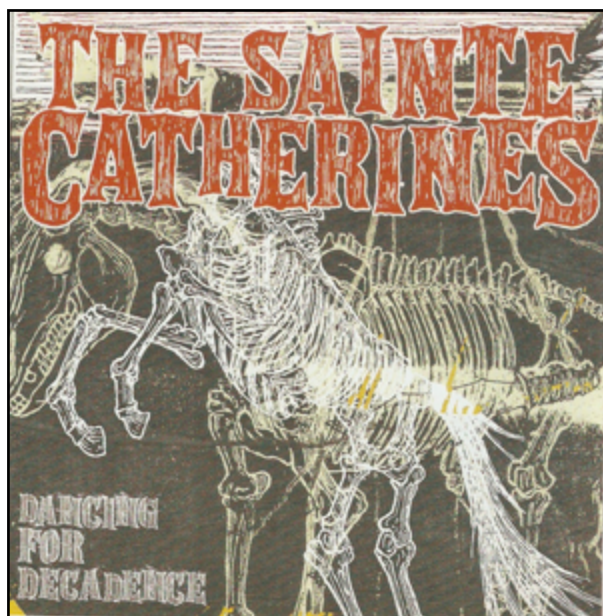
même si le ton commençait à se durcir. «Va donc chier !» aurait pu être dans l'album suivant, *Dancing for decadence*, carrément punk-rock, lui, et assez énervé même, accentué par la voix rocailleuse d'Hugo Mudie le chanteur. Tiens, pour une fois, je te laisse le choix de démarrer l'écoute selon ton mood, soit par celui-ci (assez vénère donc), ou bien d'attaquer avec le suivant, *Fire works* sorti fin 2010, plus posé, afin de t'acclimater avant de revenir au précédent (ce sont les deux disques que je te recommande en priorité). 2006, très bonne année au passage pour le label Fat Wreck Chords (du gros Michel de NOFX) avec ce *Dancing for decadence*, *Cuban ballerina* de *Dead To Me* (un de mes précédents tuyaux) et un autre album, qui est peut-être même le meilleur des trois, mais que je vais me garder sous le coude. On ne sait jamais, héhé...

Ce quatrième album du gang de Montréal s'ouvre sur le tonitruant «Burn Guelph burn», qui donne en effet envie de tout brûler sur son passage, et ça ne va jamais mollir durant les douze titres, dont un seul dépasse les 3 minutes. Tu vois un peu le genre, ici c'est tout à fond. Derrière, ça envoie du lourd avec l'un des gros tubes du disque : «Ring of fire = 4 points» (encore un titre référencé, ici Johnny Cash), à base de rythmique galopante, guitares qui cisailent à la Hot Water Music/Leatherface, chœurs criés, et refrains qu'on veut scander le poing levé. Dans la famille, je me suis fait plaisir sur le titre (réf à *Refused*) + j'ai un guest vocal de luxe (Tom Gabel d'*Against Me!*

avant qu'iel ne devienne Laura Jane Grace) + le morceau défonce, je voudrais «The shape of drunks to come». À chaque fois que son couplet/pont arrive, à 1min30, j'ai les poils qui se hérissent (faut dire aussi que j'adore les premiers Against Me!). «I'd rather be part of the dnying bungee scene» derrière est un autre banger de l'album, avec son refrain là aussi ultra fédérateur et entraînant. Tu avais émis quelques craintes que je n'adhère pas à CRIM la dernière fois, à cause de la voix gutturale du chanteur, et je peux avancer les mêmes réserves ici, mais c'est aussi pour ça que j'ai voulu te proposer les Sainte Cath'. Il y a un lien musical (puis humain) avec les anglais de Leatherface, référence commune à nos deux tuyaux. Hugo Mudie possède un timbre proche de celui de Frankie Stubbs, et puis tu viens de passer quelques jours de tournée dans le van des Not Scientists avec les Vulgaires Machins. C'était un autre lien, transition plus qu'à propos pour te présenter leurs potes Québécois. Tout se recoupe, s'explique, mon ami. Il y a d'autres morceaux qui sortent du lot en écoutant cet album («If there's a blake smoke over a bridge, it's over» par exemple), mais de toute façon, pour tous, même les plus punk/HxC, je trouve toujours un petit riff ou ligne de chant mélodique qui va bien. Bref t'as capté, j'adore ce disque, surtout quand j'ai besoin d'un bon bourre-pif ou coup de pied dans le derch' !

Il m'a fallu attendre 4 ans avant d'enfin pouvoir voir le groupe sur scène, fin 2010 au fameux Fest à Gainesville, Florida. Ils avaient un tout nouvel album dans les tuyaux, mais en bons gros losers eux aussi, les disques n'étaient pas encore prêts donc un tout petit pressage (50 exemplaires) avait été fait spécialement pour l'occasion. Tu te doutes bien que je suis reparti avec mon Fest Press (et un morceau en double par rapport à la version officielle, aha-ha). Comme je te le disais plus haut, Fire works est moins rentre dedans, avec un songwriting plus affiné. Le groupe mêle davantage son punk-rock à de l'americana qu'à du hardcore (j'en veux pour preuve l'harmonica de l'enjoué «Back to the basement that I love»). Faut dire qu'il existe un side project à The Sainte Catherines : Yesterday's Ring (avec Hugo Mudie et le guitariste Fred Jacques à la base), qui explorait la country et la folk en mode acoustique au

début, avant de se constituer en vrai groupe et sortir quelques albums dont les deux derniers plus que recommandables El rancho (2005) et Diamonds in the ditch (2009). Bref, tout cela avait bien infusé dans Fire works, et je crois aussi que mon gars sûr, Hugo, s'était un peu lassé du punk-rock (il a plus écouté Bruce Sprinsgteen que The Bronx à cette période), ou tout du moins des à-côtés, du paraître, attitude présupposée liés à ce courant. Mais il n'en avait nullement oublié son ironie, comme le prouve le titre «D'you guys wanna fuckin' party after this ? No.». Ahaha ! Sinon l'album s'ouvre sur l'excellent «We used to be in love» et c'est «marrant», mais cela correspond à quand je m'étais séparé avec ma copine de l'époque, période pas des plus fun. L'album était sorti sur différents labels, dont Guerilla Asso en France, et Till GxP avait organisé une tournée The Sainte Catherines + Maladroit (+ Menpenti de Marseille) aux vacances de février 2011, agrémentée d'un split 45T, tant qu'à faire. Sur la date parisienne, j'avais réussi à caler Billy Gaz Station au plateau, ainsi qu'une de mes Circus Sessions avec les Sainte Cath'. Je faisais ça normalement dans mon appart', des groupes y jouaient quelques morceaux en acoustique, filmés et montés, et j'avais délocalisé l'ensemble aux feu-Combustibles (chouette club près de Gare de Lyon) pour l'occasion. Je me rappelle avoir dû me forcer à sortir, quelques jours seulement après ma séparation, mon petit cœur emo bien brisé et bien lourd... J'ai retrouvé cette session sur Youtube et les deux titres joués par Hugo et Fred sont une reprise «Désenchantée» (un peu foirée à la fin) de Mylène Farmer, et le «BLR vs. cancer (fuck off cancer song)». Comme un signe... Je n'arrive plus à me rappeler en revanche si c'est la dernière session vidéo qu'avait montée mon pote Matt ou la première qu'il ne montait pas, toujours est-il que quelques semaines après, c'est lui qui perdait son combat contre ce foutu crabe. Bizarre les coïncidences des fois... Bref, revenons à des choses plus drôles, comme les titres des morceaux des Sainte Catherines, faisant référence à NOFX («So long & thanx for nothing»), ou Against Me! («Reinventing Ron Hextall (I don't want to say goodbye)»). Double sens ici, Ron Hextall étant un gardien de hockey, sport qu'affectionne tout particulièrement Hugo Mudie. Les chansons de



Fire works sont davantage mid tempo, la voix toujours rauque mais bien moins agressive, mais une chose ne change pas, c'est ce côté fraternel des mélodies, cette envie de chanter à l'unisson avec eux («l'll miss the boys», «Headliners don't load (but they kill cops)»)... Même si un certain spleen se dégage de l'ensemble par moments (le plus sombre «Maggie & Dave»), un côté un peu désabusé... On sent qu'Hugo est quelque peu blasé, et d'ailleurs le groupe splittera peu après (2012), avant de se reformer de manière épisodique, pour des dates spéciales comme le dernier concert de NOFX à Montréal ou certains festivals. À ce titre, on peut signaler qu'Hugo est le fondateur du Pouzza Fest à Montréal, contraction de poutine + pizza, et littéralement copié sur le modèle du Fest à Gainesville depuis 2011. En gros, des groupes de punk-rock (et un peu de ska-punk) du monde entier qui jouent dans plein de salles différentes dans la ville au printemps, dont une dans laquelle je rêve d'aller depuis toujours : Les Foufounes Électriques !

Ça l'occupe bien, avec la peinture, les matchs de hockey et il n'a pas complètement laissé tomber la musique, en enchaînant le split des Sainte Cath' avec Miracles (duo acoustique), quelques collaborations et des disques solo sous son propre nom. Il se fait plaiz', à base de variété rock/power pop, d'obédience Weezeresque, et toujours cette marque de fabrique mêlant ironie, sensibilité et auto dérision. Il s'est aussi essayé à l'écriture long format,

avec deux livres, dont un que j'ai pu me procurer, Pleurer devant du pain (dernier chapitre du chanteur punk). Il y raconte ses deux dernières tournées solo (c'est plié, on ne l'y reprendra plus) au Brésil et en France, en support du groupe Intenable, avec qui il a partagé un split digital pour l'occasion. Très drôle et touchant à la fois, je l'avais dévoré avec beaucoup d'enthousiasme. En bon consommateur, pardon, collectionneur compulsif, j'ai aussi en ma possession un coffret CD-DVD The soda machine, compilant toutes les faces-B et inédits du groupe, ainsi qu'un documentaire DVD de tournée, mais je te conseille déjà les deux albums de The Sainte Catherines, que je trouve aussi bons l'un que l'autre, aux couleurs différentes, et que j'écoute toujours assez régulièrement selon l'humeur. À toi maintenant de me dire quelle est la tienne et de me régaler avec ton nouveau tuyau. À très vite ! (GC)

Mon très cher Guillaume Circus, je te présente une nouvelle fois mes plus sincères condoléances pour ton papa. On a pu échanger quelques messages en privé à ce sujet et par pudeur, je n'ai pas souhaité commenter ton post Facebook au sujet de l'annonce du décès. Tu peux être certain que j'y ai beaucoup pensé, et que j'ai été très touché par cette mauvaise nouvelle. En fait, je n'ose pas imaginer dans quel état je me retrouverai quand il sera temps de dire au revoir à mes parents. Je n'ai pas vraiment l'esprit famille (trop de bullshits quand j'étais jeune, peut-être), même si j'aime la mienne (qui se résume aujourd'hui à mes parents, la famille de mon frère que je ne vois quasi jamais et que je ne prends jamais le temps d'appeler, et bien naturellement Tiffany et Victoria). J'espère que Victoria, plus grande, sera plus proche de ses deux parents (comprendre : prendra plus de nouvelles et passera les voir plus souvent) que je ne le suis aujourd'hui avec les miens. En attendant, en ce vendredi 13 février et les jours qui ont suivi (et bien naturellement, les précédents), j'ai beaucoup pensé à toi, à ta maman, à ta sœur et à ton frère que, certes, je ne connais pas, mais pour qui mes pensées étaient également adressées. Et, comme un signe de destin, Bicurious a sorti le 20 février dernier un excellent single chanté en français s'intitulant... «Papa». Tu penses bien que ce titre a pris beaucoup de sens en fonction des événements te touchant. Ce morceau, il est pour toi, assurément.



Je te remercie pour ton tuyau que j'ai écouté avec beaucoup d'attention entre deux réunions publiques électorales et un tour de scrutin qui aura réservé à notre tête de liste un score Stalinien. 100%, c'est plié et c'est parti pour six ou sept ans de mandature. Bon, me concernant, bien que pleinement investi dans la campagne électorale (car oui, même avec une seule liste, il fallait faire campagne pour battre notre seul adversaire, l'abstention). J'ai fait de belles rencontres au sein de l'équipe, entre le type qui faisait partie de l'équipe des pompiers présents sur les lieux quand a été repêché le Petit Gregory (je te jure !) et une colistière fan de Volbeat et Bad Religion. J'ai de quoi échanger sur quelques sujets que je maîtrise ! J'ai aussi pu dialoguer avec des habitants sur des questions du quotidien, des problématiques métropolitaines et communales et soutenir du mieux que j'ai pu le candidat tête de liste étiqueté centre-droit, mais sans couleur ni soutien de parti politique quand il s'agit d'administrer et envisager le futur de notre belle commune. Quand j'ai été approché il y a quelques semaines pour intégrer la liste du candidat, j'ai volontairement émis le souhait de figurer en fin de liste, histoire d'être dans la charrette des 8 ou 10 personnes qui ne se-



raient pas élues compte tenu d'une liste d'opposition. Sauf qu'aucun adversaire ne s'est manifesté et du coup, tous mes collègues ont été élus et je fais partie des deux personnes qui pourraient rentrer en cours de mandat, en cas de démission d'un membre actuel du Conseil Municipal. Bref, j'attends mon tour qui viendra certainement un jour et j'essaie de rester dans la dynamique de l'équipe en place. Pendant ce temps, je bosse mon nouvel instrument (une magnifique basse Sire) pour assurer en tant que bassiste remplaçant la moitié du set de Flying Donuts Reactivated. Le #1 est en Charente, et sur les dates isolées dans le Grand Est, on va assurer le set à deux avec Nico Early Grave / Muscu. Il jouera les morceaux emo power punk pop tandis que je m'occuperai des titres plus vénères. Bref, le premier trimestre 2026 est brûlant pour moi.

Ton tuyau donc... The Sainte Catherines. Groupe du Québec (décidément, ce pays me colle à la peau en ce moment, du fait du génial weekend que j'ai passé avec Vulgaires Machines pendant leur tournée française, triomphale on peut le dire, de février dernier). Ce nom ne m'est évidemment pas inconnu et j'étais même persuadé d'avoir un album dans

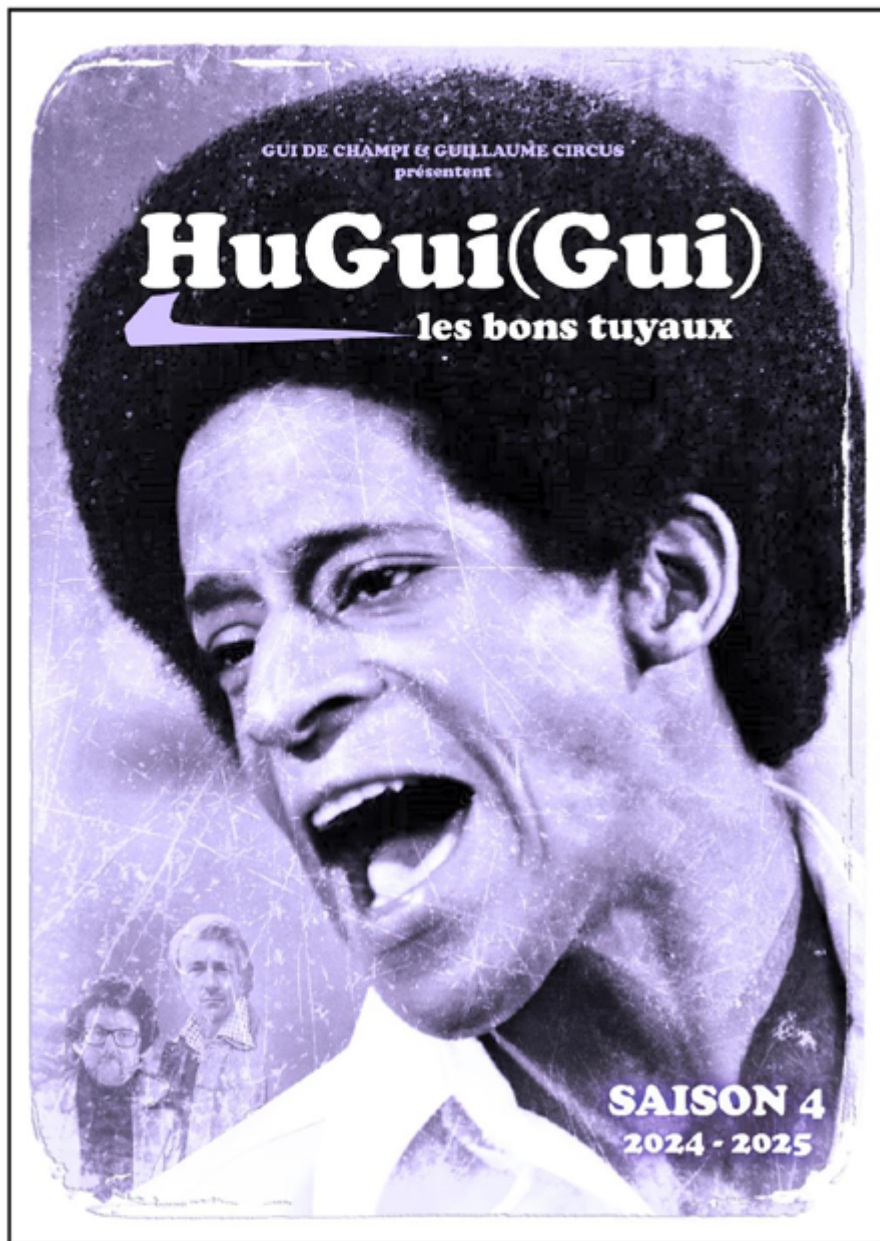
la rockothèque. Ce qui est le cas ! Pourtant, je n'avais qu'un vague souvenir de ce groupe (même si je crois me rappeler l'avoir acheté sur la distro de Till Guerilla). Du coup, ton tuyau tombe à pic pour me remettre au goût du jour car, comme un fait exprès, le groupe vient de publier tout récemment un nouveau single ! Mais revenons à tes deux suggestions, à savoir Dancing for decadance et Fire works (c'est celui-là que j'ai). J'ai commencé par Dancing... (que je ne connaissais pas, donc), et effectivement, c'est clairement du punk rock avec une voix rocailleuse. D'instinct, je cite Hot Water Music, Against Me! et Guerilla Poubelle comme point de comparaison. Clairement, ça va tout droit de chez tout droit. Comme j'aime. C'est bien fait, ça ne ricane pas, c'est brut et sauvage, ça éructe et ça gueule sa rage. C'est propre. Non. C'est sale. Bref, c'est du tout bon. Et même si, comme tu le dis justement, il faut s'accrocher vocalement parlant, ça passe parfaitement dans ce style. On retrouve quand même pas mal de gimmicks guitare emo peut-être pas nécessaires, mais je valide complètement. Puis, j'ai lancé Fire works, et là, j'ai pris mon pied.

Car Fire works, paru en 2010, n'a pas pris une ride, même si j'ai l'impression que le son est un peu plus cheap. Et écouter en ce moment ce genre de morceaux mid tempo me va carrément. Je te rejoins parfaitement sur ton excellente analyse, et l'écoute répétée de ce disque m'a donné l'envie d'écouter (et réécouter encore et encore) The Decline! de Rennes. Les refrains déboitent (purée, «Blr vs cancer» est énorme), les couplets sont monstrueux, et c'est globalement le talent de composition et d'interprétation que je tiens à souligner. Tiff n'est jamais vraiment d'accord quand je parle de ce genre de disques comme de la musique de marins, mais je suis sûr que tu vois parfaitement ce que je veux dire. Ce genre de chansons qui te foutent direct le cafard, en mode mid tempo avec des guitares brillantes et des refrains que tu as envie de hurler avec le groupe. Clairement, j'ai une nette préférence pour cet album qui correspond plus à mes envies du moment. On sent l'assise punk-rock assez inébranlable («Better like this»), mais le talent que le groupe a pour dégainer des mélodies vibrantes est assez remarquable. Et l'ajout de

l'harmonica sur «Back to the basement that I love» est clairement bien senti ! C'est marrant, car en enchaînant les écoutes, ça me fait également penser aux excellents The Slow Death que j'ai pu voir dans un petit lieu à Nancy l'an dernier sur la tournée commune avec Mauvaise Pioche. Je me souviens qu'Anto avait demandé à MinMin Flying / Muscu s'il connaissait le groupe. Après une réponse négative, Anto avait lâché : « vous allez voir les gars, vous allez vous retrouver à faire un voyage en Amérique ! ». Il n'avait pas tort le bougre, et quand tu me dis que ce disque sent bon l'americana, je ne peux qu'abonder dans ton sens ! Et comme j'ai pris un peu de temps pour poncer la disco du groupe (entendre : écouter 666 fois Fire works !), j'ai pu profiter, comme un signe du destin, d'un nouveau single de The Sainte Catherines sorti vendredi dernier (le 18 mars, soit la veille de ton anniversaire que j'ai honteusement oublié de te souhaiter - désolé et bon anniv en méga retard). «The ordinary dirt» est un sacré back to basic avec un tempo d'enfer, quelques sonorités post-punk et un refrain qui claque. Et aussi un son qui défonce. Un chouette mix des deux derniers albums qui laissent présager de jolies choses. À suivre de très très près, donc...

Mon tuyau, à défaut d'être original, est aussi un tuyau de cœur. De là à dire qu'il s'agit d'un tuyau de cœur sauvage, il n'y a qu'un pas, et tu vas vite comprendre pourquoi. Pour le coup, avec ma recommandation, ça va plus que tout droit, et j'ai déjà évoqué son nom dans un précédent papier (de mémoire, dans le bonus de la saison 1 dispo en version papier). Mon tuyau s'appelle The Loyalties et vient de Londres, avec dans ses rangs un Anglais résidant non pas au Québec, mais au Canada. Presque !!! Ce fameux «Canadien», c'est Rich Jones, guitariste et graphiste de son état, que j'ai connu comme troisième guitariste du Ginger Wildheart Band. Oui, le fameux Ginger à qui on vient de diagnostiquer un cancer et qui a publiquement annoncé ne pas vouloir suivre de traitement, désirant vivre à fond les deux ou trois dernières années de sa dernière vie (il déclare en avoir eues 10 !). Mais comme il ne souhaite pas que l'on pleure sur son sort, je vais naturellement m'en passer. Revenons à Rich Jones,

troisième guitariste du GWB que j'ai vu pour la première fois sur scène en première partie de Slash à Paris en 2012. On avait fait l'aller-retour avec Tiff pour cette excellente soirée. De mémoire, nous n'étions pas beaucoup, dans le Zénith de Paris, à connaître et à chanter à tue-tête (et en yaourt pour moi) les paroles des morceaux des Wildhearts joués ce soir-là. J'avais chopé au stand des disques pour moi (de mémoire, 100 % et Ten), un teeshirt pour mon pote Mimi et j'ai tenu au courant par SMS ce bon vieux MatGaz de la setlist du concert, auquel il aurait adoré assister. J'avais rédigé un article de cette belle soirée dans le numéro 3 du... W-Fenec mag (!!!) et sitôt rentré à la maison, je suis allé épilucher le background des musiciens. Le bassiste John Poole a joué dans un million de groupes, le guitariste #2 jouait à l'époque dans Eureka Machines, tandis que la chanteuse américaine Victoria Liedtke s'adonnait dans la voix off aux States, et pour finir, ce bon Rich Jones qui n'était pas non plus un lapin de six semaines. Fondateur de The Black Halos et ancien membre de The Yo-Yos, il jouait à l'époque de nos échanges avec The Loyalties, quintet résolument rock'n'roll monté avec Tom Spencer de The Yo-Yos. Je me suis abonné à son compte Instagram (à l'époque où ce n'était pas bourré de pubs et quand les photos de tes abonnements apparaissaient dans ton fil dans l'ordre chronologique des parutions) et on a échangé quelques messages quand 'Til the death of rock and roll est sorti. De passage l'année suivante à Paris avec le Ginger Wildheart Band (qui ouvrait sur la tournée européenne de The Darkness), je me suis fendu d'un week-end dans la capitale en compagnie de ce bon vieux Ted qui m'a hébergé et accompagné au concert qui avait lieu au Bataclan. J'étais content de voir pour la première fois The Darkness, mais j'étais surtout impatient de revoir Ginger et ses acolytes. J'avais acheté une place (ou deux) lors l'hiver précédent à la Fnac de Toulouse que j'ai réussi à refourguer devant «notre» Gibert Joseph car j'avais graté deux invit' auprès du manager au moment même où on était en train de dealer une interview (et une couv) de Hey! Hello!, le projet pop de Ginger et Victoria. J'ai branché quelques semaines avant Rich pour qu'il puisse me ramener un disque des Loyalties, que j'ai récu-



LA TEAM HUGUI(GUI)

EST DE RETOUR !!

FANZINE A5, 68 PAGES

PRIX LIBRE

**Avec les bons tuyaux :
Third Ego, Dive Dive, Bicurious,
The Rituals, Skegss, Regal Cheer,
Jamie Lenman, Winona Fighter,
Rumble In Rhodos, Dinosaur Pile-
Up, Super\$hit 666 et Shoreline**

CONTACT :

**guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr**

WWW.HUGUIGUI.FR

Toujours dispo pour compléter ta collec' !

couv' : Dan Kérosène

HuGui(Gui) Saison 1



HuGui(Gui) Saison 2



HuGui(Gui) Saison 3





péré après les concerts, alors que certains membres du groupe buvaient une bière dans le rade jouxtant la salle. Rich m'a refilé contre 5 euros un sleeve de l'album que j'ai toujours. Je me suis toujours demandé si le disque était une version promo ou s'il s'agissait du format livré avec un livre faisant l'objet d'un package lors de la sortie du disque. Peu importe, je suis content d'avoir en ma possession de ce disque qui ne révolutionnera pas la musique mais qui me rappelle forcément de bons souvenirs.

'Til the death of rock and roll est le deuxième album du quintet anglais. Je peux même dire second car il n'y a pas eu d'autre LP publié depuis, même si on pourrait tenir compte d'un premier EP enregistré en 2006 et apparu pour ses quinze ans sur Bandcamp en 2021. Étran-

gement, je ne me suis pas penché sur le cas de So much for Soho, premier album sorti en 2008. Du coup, ce papier me permet de lui donner une chance. Mais c'est bien sur une écoute attentive de 'Til the death... qu'il va falloir que tu te concentres. Une ? Oui. Après, libre à toi d'écouter à répétition ce très bon disque, mais une seule écoute te permettra de te forger un avis. Car ce disque respire, transpire et pue le rock'n'roll. Celui qui te colle à la peau, que tu écoutes nécessairement très (et jamais trop) fort et qui t'évoques irrésistiblement les ampli Marshall, les clubs bas de plafond et la bière éventée.

Passé une courte intro sans réel intérêt, «'Til the death of rock & roll» déboule sans prévenir et t'assène la première mandale d'une

longue série. C'est fun, c'est fort, c'est frais, avec des couplets qui vont tout droit, des refrains fédérateurs, un basse/batterie de feu et des guitares super inspirées. 205 secondes de pur bonheur merveilleusement exécutées, avec des riffs à foison et tout ce que le cahier des charges du rock (initialement rédigé par Motörhead et amendé par Zeke, Turbonegro et Nashville Pussy) impose. La voix de Tom Spencer respire le whisky et les clopes, mais reste quand même assez mélodique, tandis que le mix fait une part belle aux lignes de basse. Et même quand le groupe s'offre une petite respiration avec de jolies harmonies vocales de Nella Johnson («The will to kill») ou ralentit la cadence («Death girl», «To the flame»), ça le fait. Mais clairement, le groupe est explosif quand il s'agit de jouer un rock crasseux tout en puissance («I'm the blues» avec son accent... blues, «Whiskey under the bridge», «Pheromone Jones», «Whole lotta hate»).

Que dire de plus ? Car oui, je pense avoir tout dit. J'ai certes raconté plus d'histoires autour de ce disque que du disque lui-même, mais qu'importe. The Loyalties est bien le genre de groupe que j'aime écouter fort à la maison, mais surtout voir en live dans des petits lieux, et yeux dans les yeux. Car assurément, et même si ces gars n'ont rien inventé et déroulent leurs leçons apprises par cœur, ils ne font pas semblant. Bien évidemment, les gars ne sont pas venus jouer du côté de Nancy (je ne suis même pas certain que ça a enquéillé beaucoup de concerts) et je me contenterai du CD dans sa pochette cartonnée pour apprécier à sa juste valeur The Loyalties. Et en finalisant ce papier, je me suis lancé So much for Soho, dans la même veine que le suivant, peut être un poil moins pied au plancher avec un son plus garage, mais très agréable également. Je me suis également calé une petite écoute du premier EP qui aurait mérité un son plus gros car certains titres sont vraiment bons (c'est plus du garage, c'est du son de troisième sous-sol là !). En attendant la mort du rock'n'roll (le groupe, lui, a l'air bien cuit), t'en penses quoi de The Loyalties mon pote ? (GdC)

Salut mon ami Gui de Champi, et oui, ce cancer est une belle saloperie qui n'a malheureusement pas fini de faire des ravages, même dans les cœurs les plus sauvages. J'imagine que tu dois être peiné pour Ginger, gazier qui te tient à cœur et je t'adresse à mon tour mes pensées les plus affectueuses. J'étais sinon passé à côté de ce [très bon] nouveau titre de ton ancien tuyau Bicurious, «Papa», que je me suis empressé d'aller écouter. Particulier ce chant en français avec ces grosses guitares early Biffy Clyro, mais complètement validé. Félicitations également pour cette élection, et j'imagine que malgré les 100%, on n'a pas évoqué ton nouveau maire en parlant de singe dominant ou autres propos/fake news racistes... Ça va être bien sale jusqu'en 2027, et je n'ose même pas imaginer après. Bref, pour revenir à la musique, je suis une nouvelle fois bien content d'avoir fait mouche avec ce tuyau, mais je n'en attendais pas moins. Et quel talent de t'avoir proposé ce groupe, qui d'un coup d'un seul sort non seulement lui aussi un nouveau titre, mais le premier depuis 16 ans ! C'est fou ! J'aurais dû jouer au loto ce jour-là, ahaha ! Bon, on est en tout cas complètement raccord sur les Sainte Cath', bien vu pour The Slow Death (chouette découverte du Fest en 2010 ou 2011), et je visualise très bien ta réf à la zik de marins. C'est l'image que j'avais en tête en mentionnant le côté fraternel des morceaux, l'envie de chanter à l'unisson, et tu l'as très bien formalisée. Ça me parle.





On pourrait du reste l'appliquer également à The Loyalties, tant il se dégage aussi de 'Til the death of rock & roll une ambiance de franche camaraderie. Ce n'est pas exactement «mon» punk-rock de prédilection, mais je vois tout à fait pourquoi tu les as choisis, et contrairement à ce que tu préconisais, j'ai quand même eu besoin d'une deuxième, voire d'une troisième écoute pour rentrer pleinement dans l'album, et l'apprécier à sa juste valeur. La première, mais que j'ai faite d'une oreille distraite, je l'avoue, le cerveau en ébullition du fait de mille autres trucs sur le feu (dont un projet de livre contributif sur des K7 par Sam Guillerand, pour lequel j'étais à la bourre), ne m'avait pas complètement convaincu. J'avais trouvé ça sympa, il ne pouvait en être autrement, mais sans plus. Pas de morceaux qui se dégageaient réellement, certains plans que je trouvais un peu trop clichés/faciles... et la troisième a finalement été la bonne.

Le titre éponyme met direct dans l'ambiance, ça suinte effectivement le rock'n'roll de tous les pores. Que ce soit la rythmique, les guitares, le p'tit solo qui va bien, les chœurs (« Let's go for rock'n'roll ! »), jusqu'au crash final. En plus des groupes que tu as cités, je rajouterai Supersuckers pour l'aspect un poil cradingue, même s'il n'est pas tant prédominant,

Social Distortion (notamment sur «Carry me home»), les frenchy de Dirty Fonzy, et enfin Titus Andronicus. Celui-là, je le sors un peu comme ça, du chapeau. Je ne connaissais pas du tout ce groupe du New Jersey, jusqu'à ce que Ted me refille le CD The will to live (2022) à chroniquer pour le W-Fenec, chronique dans laquelle j'avais cité Ginger et The Wildhearts. Tout se recoupe. Même si je suis sûr que tu ne l'as pas lue, saloplaud, ni jeté une oreille à ce bon disque. Cette ressemblance est encore plus flagrante dans «Rock & roll over (and die)/Epilogue», qui comme son nom l'indique, clôt l'album de The Loyalties en mode stadium rock. Dommage que ça ne s'étire un chouia trop sur la fin car ça aurait pu être mon titre préféré. 3min30 c'était nickel, 6min30 c'est too much pour moi, ahaha ! Après quelques écoutes, je crois que je vais jeter mon dévolu sur «The will to kill» (en duo avec la Victoria). Sans rien révolutionner, mais ce n'est pas ce qu'on demande à ce genre de morceau, ça file droit, c'est efficace, bien mené... Emballé c'est pesé ! Mieux que «Death girl» derrière, qui fait partie de ces titres un peu trop faciles à mon goût. En revanche, quand ça file pied au plancher comme sur «Pheromone Jones» ou «Whole lotta hate» (un jeu de mots qui aurait plu aux Sainte Cath'), là, oui, je ressens bien

l'ambiance moite et chaude d'une cave R'n'R et des poings ou pintes de bière qu'on lève bien haut, emporté par l'énergie communicative du groupe.

Tu l'auras compris, je valide carrément ton tuyau (même si je n'ai pas pris le temps d'écouter le reste de la disco), et figure-toi que j'ai moi aussi déjà vu ton Canadien Rich Jones en concert. Pas avec The Loyalties, ni avec Ginger, mais avec The Black Halos, en 2005 ou 2006 à l'Antirouille à Montpellier. Je dois confesser ne pas me rappeler de grand-chose. J'y étais allé car c'était organisé par l'asso Tout À Fond et The Black Halos étaient accompagnés d'un autre groupe punk'n'roll (impossible de me rappeler lequel), mais je garde le souvenir d'avoir passé un bon moment. Encore une fois, on est connectés, et sans se concerter, les grands esprits se rencontrent. C'est fou ! Sur ce je te laisse et te dis à très vite pour un nouvel échange de tuyaux ! (GC)

■ Gui, Gui





DANS L'OMBRE : BRUNO LABATI

DANS L'OMBRE DES PROJECTEURS, CERTAINS JOUENT UN RÔLE DÉCISIF POUR FAIRE EXISTER LA MUSIQUE AU-DELÀ DE LA SCÈNE. BRUNO LABATI FAIT PARTIE DE CEUX-LÀ. ATTACHÉ DE PRESSE ET FONDATEUR DE LET IT BUZZ, IL ACCOMPAGNE DEPUIS DES ANNÉES DES ARTISTES ROCK, BLUES, SOUL ET FOLK AVEC UNE APPROCHE À LA FOIS PASSIONNÉE, EXIGEANTE ET PROFONDÉMENT HUMAINE. POUR LUI, DÉFENDRE UN PROJET NE CONSISTE PAS SEULEMENT À LE PROMOUVOIR, MAIS À EN COMPRENDRE L'IDENTITÉ, LES FORCES ET LA SINGULARITÉ. FORT D'UN PARCOURS RICHE D'EXPÉRIENCES DANS L'INDUSTRIE MUSICALE, IL A DÉVELOPPÉ UNE VISION CONCRÈTE D'UN MILIEU EN PERPÉTUELLE ÉVOLUTION. DANS NOTRE RUBRIQUE « DANS L'OMBRE », IL REVIENT SUR SON MÉTIER, SES CHOIX ET CETTE PASSION INTACTE POUR LES ARTISTES QU'IL CHOISIT DE SOUTENIR.

Quelle est ta formation ?

Bac B (économie), et ensuite, j'ai «bricolé» en fac de langues étrangères appliquées...

Quel est ton métier ?

Je suis attaché de presse.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Je suis attaché de presse et je gère la promotion d'artistes rock, blues, soul et folk essentiellement, de tournées et de plusieurs festivals également. Ma société Let It Buzz est une agence de promotion indépendante proposant des services «à la carte», car j'accompagne aussi parfois les artistes en tant que chef de projet.

Quelle partie de ton job préfères-tu ?

Élaborer une stratégie en étroite collaboration avec l'artiste, le tourneur et/ou le label pour fédérer les «savoir faire» des différents acteurs est une phase primordiale qui a un côté ludique, même si ensuite la réalité du terrain nous oblige à nous adapter pour atteindre nos objectifs.

Tu pourrais travailler pour un groupe dont tu n'aimes pas la musique ?

Non, car il me serait difficile de trouver les bons arguments et donc d'être efficace dans

ma mission.

Comment chois-tu les artistes avec lesquels tu travailles ?

Sur le plan artistique, le projet doit être de qualité et ensuite, je vois si je suis en capacité d'obtenir les résultats que souhaite atteindre l'artiste ou le label.

Ce n'est pas frustrant parfois de devoir gérer ses groupes et de ne pas profiter des concerts ? En tant qu'homme de l'ombre, tu es partout sauf avec le public pour écouter tes artistes ?

Mon travail, c'est avant et après les concerts... !!! Je fais toujours en sorte d'assister aux concerts de mes artistes afin de m'imprégner de leur musique, de leur personnalité. Ça me permet aussi de mieux en parler tout en restant objectif. Échanger aussi avec d'autres personnes me permet de voir comment l'artiste est perçu sur scène, ce qui parfois diffère des albums.

Un artiste dont tu aimerais faire la promotion ?

On peut rêver... Bruce Springsteen, Buddy Guy, Paul Mc Cartney...

Ça rapporte ?

Moins qu'à une époque, car les ventes de

disques se sont écroulées, le streaming paye très peu les artistes et, de fait, les ressources et les moyens sont revus à la baisse. Mais j'aime ce que je fais... donc je travaille plus...

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

À 10 ans, j'écoutais les Beatles, les Stones, Led Zeppelin, Deep Purple, David Bowie... et puis au fil des rencontres, j'ai travaillé à la Fnac, Fnac Import, Night & Day (label manager), Gibson France (relation artistes)... et depuis, en 2010, j'ai monté ma structure et j'ai loué mes services à Woodbrass (partenariats), Adidas Originals, Bavaria... bref, une expérience en amène une autre pour au final me consacrer exclusivement à la promotion d'artistes. Cette somme d'expériences me permet d'avoir une vision concrète du monde de la musique qui, mis à part le live, doit se remettre en question pour trouver un nouveau schéma économique viable.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Anecdote ou souvenir... j'ai eu la chance d'assister à une répétition des Rolling Stones en octobre 2012 quand ils étaient en résidence chez Planet Live à Bondy où j'ai eu un bureau pendant quelques années. Un truc inoubliable... j'ai aussi croisé Michael Jackson qui venait acheter des disques avec son assistant au Tower Records de Londres... Bref, un autre moment irréel...

Ton coup de cœur musical du moment ?

Joseph Martone, un artiste italien entre Nick Cave, Tom Waits et Calexico dont je fais la promotion en France. Joseph est un artiste authentique et sincère qui raconte des histoires... en d'autres mots, qui écrit des chansons.

Es-tu accro au web ?

Difficile de ne pas l'être, car c'est devenu un support de communication incontournable, mais je me surveille. En d'autres termes, ça me sert de vitrine pour diffuser des informations sur mon activité et les différents projets sur lesquels je travaille.

À part le rock, tu as d'autres passions ?

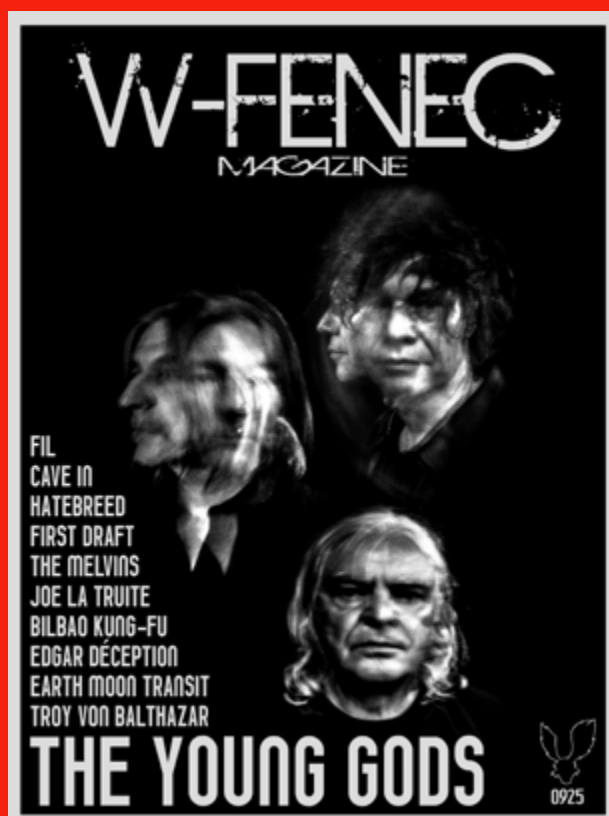
Oui, je suis aussi un gros «consommateur» de films et séries, mais aussi un accro de tennis,

et je suis aussi le foot.

Merci Bruno pour ta disponibilité.

■ JC
Photo :

Tous les anciens numéros
sont à télécharger
gratuitement
sur le W-Fenec.org





0426

